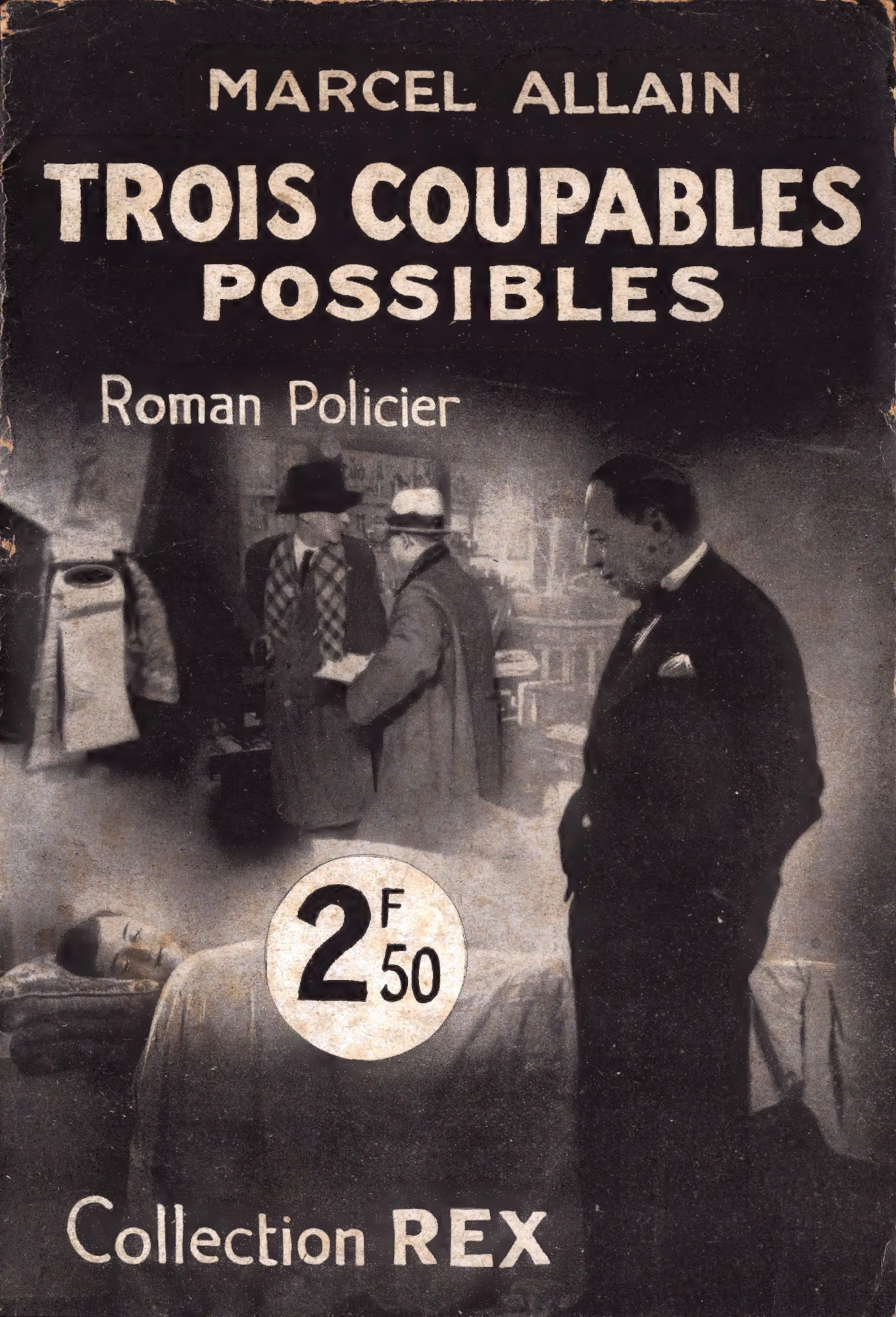
MARCEL ALLAIN

TROIS COUPABLES POSSIBLES

Roman Policier



2F 50

Collection REX

/10

MARCEL ALLAIN

Trois Coupables possibles !

Grand Roman Policier inédit

Agence Parisienne de Distribution
ÉDITEUR
8, Rue du Croissant, 8
PARIS (2e)

Copyright 1940 by Marcel Allain, Paris.

Déjà parus dans la même Collection:

LE BACILLE B. X. 766
par Edward BROOKER

LE MAGE DE L'HIPPODROME
par Jean-Toussaint SAMAT

LES SEPT PIVOINES
par Max-André DAZERGUES

CINQ MORTS ASSIS
par Marcel ALLAIN

LE MORT A LA FENÊTRE
par Jean-Toussaint SAMAT

PAS DE BRUIT... LA MORT!
par Marcel ALLAIN

LA TREIZIÈME MAIN
par Edward BROOKER

LES CINQ PARAVENTS DE LA MORT
par Marcel ALLAIN

LA CLEF DANS LE CRANE
par Edmond ROMAZIÈRES

LE PUZZLE TRAGIQUE
par Marcel ALLAIN

VASILIKI L'ÉTRANGLEUR
par Stéphane CORBIÈRES

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE CLOSE
par Marcel ALLAIN

MARQUÉS POUR LA MORT
par Léon GROC

VOUS MOURREZ LE...
par Marcel ALLAIN

L'ASSASSIN INVISIBLE
par René LE CŒUR

DÉFENSE DE TUER
par Marcel ALLAIN

LA MORT VIENT A SIX HEURES
par Edward BROOKER

UN MORT DÉMÉNAGE
par Marcel ALLAIN

LE NOYÉ BLEU
par Max-André DAZERGUES

Pour paraître à la fin Mars :

L'ATTAQUE DU BALTIMORE EXPRESS

Roman policier par Edward Brooker

Chaque œuvre est envoyée franco contre 3 fr. en timbres à l'Agence Parisienne de Distribution, 8, Rue du Croissant, Paris (2e)

TROIS COUPABLES POSSIBLES !

GRAND ROMAN POLICIER INÉDIT

par

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE PREMIER

— Hep ! David Dare !... Hep !... Arrêtez !...

Nous filions bon train dans la rue de la République à Saint-Germain-en-Laye...

Nous revenions de Paris, où nous avions, mon patron et moi, enduré le supplice d'un de ces films américains, à la fois enfantins et prétentieux, qui sont — paraît-il — les modèles du cinéma...

Et voilà qu'à la minute où nous commencions, tous les deux, je suppose, à savourer à l'avance le plaisir de nous mettre au lit, un appel retentissait, si impérieux et si cordial, à la fois, qu'il nous fallait bien stopper !

David Dare serra ses freins. La voiture ripa se redressa, et, tournant la tête, se rendant compte de la personnalité qui le hélait, mon patron bougonna :

— Zut !... le Roi des Raseurs !

Je savais fort bien de qui il voulait parler ! C'était le Commissaire de police de St-Germain-en-Laye, qu'avec une irrévérence profonde, mon patron baptisait de la sorte...

Oh ! ce n'était pas d'ailleurs, qu'il n'appréciât pas le magistrat. Il avait, au contraire, pour lui, une solide amitié. Mais il lui reprochait d'être un tantinet indiscret, et d'aimer fort se décharger de ses responsabilités sur les épaules de ses camarades.

Nous avions, cependant, longé le trottoir. Derrière nous, pour nous rejoindre, car nous n'avions pas stoppé sur place, nous entendions le Commissaire de police courir.

Il fut, tout essoufflé, à notre hauteur :

— Vous rentrez chez vous, mon vieux ? questionnait-il.

— Oui ! confirma David Dare bougon. Et nous sommes fatigués, Marin et moi...

— Eh bien, cela ne va pas vous empêcher de me rendre un service ?

— Vous croyez ?

— Et, peut-être, d'admirer une jolie femme !...

— Pourquoi « peut-être » ? Si elle est jolie, nous l'admirerons certainement !

— Oui. Mais c'est que je n'en sais fichtre rien, si elle est jolie ou pas ! Tout ce que je peux vous dire : c'est qu'elle est en chemise de jour...

David Dare, aburi par cette déclaration, arrondissait des yeux étonnés. Je faisais certainement comme lui.

— Voyons !... voyons !... grommelait pourtant mon patron, tâchez d'être un peu plus clair !

Alors, le Commissaire de police de Saint-Germain leva les bras au ciel, à la façon d'un homme à qui l'on demande quelque chose de totalement impossible :

— Ah ! vous en avez de bonnes ! protestait-il. Vous me demandez d'être clair ?... Il faudrait, pour cela, que je comprenne moi-même quelque chose à ce qui arrive ?

— Il arrive donc quelque chose ?

— Et de pas ordinaire !... J'ai, dans mon bureau, un vieux bonhomme à figure de souris ratatinée qui me parle, depuis un quart d'heure, d'une femme en chemise de jour, et de cerisiers en fleurs... et de sa porte qui n'a pas été fracturée !

— Je vois ! fit David Dare, tranquillement. Cela devient même tout à fait clair... Vous êtes sûr que c'est la femme qui est en chemise de jour ?

— Qui voulez-vous que ce soit ?

— Pas le vieux bonhomme, au moins ?

— Non !... non !... Rassurez-vous, David Dare ! C'est bien la femme... Ah ! ah !... Vous êtes un coquin, vous !

Le Commissaire de police de St-Germain pouvait se permettre de plaisanter mon patron...

La dernière aventure à laquelle nous nous étions trouvés mêlés, lui et moi, avait assurément établi de façon manifeste, que David Dare n'était pas un homme indifférent aux charmes du sexe (1).

Peut-être bien, d'ailleurs, ce digne Commissaire, nous parlait-il d'une femme « en chemise de jour », précisément parce qu'il savait qu'un tel sujet ne pouvait manquer de retenir l'attention de David Dare, et, je ne m'en cache pas, de la mienne ?

— Allons ! fit cependant mon patron d'une voix paisible, éclairez votre lanterne ! Qu'est-ce qu'il désire le petit vieux au sourire ratatiné ?

Mais le Commissaire de police levait un index réprobateur :

— Vous faites des mots ! protestait-il. Je ne vous ai pas dit que le père Joseph avait un sourire ratatiné... Je vous ai dit qu'il ressemblait à une souris... à une vieille souris !

Eh bien ! le Commissaire de police de St-Germain-en-Laye — je m'en aperçus ce soir là — n'avait point le talent des descriptions exactes. Quand il se piquait de faire une comparaison, cette comparaison n'était point juste !

Le père Joseph — Monsieur Joseph Dupont, plus respectueusement — ne ressemblait pas du tout à une souris ratatinée. Il avait plutôt quelque chose d'un lapin blanc..

De cela, je me convainquis quelques instants plus tard, alors que, laissant sa voiture abandonnée le long du trottoir, David Dare, et moi le suivant, nous pénétrions dans le Cabinet de l'excellent Commissaire de police de Saint-Germain-en-Laye.

Il y avait là un personnage falot, assis sur une chaise, tenant sur ses genoux un chapeau melon, un personnage qui n'était autre que Monsieur Joseph Dupont, et que, tout de suite, malgré moi, je classai dans la catégorie des hommes-lapins.

Vous connaissez tous, aussi bien, cette sorte d'individus ? Des visages maigres et sans couleur. Des lèvres rasées. Et un perpétuel remuement de la bouche, une incessante agitation du bas du visage, une continuelle mastication de paroles qui ne sont pas articulées, qui ne deviennent pas sonores, et qui rappellent, tout à fait, l'insupportable manière dont les lapins broient les herbes dont ils font leur nourriture !

Monsieur Joseph Dupont n'était, d'ailleurs, ni antipathique, ni sympathique. Un petit vieux bien propre, mais sans aucune élégance. Un personnage éteint ! Si c'était un homme-lapin, ce n'était sûrement pas un homme-lapin d'exposition...

David Dare avait écouté, chemin faisant, les confidences du Commissaire de police. Je ne les avais pas entendues pour ma part. Je m'étais battu avec une cigarette que je prétendais allumer avec un briquet, ce qui est, neuf fois sur dix, on le sait, une besogne difficile autant que longue.

Que lui était-il donc arrivé à ce Joseph Dupont ? Et en quoi ses aventures, où figuraient une femme en chemise de jour et des cerisiers en fleurs, pouvaient-elles nous intéresser, David Dare et moi ?

Il était près d'une heure du matin. Le sommeil faisait mes paupières lourdes. J'avoue que je considérais d'un air désagréable ce falot personnage, qui, chapeau melon toujours à la main, s'inclinait devant mon patron.

Il n'allait pas nous retarder longtemps, cet homme-lapin ?

David Dare, tout de suite, l'interrogea :

— Alors, Monsieur Dupont, racontez-moi votre histoire ? Le Commissaire vient de me mettre au courant en deux mots... Mais je n'ai pas très bien compris !... Vous habitez où cela, d'abord ?

Le petit homme-lapin roula de droite et de gauche des yeux effarés. Puis, il nous fit cette extraordinaire déclaration :

— C'est que je ne sais pas trop !...

— Comment ! vous ne savez pas où vous demeurez ?

— Je n'ai jamais pu le savoir bien exactement... C'est à Chanteloup ou c'est à Andrésy...

— Ah ! ah !... Sur la limite de Chanteloup et d'Andrésy, probablement ?

— Je paye mes contributions à Andrésy... Mais c'est la poste de Chanteloup qui me fait parvenir mes lettres !

— Bon !... bon !... Passons !... Vous êtes donc mon voisin ? Mon voisin temporaire, puisque j'ai loué une villa à Andrésy... Alors ?...

— Alors, voilà, Monsieur... C'est tout !...

---

(1) Voir dans la même collection *" Un mort déménage "*, par Marcel ALLAIN.

— Mais non !.. Mais non !... Racontez-moi votre soirée ?

— Oh ! une soirée bien simple, pour commencer ! fit l'homme-lapin. J'ai d'abord été boire un calvados chez le Curé... On jouait au billard. Mais il y avait Anselme qui trichait...

— Diable ! s'étonna David Dare. Il a de mauvaises fréquentations, votre Curé ! Des tricheurs ?

— Ah ! mais... C'est que le Curé n'est pas le curé...

— Je ne comprends plus, avoua David Dare.

L'homme-lapin eut un rire discret et prudent :

— Bien sûr ! approuva-t-il. Mais pourtant, c'est simple. C'est le bistrot de Chanloup qu'on appelle : « le Curé ». Seulement il n'est pas curé...

— Parfait ! Cela devient limpide ! Vous jouiez donc au billard ?

— Oh ! pas moi, monsieur !

— Ah ! ah !... pas vous ?... Et pourquoi ?

— On me déteste bien trop, dans le pays !

— Comment : on vous déteste ?

— Pour sûr ! Et l'on m'en veut !... C'est rapport à mes cerisiers. Je ne peux pourtant pas permettre qu'on vienne chaque nuit les piller. Ce qui est à moi est à moi ! On est en République, n'est-ce pas, monsieur ? Ça n'est pas encore le règne du communisme !... Et d'abord, ils sont superbes mes cerisiers... J'ai des fleurs...

David Dare ne témoigna d'aucune impatience. Il a, ce garçon, qui est pourtant vif, des trésors d'indulgence à de certaines minutes. Le malheur est que, souvent, ces trésors se révèlent vite épuisés...

Il fit :

— Il est incontestable que nous sommes en République. Vos cerisiers sont à vous. Mais passons !... Il ne s'agit pas de cerisiers, ce soir ?

— Non, fit l'homme-lapin. Si je suis là, c'est rapport à la femme en chemise...

Et il ajouta, d'un ton de voix qui disait toute l'importance qu'il attachait à ce détail :

— En chemise « de jour »...

— Ah ! ah !... fit David Dare.

Il retenait son souffle, comme je retenais le mien. Peut-être l'homme-lapin allait-il enfin, nous expliquer ses doléances ?

Mais il était retombé dans son mutisme. Mais il recommençait d'agiter ses mandibules ! Dieu ! qu'il était assommant, l'animal, à parler de la sorte, sans articuler un mot ! David Dare l'interrogea de nouveau :

— Voilà donc, que vous quittez « le Curé » où vous avez regardé les copains du pays jouer au billard...

— Pardon ! Monsieur ! Ce ne sont pas mes copains. Tout ça, c'est des ennemis !...

— Ah ? ah ?... Fâcheux pour vous ! Il n'y avait donc que des ennemis dans le bistrot ?... Parfait. Je vois ! Ensuite ?

— Eh bien, ensuite, monsieur, je suis rentré chez moi... C'est ce que j'ai dit au Commissaire !

— Et alors ?

— Et alors, je prends ma clé dans ma poche... j'ouvre la porte de mon jardin. C'est ce qu'on fait quand on rentre chez soi, n'est-ce pas ?

— Très exactement ! confirma David Dare.

— Et puis, je m'en vais voir mes cerisiers...

— Bien ! très bien ! Ils étaient toujours à la même place, j'espère ?

— Naturellement ! Et on n'y avait pas touché... Ah ! mais, c'est qu'on me connaît, dans le pays ? Tous les galvaudeux, tous les propres-à-rien, tous les voleurs le savent : Joseph Dupont n'entend pas qu'on le pille !.. Si quelqu'un s'avise de toucher à mes cerisiers, pan !... pan !... je le descends !

— Diable ! Monsieur Dupont, vous m'avez l'air d'être un esprit décidé ?

— C'est pas mon droit, monsieur ? Faudrait peut-être que je laisse piller mes cerisiers ?

— Mais non !... Mais non !... Vous n'avez pas, en effet, à laisser ravager votre verger. Continuons ! Vous voilà donc contemplant vos cerisiers ?

— Oui !... Alors, là-dessus, je me dirige vers ma maison. C'est un pavillon, monsieur. C'est moi qui l'ai fait bâtir quand j'ai pris ma retraite. Vous comprenez, j'ai été plus de quarante ans employé au métro. C'est bien mon tour d'habiter à la campagne ? Ah ! ah !...

Il se mettait à rire, l'homme-lapin, et son rire menaçait de durer si longtemps, que David Dare le questionnait de nouveau :

— Vous voilà donc sur votre perron. Votre porte est fermée à clé ?

— A double tour, monsieur ! Comme chaque soir ! Et il y a aussi les pétards sous la porte...

— Des pétards ?

— Oui ! Je mets des pétards sous ma porte. Comme ça, si quelqu'un veut entrer chez moi, si, après avoir pillé mes cerisiers, on veut piller mon domicile... — qui vole un œuf vole un bœuf, n'est-ce pas ? — Eh bien ! les pétards éclatent...

— Je vois... je vois. Ensuite ?

— Eh bien, ensuite, monsieur, c'est toujours très simple... J'ouvre mes serrures, j'écarte mes pétards, je rentre dans mon antichambre... Et puis, naturellement, je referme.

— Bon !... Bon !... Ça ne vous ferait rien d'abréger un peu ? Je devine que vous allumez l'électricité, que vous vous dirigez vers l'escalier...

— Pardon !... Minute !... J'allume pas, justement ! Pourquoi faire que j'allumerais ? J'ai pas besoin de voir clair pour trouver mon chemin ! Y a qu'à traverser l'antichambre. L'escalier est au bout. Et une fois qu'on tient la rampe...

— Oui ! On la tient bien !... J'admets !... Vous montez donc au premier étage ?

— Dame ! ma chambre est au premier... C'est bien mon droit d'aller dans ma chambre ?

— Personne ne soutiendrait le contraire ! Vous voilà donc dans votre chambre ?

— Attendez !... Pas si vite !... J'ouvre la porte de ma chambre. Bon !... Et puis, là-dessus je la referme... Je ne vais pas dormir les portes et la fenêtre ouvertes, hein ? Avec les gens d'aujourd'hui, faut prendre ses précautions... C'est, tous, pilleurs de cerisiers, voleurs d'argent et tueurs de monde... Ah ! mais, c'est que je ne veux pas me laisser faire, moi ?

— Vous avez raison ! Vous refermez donc votre porte. Cette fois, vous allumez ?

— Mais non... Pourquoi voulez-vous toujours que j'allume ? Ça se paye l'électricité !... On n'me la donne pas gratuitement !... Et vous pensez-t-il que j'ai besoin de me voir dans la glace quand c'est que je me mets au lit ? Non !... Non !... J'ai pas l'habitude de jeter mes sous dans le ruisseau ! Pour se déshabiller, le noir suffit... Je ne suis pas un petit monsieur, moi !

J'eus de la peine à m'empêcher de rire...

L'idée que M. Joseph Dupont pouvait être « un petit monsieur » me semblait grotesque...

C'était un homme-lapin !

Entre chaque phrase il remuait toujours ses mandibules. Et, certainement, David Dare, pas plus que moi, ne pouvait imaginer qu'il eût rien d'un délicat, passant de longues minutes à sa toilette nocturne.

L'homme-lapin, d'ailleurs, un peu de rose aux joues, un peu d'énervement se trahissant dans ses paroles, reprenait son récit :

— ...J'enlève ma veste, d'abord !... Puis, c'est mon faux col... Enfin, je défais mon culbutant... Là ! ça y est !... J'ai plus qu'à défaire mon caleçon... Enfin, vous voyez ça d'ici ?

— Oui !... Oui !... confirma David Dare.

— Là-dessus, je tends la main. Mon pyjama, je le cache toujours, roulé en boule, sous mon traversin... Alors, comme de naturel, je veux le prendre, le déplier... C'est qu'il ne fait pas chaud encore !... Même que, pour les cerisiers, ça ne s'rait pas une affaire qu'il vienne des gelées tardives...

— D'accord !... Mais laissons les cerisiers de côté ?

— Si vous voulez ! Bien que, tout de même, ça vous préoccupe l'esprit... Des arbres si beaux... Que tout le pays me les envie... Alors, là-dessus, sous le traversin, je ne trouve pas mon pyjama...

— Oh ! oh !...

— C'est comme je vous l'dis, monsieur ! Pas de pyjama ! Rien du tout !... Bon ! que je m'pense... C'est que j'lai laissé sur le lit ?... Dans ces cas pareils, n'est-ce pas, c'est c'qu'on suppose ?

— Evidemment !

— Ça fait que je m'mets à tâtonner sur le lit...

— Parfaitement ! Toujours dans le noir ?

— Mais oui !... Bien sûr !... Ah ! vous y tenez à votre électricité !... Pourtant, au prix qu'on la facture...

— D'accord ! Mais, poursuivez donc ?

— Comme vous voudrez ! En tout cas, ça ne s'ra pas long, monsieur !... Me voilà donc qui tâtonne sur mon lit... Ah ! Saprelotte ! L'effet que ça m'a fait !... V'là que j'sens qu'y avait quéqu'un dans mon lit.. Quéqu'un qui était couché là... Quéqu'un qui roupillait tout son saoul... Et quéqu'un qu'avait la peau douce !... Ah çà ! je n'peux pas dire le contraire !... La peau douce, que ça semblait être d'la soie !... Moi, j'croyais même pas qu'on pouvait avoir la peau si douce ?...

— Nom d'un chien ! explosa tout à coup David Dare, est-ce que vous avez fini de vous fiche de nous ? On ne vous demande pas ce que vous pensez de la douceur de la peau humaine !... Tonnerre de tonnerre ! Tâchez d'être un peu plus bref ? Alors, qui est-ce qui était couché, là, dans votre lit ?

Mais l'homme-lapin secouait la tête, effaré, de cette brusquerie soudaine.

— Là ! là !... protestait-il, vous mettez pas en colère ! Mais faut que j'vous explique ?...

Et puis, aussi, vous pouvez bien vous mettre à ma place?... On rentre chez soi... On cherche son pyjama... Et puis, on sent une jambe ou une cuisse... Je n'sais pas!... Quelque chose qui est d'la peau humaine très douce... Dame! ça vous fait d'l'effet?

— Bien sûr! Alors?

— Alors?... Eh bien, alors... Là, à ce moment, j'ai allumé...

— Ah! ah!... vous avez allumé!

— Mon Dieu, oui!.. Quand c'est que ça d'vient nécessaire, j'hésite pas devant la dépense, moi!... Et d'abord, le cœur me battait, vous pensez?... Cette peau douce que j'sentais, j'voulais voir à qui qu'elle appartenait?

— C'était assez naturel! fit David Dare.

— Je tourne donc le commutateur...

— Bon! Ça s'allume.. et vous voyez? Vous voyez qui?

— Eh bien, j'vois une femme!

— Une femme?

— Oui... Une femme qui roupillait sur mon lit!

— Mais vous la connaissiez cette femme?

— Une femme qui était en chemise, s'il vous plaît!

— Ah! ah!... En chemise?

— Oui! Mais pas en chemise de nuit! Ça je vous l'jure! En chemise de jour... Et une drôle de chemise encore!...

— Pourquoi l'avez-vous trouvé drôle, cette chemise de jour?

— Rapport qu'elle était noire!... Parfaitement! Une chemise de jour en étoffe noire!... Et sacrément décolletée, encore!... Et puis, de la dentelle autour... Vous en avez vu jamais, vous, des chemises de nuit ou des chemises de jour en étoffe noire?

David Dare ne jugea pas bon de répondre à cette indiscrète question...

Ce n'était point, évidemment, le moment de faire à l'honnête Joseph Dupont, une conférence sur les dessous plus ou moins troublants auxquels les femmes peuvent avoir recours...

Avait-il raison, d'ailleurs, et s'agissait-il bien d'une chemise de jour?

A notre époque, les élégantes n'en portent plus guère. Mais, combinaison ou chemise, Joseph Dupont, peut-être, n'était point très capable d'en faire la différence?

David Dare préféra questionner de nouveau:

— Laissons la question de la chemise de côté! Dites-moi ce que vous avez fait, alors? Vous l'avez réveillée, cette femme?

— Si j'lai réveillée?

— Dame?... Elle dormait, n'est-ce pas?

— Ah çà! elle dormait!... Pour sûr!... Mais j'lai pas réveillée...

— Allons donc... Et pourquoi?

— Parce que j'ai eu peur, parbleu!

— Vous avez eu peur?

— Tiens!... On rentre chez soi... On trouve une femme en chemise de jour — et en chemise de jour noire — dans son lit... et on aurait pas peur? C'est pas parce qu'elle avait la peau douce que j'allais être rassuré, tout d'même?

David Dare hocha la tête sentencieusement.

— Bizarre! remarquait-il. Vous trouvez donc une femme, en chemise de jour, en chemise noire, dans votre lit, et vous avez la frousse? Alors?

Mais l'homme-lapin avait, à ce moment, la révolte des timides, cette révolte que l'on prête, peut-être à tort, aux moutons enragés.

— Eh bien! j'vous entends! faisait-il. Ça vous semble grotesque, hein? Vous, si vous trouviez une femme en chemise de jour dans vot'lit, vous n'auriez pas peur, peut-être? C'est que vous n'avez pas mon âge, mon jeune monsieur!... Et c'est que vous ne réfléchissez pas, aussi!... Une femme en chemise, dans mon lit?... Non! mais!... J'n'allais tout d'même pas m'figurer des choses?... Alors, je savais bien ce que cela voulait dire...

— Vous le saviez?

— Parbleu!... Encore des crapules qu'étaient venus piller mes cerisiers!... Et puis, ils m'avaient entendu revenir... Alors, ils s'étaient cachés dans la maison... Et la poule, comme de juste, elle s'était fichue en chemise... Un homme devant une femme en chemise... en chemise de jour... c'est gêné, n'est-ce pas? Ça peut pas gueuler, sauf vot' respect!... Oh! j'ai bien compris la tactique!... On n'est pas si bête qu'on en a l'air!... Oui?... Mais, ça n'prend pas, avec moi, des trucs pareils!... Pas du tout!... En chemise de jour ou en chemise de nuit, je n'veux pas d'femme chez moi!... D'abord, j'ai des cerisiers... Et c'est à eux que j'songe...

— Je commence à le savoir! fit David Dare, avec une gravité qui me donna envie de pouffer de nouveau.

C'est qu'il était invraisemblable, ce petit homme-lapin, ce père Joseph, avec le remuement éternel de ses mandibules et le souci constant de ses cerisiers.

Avec cela, malgré tout, l'aventure était évidemment étrange.

Que diable pouvait faire, dans le lit de ce rongeur, une femme en chemise de jour, et en chemise noire? Quelle explication trouver à cette présence insolite?

David Dare, grave toujours, interrogea:

— Alors, qu'est-ce que vous avez décidé, Monsieur Joseph, devant cette indésirable?

Le bonhomme ne sentit pas l'ironie. Il affirma:

— Eh bien, ça n'a pas traîné! J'ai pas pris l'temps de réciter la messe, je vous l'jure!... D'un coup, je ramasse mon pantalon, mon veston, et puis, crac!... sur la pointe des pieds, me voilà dehors de ma chambre!... Ah! je vous jure que j'ai fait vite!

— Bon!... Et ensuite?

— Une fois sur le palier, bien entendu, je donne un tour de clé! La femme en chemise, qu'elle le veuille ou non, la voilà prisonnière!... Vous pensez, une fois la porte bouclée, je m'suis senti plus tranquille! Alors, j'ai renfilé mon pantalon, cherché une paire de souliers, pris mon chapeau... je me suis habillé, quoi!... Et, toujours en faisant le moins de bruit possible, je suis sorti de chez moi...

— De votre maison ou de votre jardin?

— De la maison, d'abord! Du jardin, ensuite!... Le temps de jeter un coup d'œil à mes cerisiers... Ils n'avaient aucun mal... Et me voilà parti!... « Bon! » que je m'disais... « Il n'y a plus qu'à aller chercher la police!... »

— La police? Vous pensiez à la police?

— A qui diable vouliez-vous que je pense?... Quand on trouve une femme en chemise dans son lit, c'est pas le pape qu'on va chercher?...

— Ça n'est pas toujours les gendarmes, non plus!

— Eh bien, j'ai pas été trouver les gendarmes!... D'abord, il n'y en a pas, à Andrésy...

— Il y en a à Conflans, il me semble?

— Oui. Mais je n'suis pas bien avec eux.

— Tiens! Pourquoi?

— Rapport à mes cerisiers... Des histoires que j'ai eues. Les gendarmes ça ne protège pas le monde honnête... C'est les assassins que ça défend, c'est les voleurs!... Un jour que j'avais corrigé un garnement, est-ce qu'ils ne sont pas venus me faire une scène, les gendarmes de Conflans? Plus souvent, que je leur apporterais une affaire sensationnelle!

— Bien!... Bien!... Parfait, même! Vous êtes donc venu ici?

— Oui, ici! A St-Germain. J'ai lu que Monsieur le Commissaire de police était un homme sévère, un homme juste... J'ai pensé à lui tout de suite.

— Vous avez eu raison! Mais, dites donc, d'Andrésy à St-Germain, il y a une trotte?... une dizaine de kilomètres?...

— Oh! il y a des camions qui passent sur la route! J'ai fait signe à un conducteur. Il m'a emmené...

— De sorte que la femme en chemise est toujours chez vous?

— Je l'espère bien! Vous allez pouvoir lui passer les menottes...

— Je commencerai par lui faire passer une robe, mon cher monsieur... Jusqu'à présent, voyez-vous, je ne vois pas très bien son crime?

— Comment?... Qu'est-ce que vous dites?... Son crime?... Alors, c'est permis dans les lois, ça, de venir chez un célibataire et de se flanquer en chemise de jour et de coucher dans son lit? Vous trouvez cela normal? C'est pas défendu? Le Code n'a pas prévu cela?

Tout à fait le mouton enragé! Tout à fait le lapin devenu féroce!

Et de remuer la mâchoire! Et d'articuler des mots, qu'il avalait si vite que personne ne pouvait les entendre!

David Dare se retourna vers le magistrat, qui, sans mot dire, avait écouté le plaignant.

Le Commissaire de police eut un sourire contraint, cependant qu'il haussait les épaules:

— Alors, vous voyez David Dare? J'étais très ennuyé... Puis, je me suis dit que je ne pouvais pas laisser monsieur dans l'embarras... Bref, j'allais chercher ma voiture et je me disposais à l'accompagner chez lui, quand je vous ai aperçu qui passiez... Vous habitez Andrésy, mon cher?

— Fait notoire! avoua David Dare.

— De sorte, que ça ne vous dérangerait pas beaucoup...

— D'aller contempler la femme en chemise?

— Mais oui!... Et cela ne vous fait pas peur, j'espère?

David Dare, à son tour, haussait les épaules.

Non! cela ne lui faisait pas peur, pas plus que cela ne m'épouvantait moi-même. Nous

sommes à un âge où les femmes, même et surtout en chemise, ne sauraient nous épouvanter...

Mais cependant, cette aventure avait, déjà, quelque chose d'un peu inquiétant.

Quelles raisons plausibles, en effet, trouver à cette aventure qui sortait de l'ordinaire ?

Fallait-il croire que, comme le disait l'homme-lapin, cette femme en chemise était tout simplement la complice de quelque chapardeur venu piller les cerisiers du bonhomme ?

Mais c'était bien invraisemblable !

Piller un cerisier est une chose. Se déshabiller, se coucher dans le lit d'un vieux célibataire: c'en est une autre ! J'inventais déjà, quant à moi, vingt explications différentes, vingt possibilités contradictoires...

David Dare se retourna vers l'homme-lapin:

— Vous m'avez bien dit que vous comptiez de nombreux ennemis à Andrésy ?

— Oui !

— Mais vous y avez des amis, cependant ?

— Pas dans le pays !

— Alors, tout le pays vous déteste ?

— On me craint ! Rapport à mes cerisiers, vous comprenez ?

Il ne pensait qu'à ces cerisiers, cet homme, alors qu'une femme inconnue dormait dans son lit !...

Brusquement, une pensée me traversa l'esprit...

Je venais de songer: « alors qu'une femme inconnue » Ah çà ! mais David Dare avait oublié de lui demander ce détail pourtant d'importance ? Est-ce qu'il la connaissait cette femme ?

J'osai rompre le silence. Je me permis d'interroger:

— Dites-moi, Monsieur Dupont, vous l'aviez déjà vue cette femme ? Vous saviez qui elle était ?

Je reçus un regard foudroyant et j'obtins une réponse qui me laissa haletant:

— Si vous croyez que j'regarde jamais les femmes, jeune homme !

Et il balbutia quelque chose, qui devait être une affirmation surprenante:

— Je n'ai même pas r'gardé quelle tête elle avait, cette bonne femme-là !

Evidemment, il était clair que le père Dupont ne s'était point attardé à dévisager la personne qui avait éprouvé le désir de coucher dans son propre lit ! Plus évidemment encore, l'homme-lapin nous avait dit tout ce qu'il savait...

Le Commissaire de police, au même moment, semblait conclure:

— Vous seriez donc gentil, David Dare, d'accompagner monsieur jusque là-bas. Avec votre voiture, vous en avez pour cinq minutes ?... Et, tout de même, il faudrait comprendre ce qui se passe !... Cette femme n'est pas venue là sans cause, sans motif ?... Et puis, je me méfie que Monsieur Dupont, sous le coup de la colère, ne lui donne un mauvais coup...

David Dare semblait réfléchir.

C'est véritablement un garçon étrange. Il y a des instants où il paraît voir des choses que personne n'est capable d'apercevoir...

Jusqu'à présent, il avait souri. Maintenant, son visage se faisait grave, sérieux. Moi, qui le connais bien, j'aurais juré qu'une sorte d'angoisse s'emparait de lui, petit à petit.

Rien de tragique, pourtant, dans cette aventure ? Rien d'effrayant même ?

Que diable, David Dare n'allait pas écouter Joseph Dupont et prendre peur à la pensée de se trouver en présence d'une femme déshabillée, d'une femme qui portait une chemise de jour, et une chemise de jour noire ?

Je le vis si hésitant, que je me permis encore de rompre le silence. Je suggérai:

— Allons-y !

David Dare hocha la tête.

— Oui, naturellement ! Nous y allons.

Puis, il me posa cette question, qui était bien la dernière des interrogations que je m'attendais à entendre:

— Vous avez votre revolver, François ?

Ah çà ! j'avais donc deviné juste ? Il inventait un drame derrière ces péripéties qui semblaient plutôt comiques ?

Je le rassurai d'un signe de tête...

J'ai toujours mon revolver sur moi. Je n'en ai même pas qu'un, j'en ai deux ! Ce n'est pas que je sois poltron: c'est que je suis prudent.

A une époque où toutes les nations s'arment jusqu'aux dents, je ne vois pas pourquoi les gens de police de ma sorte ne s'assureraient pas, et si facilement, la supériorité de l'armement sur les misérables qu'ils poursuivent ?

Deux revolvers, un que l'on tient dans chaque main, cela vous donne une certaine assurance !

— Allons-y ! répétais-je.

— Allons-y ! accepta David Dare.

Il s'était levé. Il serrait la main du

Commissaire de police. Puis, il faisait un signe à Joseph Dupont:

— Venez, mon ami.

Mais le bonhomme avait un sursaut.

— Votre ami? murmurait-il. Dites donc, faudrait s'entendre? Vous n'êtes pas mon ami! Vous êtes à mes ordres!... Je suis contribuable, n'est-ce pas? Je paye des impôts?... C'est pour que la police me protège! Eh bien! vous êtes de la police. Alors, c'est tout simple, je vous dis: «venez me défendre! » Et vous venez!... C'est tout!... Il n'y a pas de questions d'amitié là dedans!

Un homme charmant, on le voit? Un de ces gaillards qui sont toujours occupés à défendre leurs droits, à revendiquer ce qu'ils estiment leur dû!

Je l'aurais volontiers étranglé, ce Joseph Dupont! Je m'étonnais en tout cas, de la bienveillance de David Dare à son égard:

— Vous allez vous mettre à côté de moi, expliquait-il. Vous prendrez une couverture. C'est que la nuit n'est pas chaude.

Et il se tournait vers moi:

— Marin, vous monterez dans le spider, n'est-ce pas?

C'est la place la plus désagréable! Aux allures favorites de David Dare, on a, dans le spider, une véritable impression de tempête. Le vent vous siffle aux oreilles. Impossible de maintenir les yeux ouverts!

Mais je m'inclinais, cependant, sans protester le moins du monde.

L'homme-lapin était âgé. Je suis jeune. C'était évidemment tout naturel que je lui offre ma place.

Et puis je pensais à la femme en chemise de jour...

Que diable pouvait-elle faire dans le lit de ce rongeur?

Et j'avais peur, un petit peu, que, depuis le départ de Joseph Dupont, l'extraordinaire visiteuse n'ait eu toute liberté de ficher le camp...

CHAPITRE II

Il y a, en effet, onze kilomètres entre Saint-Germain et Andrésy. Mais Joseph Dupont n'habitait pas Andrésy même!

Sa demeure se situait presque à la limite de la forêt de Chanteloup et il était, quelque peu, excusable de ne point savoir exactement s'il dépendait de la commune d'Andrésy ou de la commune de Chanteloup.

Tout bien compris, je crois que nous dûmes franchir dans les quinze kilomètres. Pour une voiture marchant normalement, cela représente vingt minutes. Avec David Dare, un trajet de cette importance se couvre en dix minutes... ou moins encore!

Nous venions à peine de quitter Saint-Germain-en-Laye, que nous étions déjà arrivés. J'avais tout juste eu le temps d'être un peu suffoqué, un peu glacé, un peu meurtri aussi, car, à chaque virage, pris comme il se doit sur les chapeaux de roues, je me heurtais à la carrosserie de la voiture...

Ah! c'est un conducteur que David Dare! C'est un conducteur que je recommande à tous ceux qui ont une maladie de cœur. Ils sauront tout de suite s'ils sont encore en état de résister aux émotions violentes...

L'auto, cependant, guidée par les indications de Joseph Dupont, quittait la grande route, s'engageait dans un petit chemin, stoppait enfin à la porte d'une maison — d'un pavillon plutôt — qui terminait une sorte d'impasse.

L'endroit était assez désert. Deux autres maisons la précédaient, le jardin de l'une d'elles touchait au mur de clôture de la demeure de Joseph Dupont. A perte de vue, de l'autre côté, des champs s'étendaient.

D'un coup d'œil, observateur comme je le suis, j'avais vu tout cela. Il me restait, sans doute, à parachever l'inspection des lieux, mais je n'allais pas en avoir le temps...

La voiture arrêtée, le moteur stoppé, j'entendais David Dare questionner Joseph Dupont:

— C'est donc là, que vous habitez? Et ce sont vos cerisiers que j'aperçois?

— Bien sûr! Ce sont mes cerisiers!

— De fameux arbres, approuva David Dare d'un ton admiratif.

L'homme-lapin se rengorgea. Il avait sauté sur le sol. Il questionna:

— Alors, vous allez entrer, Monsieur le Policier?

— Oui. Avec vous...

— Ah! ah!... Il faut que je vous accompagne?

— Pour me montrer le chemin! Mon secrétaire viendra également... Vous n'avez rien à craindre...

— Oh! je n'ai pas peur!... Ils n'ont rien!

— Qui ça, « ils »?

— Mes cerisiers, donc!

Cela devenait une rengaine! C'était lassant! C'était exaspérant! Cet homme-lapin ne songeait qu'à ses cerisiers... Les lapins mangent donc des cerises, désormais?

David Dare, cependant, venait de mettre pied à terre. Moi-même, je m'étais dépêtré du spider et j'avais sauté sur le sol. Nous fûmes, tous les deux devant la porte, Joseph Dupont allait glisser la clé dans la serrure. David Dare l'arrêta:

— Attendez!... Pas si vite!

Puis, il me demanda:

— Votre lampe électrique?

J'en ai toujours une sur moi. Je ne m'en sers jamais. Mais je sais que mon patron en a souvent besoin. Le rôle d'un bon secrétaire consiste, selon moi, à avoir de semblables prévenances...

David Dare, d'ailleurs, avait quelque raison, cette fois-là, de solliciter le prêt de ma lampe électrique.

Il l'allumait tout de suite, et, la faisant manœuvrer, projetait ses rayons lumineux sur la serrure de la porte du jardin.

David Dare ne fait jamais les choses à demi. Quand il effectue une enquête, quand il cherche à comprendre quelque mystère, il a toujours le souci des plus infimes détails.

Eh bien! cette serrure de jardin, je puis témoigner qu'il l'examinait sous toutes ses faces. Son examen même, se prolongeait de telle manière, qu'à part moi, je commençais à me demander ce que mon patron cherchait à découvrir.

Elle était très ordinaire, cette serrure! Elle semblait en parfait état! Cela, même, était si évident que rien ne justifiait une semblable inspection...

David Dare, cependant, se retourna de mon côté.

— Vous voyez? fit-il.

Et il acheva:

— Pas la moindre trace d'effraction!... Cette serrure a été ouverte avec une clé parfaitement ajustée. Bien!... Très bien!... C'est significatif! Entrons, maintenant?

Et il avisa Joseph Dupont:

— Vous pouvez ouvrir!

La grille de fer repoussée, nous nous trouvâmes dans un de ces jardinets qui suffiraient par leur ordonnance à faire deviner la mentalité de leur propriétaire.

Vous, moi, nous aurions un jardin, que nous aimerions, avant tout, y faire pousser des fleurs. Il nous faudrait des roses, des pivoines, des œillets, des capucines, des giroflées, des pois de senteur... que sais-je encore?.... Eux, ils ne songent, évidemment, qu'au potager!

Il y avait, à droite, un carré de choux. Puis, venait des rames de petits pois. Plus loin, les fraisiers avaient trouvé leur place. Plus loin encore, on pouvait deviner des carottes, des navets, des tomates... Et tout cela propre, arrosé, net, soigné, c'était visible, avec des soins de père!

Le long du mur, bien entendu, des espaliers s'étageaient. Enfin, au beau milieu d'une apparence de pelouse, quatre cerisiers, d'ailleurs superbes, se dressaient.

Non! Joseph Dupont ne devait pas aimer les fleurs! Mais il prisait les beaux légumes...

Tout à fait un homme-lapin quoi!... Il vivait sûrement, pour la joie de déguster ses salades, ses légumes verts bien tendres... Ah! l'animal!

David Dare, je dois le dire, n'eut pour le potager et le jardin qu'un regard indifférent. Tout de suite, il se dirigeait vers le perron de la maison,

Un petit perron, bien entendu, qui n'avait rien de monumental. Quatre marches de ciment, accédant à une porte d'entrée à un seul battant.

Mais il s'agissait d'une porte toute bardée de fer, solide, propre à résister à de formidables assauts!

Oh! oh!... l'homme-lapin, si avare qu'il pût être n'avait point reculé devant la dépense d'une fermeture solide. La peur des cambrioleurs devait hanter ses nuits.

Mais c'était bien le moment de me livrer à l'analyse d'un caractère! De nouveau David Dare promenait les rayons lumineux de ma lampe sur la serrure de la porte.

Je l'entendis alors claquer sa langue d'une façon satisfaite:

— Merveilleux! déclarait-il Toujours pas d'effraction. Cette serrure-là, aussi, a été ouverte avec une clé parfaitement adaptée. Eh bien! mais cela devient de plus en plus significatif?

Il se retournait vers moi, et il répétait cette phrase, qu'il supposait peut-être que je n'avais pas entendue:

— C'est clair, hein, François?

J'approuvais pour ne pas avoir l'air d'être un sot...

— Oui, c'est très clair!

Mais il me semblait, au contraire, que rien n'était plus obscur.

Comment la femme en chemise avait-elle pu entrer dans cette maison, en se servant de clés ajustées? Et, tout de suite, parce que j'ai l'esprit vif, j'inventais quelque chose que Joseph Dupont ne nous avait pas dit...

Allons donc! mais l'histoire devait être, tout simplement, une histoire d'amour sordide?

Ce petit vieux devait la connaître, la

femme en chemise?... Pas d'autre explication à inventer!...

Et maintenant, peut-être, en requérant la police, pour se débarrasser d'elle, il cédait à quelque mauvais instinct d'un égoïsme profond?

David Dare, cependant, ordonnait au bonhomme:

— Ouvrez! Ouvrez!...

Nous entrâmes dans une antichambre exiguë.

Cela sentait le renfermé. Aucun luxe, d'ailleurs. A peine le modeste confortable des retraités, qui plantent des clous partout, pour accrocher leur casquette, leur manteau, leur sécateur, que sais-je?

Pas de tapis, bien entendu. Des carreaux rouges. La lampe électrique, que tenait toujours David Dare, éclaira successivement le sol, les murs, puis le fond de la pièce, où commençaient les degrés de l'escalier.

— La chambre est au premier étage? questionna encore David Dare.

— Oui.

— Montons, Monsieur Dupont! Montons!

David Dare passa le premier. Je m'effaçai pour inviter Joseph Dupont à le suivre.

Dans les enquêtes de police, il faut toujours songer à tout...

Il n'était pas mauvais que je passe le dernier! Ainsi, je coupais au bonhomme toute possibilité de s'enfuir...

Mais pourquoi, diable, allais-je penser que Joseph Dupont pouvait désirer s'enfuir?

Il était chez lui, cet homme! C'était lui qui nous y avait conduit! Il n'avait, évidemment — il ne « pouvait » avoir — aucune raison de nous fausser compagnie...

David Dare, cependant, gravissait les degrés en marchant sur la pointe des pieds. Je l'imitais. Joseph Dupont, lui, s'efforçait de nous imiter... Ce n'est pas tout à fait la même chose!

Ni moi, ni David Dare, ne faisions de bruit. Sous les pas de l'homme-lapin, tout au contraire, les marches criaient.

Elles sont insupportables, d'ailleurs, ces petites maisons campagnardes, ces pavillons à façon de villas, mal bâtis, édifiés en matériaux trop légers, et qui craquent toujours, qui sont extraordinairement bruyants.

Elle allait se réveiller, la femme en chemise... si elle était toujours là?

Nous atteignîmes le premier étage.

Le palier n'était pas vaste. Trois portes y donnaient. Par l'une d'elles, entr'ouverte, on pouvait apercevoir un fruitier. Les deux autres portes, closes, n'avaient, en somme, rien de remarquable.

— Votre chambre? questionna David Dare.

Un geste du bonhomme renseigna mon patron. La chambre de l'homme-lapin correspondait avec la porte qui se trouvait au milieu du palier.

— Vous avez la clé? demanda encore David Dare.

Joseph Dupont la tendit.

Eh bien! à ce moment, je le fixais avec une attention extrême. Etait-il ému? Etait-il ennuyé? Redoutait-il quelque drame? Avait-il la crainte d'un scandale?

Je me suis juré de toujours écrire avec les mots crus, les mots ordinaires, les mots qui font image, ce que j'avais à expliquer...

Je dirai donc, tout simplement, qu'au moment où David Dare glissait la clé dans la serrure, Joseph Dupont « rigolait »!

Il « rigolait », l'homme-lapin, avec une entière et silencieuse gaieté. Il « rigolait » à la façon d'un bonhomme qui s'amuse, à la pensée du mauvais tour qu'il va jouer à quelqu'un...

Ah! ah!... On avait voulu se moquer de lui?... Eh bien! rirait bien qui rirait le dernier! Et il était évidemment persuadé qu'il serait celui-là.

Qu'est-ce qu'elle allait raconter la femme en chemise?

Comment expliquerait-elle sa présence?

Et je le devinais, déjà, réclamant avec fureur les menottes, pour cette grande coupable qui s'était déshabillée dans sa chambre, qui s'était couchée dans son lit, et qui n'avait, en somme, semblait-il, commis aucun autre crime!...

David Dare, cependant, la clé dans la serrure, tournait doucement, tout doucement, et faisait jouer le pène, avec cette habileté qui lui est particulière.

Pas un bruit ne retentit. La porte, qui d'ordinaire devait grincer, commençait de s'entre-bâiller le plus silencieusement du monde.

Elle fut à demi ouverte... Elle fut plus ouverte encore... Elle fut ouverte tout à fait...

Alors, brusquement, levant sa lanterne électrique, David Dare promena le pinceau lumineux dans toute la chambre, et, trouvant le lit, s'y accrocha en quelque sorte.

Vraiment, nous ne nous attendions pas, ni lui ni moi, j'en suis certain, à voir ce que nous pûmes contempler!

Nous nous préparions, évidemment, à discerner, étendue sur ce lit, une femme en chemise de jour et en chemise noire.

Oui, nous nous attendions à cela!

Mais, tout de même, nous savions bien

que c'était impossible? Dans cette demeure rigoureusement close, dans cette demeure dont on n'avait point fracturé les fermetures, dans cette demeure qui appartenait à un homme-lapin, au vieux Joseph Dupont, il était tout de même impossible qu'une femme fût venue dormir, après s'être mise en chemise de jour?

Eh bien! ce fut exactement ce que nous aperçûmes! Une femme en chemise de jour — en chemise noire — était allongée sur le lit de Joseph Dupont...

Arrangez cela comme vous voudrez! On s'attend à voir quelque chose, et l'on est stupéfait de l'apercevoir...

David Dare eut un sursaut. J'eus, moi-même, un tressaillement.

A côté de nous, Joseph Dupont grommelait des injures:

— La garce!... La coquine!... La sacrée fumelle!

Elle, elle ne bougeait pas...

Et puis, cette femme, cette femme immobile que nous considérions tous les trois, David Dare et moi, nous ne pouvions pas nous empêcher de remarquer qu'elle était infiniment belle, infiniment séduisante.

Une femme toute jeune. Une jeune fille plutôt?... On n'a pas dépassé vingt-deux ou vingt-trois ans quand on possède un corps si pur, si ferme, aux lignes si délicieusement troublantes.

Elle n'était pas nue, d'ailleurs. Mais cela n'en valait guère mieux!

Il ne s'était pas trompé, Joseph Dupont, en nous parlant d'une chemise « de jour ». Il ne s'agissait pas, en effet, de l'une de ces combinaisons, que la mode fait porter aux femmes, et qui sont, qu'on le veuille ou non, infiniment moins gracieuses que les chemises d'autrefois.

Il s'agissait, bel et bien, de ce que les femmes de jadis appelaient une chemise de jour!

Et cette chemise était bien noire... Elle était faite de soie et bordée de dentelle... de dentelle noire, aussi.

Non! vraiment, je ne peux pas continuer à dire que l'inconnue était en chemise de jour. Le mot « chemise » est trop important! Elle était en liquette!... Une petite liquette ravissante... Une liquette qui ne cachait ni ses épaules rondes, ni ses bras joliment dessinés, ni ses jambes fines, ni ses attaches merveilleuses, ni ses petits pieds, dont les ongles, passés au vernis, avaient de surprenants éclats.

— Ah çà! grommelai-je.

Je ne bougeais pas. David Dare ne bougeait pas davantage. Joseph Dupont grommelait toujours...

Charmante? Oui. Elle était charmante cette inconnue, délicieuse, dans son impudeur pudique...

Une femme qui dort... Une femme qui ne se doute point que trois hommes viennent de forcer la porte de la chambre où elle repose et, de leurs six yeux, la contemplent...

Une femme qui rêve, qui songe, qui se repose et qui sourit...

Mais j'exagère en disant que l'inconnue souriait! Il était impossible de savoir quel air avait son visage. Elle était, en effet, couchée légèrement sur le flanc gauche. Elle nous tournait à demi le dos. De sa jolie tête, nous ne devinions, à vrai dire, que la masse blonde de ses cheveux, le reste de son visage étant, à demi, dissimulé par son bras droit, qu'elle avait rejeté par-dessus elle, et qui reposait sur l'oreiller.

— Ah çà! fis-je encore.

David Dare parut s'arracher à une songerie profonde. Je l'entendis qui jurait tout bas:

— Nom d'un chien de mille tonnerres!

Et puis, il cessa tout à coup de prendre des précautions, d'agir silencieusement...

Il eut comme une détente. Il se jeta, en deux pas rapides, vers le lit, et il posa la main, brutalement — en goujat — sur l'épaule de la dormeuse:

— Mademoiselle? murmurait-il.

Je m'attendis à voir la jeune femme se soulever, et pousser un cri de terreur...

Rien de tel! Elle ne bougea pas...

Et, de nouveau, mon patron jurait:

— Tonnerre de tonnerre de tonnerre!

Alors, je compris...

La vérité entra en moi d'un seul coup, en une fraction de seconde: la vérité terrible, abominable, atroce, qui me serrait le cœur, qui m'étreignait la gorge, qui me donnait envie de crier et qui faisait perler à mon front des gouttes de sueur froide.

Elle ne se réveillait pas, cette femme en chemise de jour... Elle ne se réveillerait jamais, hélas!

Elle était morte!...

C'était une morte qui gisait là, sur le lit de Joseph Dupont!

L'homme-lapin, d'ailleurs, à côté de moi, devait avoir compris la sinistre vérité, lui aussi?

Je le voyais qui blémissait. Je l'aperçus qui tremblait de tous ses membres. D'un geste machinal, il venait de joindre les mains. Et il balbutiait:

— Ah ! bien, alors !... Ah ! là là... Ah ! bien ! ça !..

Et puis, il se taisait, et, de nouveau, ses mandibules continuaient de s'agiter, mâchant toujours ces paroles que l'on n'entendait pas, et qui trahissaient son épouvante, sa surprise, son anxiété.

David Dare, cependant, avait cessé de jurer.

Il a, dans les cas extrêmes, dans les minutes tragiques, un sang-froid qui déconcerte. Alors que tout, évidemment, est surprise pour lui, on jurerait que rien ne l'étonne !

Alors que tout autre à sa place ne saurait que faire et perdrait un peu la tête, lui, fait preuve d'un sang-froid absolu, d'un esprit de décision ahurissant.

D'un geste, il m'appelait:

— Venez, François !

J'accourus au bord du lit...

— Aidez-moi à la retourner ?

Je pris la pauvre fille par les pieds. Lui, glissant son bras sous les épaules, souleva le buste. La tête, abandonnée, roulait sur l'oreiller.

Alors, nous vîmes cette femme tout à fait.

Elle était très belle. Non pas une de ces beautés classiques qui sont la joie des sculpteurs ou des peintres. Non ! Mais la beauté vivante des jolies filles que l'on rencontre dans la rue, et sur lesquelles, joyeusement, on se retourne, pour respirer plus longuement le charme qu'elles émanent...

De très grands yeux... Un petit nez retroussé... Des lèvres bien dessinées et qui s'ouvraient sur des dents admirablement blanches. De toutes petites oreilles. Un menton mutin...

Je vis tout cela, dans un clin d'œil !

Mais je vis aussi autre chose, autre chose qui me sembla abominable et qui, cette fois, me tira un cri de détresse:

— David Dare ?... Vos mains ?...

Il venait de les dégager. Après avoir soulevé la morte, il venait de les retirer d'en dessous son corps...

Eh bien ! les mains de David Dare étaient toutes poissées de rouge, engluées de sang...

Ah ! l'atroce certitude, alors !

Cette femme avait été assassinée. On l'avait tuée !

Et, je ne sais pas pourquoi, tout de suite, je me retournai, férocement, vers Joseph Dupont, et je lui criai bien en face:

— Mais, avouez donc, lâche que vous êtes ?

Or, en écoutant cette furieuse apostrophe, l'homme-lapin cessait un instant de ronger.

Je vis ses mandibules s'immobiliser. Je notai l'expression hagarde, épouvantée — désespérée aussi —qui passait dans ses prunelles.

Et puis, il reculait d'un pas, titubant, vacillant. Si le mur ne s'était trouvé derrière lui, le mur où il s'accotait, je crois qu'il serait tombé évanoui.

— Vous... Vous dites ? balbutiait-il.

David Dare m'ordonna:

— Laissez-le !

Je repartis, violent encore:

— Vous voulez lui permettre de s'enfuir ?

— Il ne s'enfuira pas, fit David Dare. J'ai fermé la porte.

Alors, brusquement, aussi, l'homme-lapin prit la parole:

— Mais vous êtes fous, tous les deux ? clamait-il. Mais vous m'accusez ?... Bon Dieu ! ce n'est pas moi...

Et puis, il éclata en sanglots.

Une scène abominable, en vérité !

Cette jeune fille, si attendrissante dans sa jeunesse, étendue là, demi-nue, toute ensanglantée, sur ce lit...

Et puis, ce vieil homme, qui pleurait, qui sanglotait, qui cédait à une véritable crise nerveuse...

David Dare, impassible, me demanda:

— Il faut encore la retourner, François ! Aidez-moi ?

Je crois que si j'avais eu, comme lui, du sang aux mains, j'aurais été incapable de rien faire ? Mais lui, demeurait tranquille. Il avait, certes, un peu pâli. Son émotion était certaine. Tout de même, il demeurait maître de ses gestes.

— Doucement ? demandait-il. Ce qu'il faut, c'est voir sa blessure !...

Nous l'aperçûmes tout de suite.

A la hauteur de la nuque, à l'endroit où le cou délicat s'attachait aux épaules rondes, un trou béait.

Oh ! pas besoin d'un examen attentif, pour comprendre, alors, ce qui avait occasionné cette plaie.

Une balle était entrée là ! Elle avait dû sectionner, net, la colonne vertébrale. La mort, certainement, avait été instantanée.

David Dare, cependant, s'était penché sur le cadavre. Il l'examina quelques instants, puis se redressa:

— Très bizarre, dit-il. Un coup de feu tiré d'assez loin... Aucune trace de poudre sur la chair... En tout cas, l'hémorragie a dû être violente, et il n'y a presque pas de sang sur ce lit !

Il sembla réfléchir, puis il articula, tout haut, la conclusion qui sautait évidemment à l'esprit:

— On l'a tuée ailleurs. On l'a apportée ici, ensuite!...

Il se détourna du lit, David Dare, et il alla jusqu'à une table de toilette, où, à l'ancienne mode, se trouvaient une cuvette et un pot à eau.

Soigneusement, méticuleusement, il se lava les mains.

Je ne disais rien. Joseph Dupont avait cessé de sangloter. Ses mandibules s'étaient reprises à trembler, et il sortait de sa gorge une sorte de bruit indéfinissable, comme un reniflement rentré, ou comme un sanglot étouffé.

Un pauvre diable, tout de même, que cet homme-lapin!

David Dare s'essuya les mains soigneusement. Puis, sans vergogne, il prit une cigarette dans son écrin, l'alluma et marcha vers notre hôte:

— Allons, venez!... Naturellement, vous n'avez pas le téléphone?

Le vieil homme ne possédait pas un appareil. L'eût-il possédé d'ailleurs, qu'il l'aurait peut-être oublié, en ce moment! Il semblait tout à fait hors de lui.

— Venez! répétait David Dare.

Il prenait Joseph Dupont par le bras, et, presque de force, le poussant, le soutenant, il le conduisit dans l'escalier, l'obligea à descendre les marches, le fit entrer dans une pièce du rez-de-chaussée, qui se trouva être une sorte de cuisine-salle à manger.

— Là! expliquait-il, vous vous sentez mieux? Tâchez de m'écouter et de me répondre?

— Oui...

— Vous êtes revenu à quelle heure chez vous, hein?

Joseph Dupont balbutia:

— Eh bien, vers... vers minuit et demi?

— Parfait! A en juger d'après le sang, le crime n'était pas vieux d'une demi-heure. Nous dirons que cette femme a été tuée à minuit...

— J'étais... J'étais sur la route donc!... Je rentrais ici!...

— Marchiez-vous vite?

— Oh! non... Pas vite!

— Alors, vous deviez vous trouver au commencement de l'allée, de l'impasse qui mène chez vous?

— Eh bien... Oui!... peut-être?

— Avez-vous entendu quelque chose?

— Je n'ai rien entendu du tout!

— Voyons!... voyons!... Dans la nuit, un coup de feu, cela fait du bruit?

Mais le bonhomme hochait la tête de droite et de gauche:

— Je n'ai rien entendu du tout! répétait-il.

— Admettons! Cette jeune fille, vous ne la connaissez pas?

— Bien sûr que non!... Je ne l'ai jamais vue!

— Vous ne l'avez même jamais rencontrée? Elle n'est pas du pays?

Mais il était impossible d'obliger Joseph Dupont à autre chose qu'à de laconiques réponses.

Pour la troisième fois, il répliqua:

— Je ne l'ai jamais vue, je vous dis!

— Bien!... bien!... Avez-vous le moindre soupçon de ce qui a pu se passer?

— Moi? interrogea l'homme-lapin.

Evidemment, continuer cet interrogatoire, c'était perdre son temps. David Dare dut le penser. Il questionna:

— Qui habite dans le voisinage?

La réponse fut un prodige de naïveté:

— Eh bien... les voisins, donc?...

— Naturellement! Comment s'appellent-ils?

— Monsieur et Madame Ravaud...

— Vous les connaissez?

— Je ne leur ai jamais parlé!

— Des ennemis aussi, alors?

— Je ne sais pas!... Oui!... Peut-être?...

— Et dans l'autre villa, la première?

Cette fois, la réponse fut précise:

— C'est pas habité!... C'est à louer!

— Parfait!... Parfait! grommela David Dare.

Mais je savais qu'il prononçait ce mot là, sans y attacher aucune signification.

Quand David Dare riposte « parfait! » cela ne veut pas dire du tout qu'il trouve que les choses vont fort bien!... Cela signifie qu'il renonce à en apprendre davantage!

Il se tournait vers moi, d'ailleurs, mon patron. Ce fut à moi qu'il demandait:

— Vous comprenez quelque chose, à tout ceci?

Et il sembla récapituler:

— Ce bonhomme qui ne pense qu'à ses cerisiers... qui n'a, sûrement, pas des histoires de femmes!... Et puis, ces portes qui ne sont pas fracturées... Et encore cette jeune fille qui est là, sur ce lit, déshabillée, et morte... Morte, assassinée d'un coup de feu!...

Puis, sans attendre ma réponse, il jura:

— Bon sang de tonnerre !...

Il y avait de l'emportement, de la fureur, de la colère surtout dans sa façon de s'exprimer ! Il y avait aussi, et je le notais, une sorte d'angoisse secrète...

C'est qu'il était, à la vérité, plus que mystérieux ce crime que nous venions de découvrir ! C'est qu'aucune piste ne semblait possible à suivre... C'est que, devant le fait brutal de cette femme assassinée, de cette petite morte, dormant en chemise de jour sur le lit de ce vieux bonhomme, il n'était possible d'inventer aucune hypothèse satisfaisante, aucune explication plausible.

David Dare fut un instant immobile. A le regarder, à lui voir froncer les sourcils, serrer les poings, changer de visage, en quelque sorte, je devinais l'intense travail qui s'opérait en lui.

Il me parut, tout à coup, avoir recouvré un calme surprenant.

— C'est bien ! décidait-il d'une voix brève. Maintenant, il faut la venger cette gosse !... Compris, Marin ?

Je hochai la tête affirmativement...

Oui, je comprenais cela ! Mais je comprenais, aussi, que cette vengeance, nous n'étions pas prêts, peut-être, de la tenir !

Qu'allait-il décider , David Dare ? Qu'allait-il tenter ?

J'étais, pour ma part, sans aucune idée. Moi, qui, d'ordinaire, ai toujours à sa disposition un bon conseil, je n'avais point même la force d'ouvrir les lèvres pour articuler un mot !

Et ce fut à cet instant, que mon patron me porta un coup nouveau :

— Parce que, dit-il, comme s'il développait pour lui-même un argument que j'avais pu saisir, parce que, mon cher, le plus étrange n'est pas ce que vous pensez !...

— Ah ? fis-je, sottement.

Il affirma :

— Non, pas du tout !... Ce n'est pas qu'elle soit morte là-haut sur le lit, qui est le plus bizarre...

— Qu'est-ce donc ? demandais-je, ahuri.

— Eh bien, fit David Dare, c'est qu'elle est en liquette !... en liquette noire !... en liquette de jour !... et qu'elle ne s'est pas déshabillée !

— Hein ? Elle ne s'est pas déshabillée ?

Il me semblait que David Dare déraisonnait...

Que diable ! elle s'était bien déshabillée, la petite morte, puisqu'elle n'avait plus ses vêtements ?

David Dare continua :

— Mais non ! elle ne s'est pas déshabillée !... C'est l'évidence même ! Si elle s'était déshabillée, sapristi, ses vêtements seraient là ?... Eh bien ! vous les avez vus, ses vêtements ? Il n'y a pas de vêtements dans la chambre !... Il n'y a pas de vêtements de femme... Et il n'y a pas dans la maison — je le jurerais bien — un seul tailleur, un seul costume féminin !... Elle n'est pas arrivée ici , pourtant, en chemise de jour, en chemise noire décolletée, avec de la dentelle autour ?

C'était macabre, cette remarque que faisait David Dare !

C'était macabre... et c'était aussi tristement vrai !

Certes, la chambre du père Dupont n'était point dans un ordre parfait. Cependant, le mobilier du brave homme était assez peu encombrant pour qu'on pût l'examiner d'un coup d'œil.

Et je me souvenais, en effet, que je n'avais aperçu dans la pièce aucun vêtement féminin !

Alors, David Dare avait raison ?

Dans cette demeure fermée hermétiquement, dans cette demeure dont on n'avait pas forcé les portes, dont on n'avait point fracturé les serrures, cette femme était venue, blessée à mort, perdant son sang, et vêtue seulement de cette petite chemise noire, décolletée, bordée de dentelle ?

Je me mis, tout à coup, à respirer profondément.

Il me semblait que tout tournait autour de moi ! L'air manquait à ma poitrine !

Oh ! je sais que de telles défaillances semblent grotesques à ceux qui lisent mes récits de sang froid, dans quelque appartement confortable...

On pense, invariablement, en ce cas-là :

« — Moi, je n'aurais pas perdu la tête !... »

Eh bien ! je félicite ceux qui sont capables de garder leur entier sang-froid en des circonstances pareilles... Je les félicite et je déclare que je ne suis point comme eux !

Il y a des spectacles qui m'affolent et je n'en ai pas honte. Il y a des événements qui me dépassent et je ne m'en cache pas. J'ai, devant le crime, une sorte de révolte épouvantée... et je m'en glorifie !

David Dare, cependant, n'hésitait guère.

Il marcha sur moi :

— Vous allez rester avec Joseph Dupont. Je vous interdis de le quitter une seconde. Moi, je vais perquisitionner...

Il se jeta comme un furieux hors de la cuisine-salle à manger.

De droite et de gauche, de la cave au gre-

nier, je l'entendis qui allait et venait, déplaçant les meubles, ouvrant les placards, fermant avec violence les portes.

Mais il ne devait rien trouver qui apportât quelque éclaircissement au drame qu'il s'agissait de comprendre.

S'il avait découvert quelque chose, s'il avait inventé une hypothèse, il m'aurait évidemment appelé. Il serait venu me prévenir.

Je me laissai tomber sur le bord d'une table graisseuse. Devant moi, Joseph Dupont s'était écroulé sur une chaise.

Le silence était si complet que nous entendions, comme s'il avait fait vacarme, le tic-tac d'une horloge suspendue au-dessus de nos têtes.

Ce fut une sensation bizarre, quand, tout à coup, le rouage de cette pendule se mit à faire entendre le petit grincement, qui est précurseur des sonneries.

Je tressaillis.

Je tressaillis plus encore la minute d'après !

Il s'agissait d'un « coucou ». Et ce fut une chose comique, groteste, dramatique aussi, que la chanson de cet instrument, résonnant dans le silence de cette maison, et semblant, en quelque sorte, nous railler David Dare et moi:

— Coucou !... Coucou !... criait la pendule.

Au même moment, David Dare rentrait dans la pièce.

— Rien ! me dit-il.

Après une seconde, il ajouta:

— Pas de vêtements, nulle part !... Pas de sang non plus...

Il marcha tout droit vers Joseph Dupont. Le ton dont il lui parla me fit frissonner:

— Tendez vos mains... Oui ! vos mains !... Montrez-les-moi ?

Il les examina soigneusement. Et puis, il se détourna en haussant les épaules.

Je savais très bien ce qu'il venait de chercher à voir...

Il avait voulu s'assurer que Joseph Dupont n'avait point de sang aux doigts !

Et il ne devait pas en avoir, puisque, maintenant, s'éloignant du bonhomme, il revenait vers moi:

— Eh bien ! Marin, me demanda-t-il, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?... Hein ?... Vous qui avez toujours de si bons conseils à donner ? C'est le moment ! Parlez ! Je vous écoute.

Mais il n'attendit pas que je riposte ! Il jeta, en façon de conclusion:

— Eh bien, voilà, Marin !... On quitte « Doux Abri »... Oui, c'est ici !... La maison s'appelle: « Doux Abri », et l'on s'en va à « Sam'plé ». Ah ! naturellement, vous ne savez pas ce que c'est que « Sam'plé » ? Eh bien ! c'est la maison voisine... la maison des Ravaud...

Et je n'avais pas encore riposté, et je m'étonnais déjà qu'il eût, en passant, en pilotant sa voiture dans l'étroite impasse, eût le loisir de remarquer le nom des deux villas, que David Dare, déjà, s'éloignait de moi, allait frapper sur l'épaule de Joseph Dupont:

— Vous, décidait-il, vous allez nous attendre ici !... Oui !... Pas la peine que je vous emmène !... Vous nous embarrasseriez... Par exemple — je le regrette beaucoup — mais je vais fermer la chambre de là-haut... Vous n'y voyez pas d'inconvénient ? Non ?... Et puis, même si vous deviez en voir, je vous préviens que cela n'aurait aucune importance ! Voilà !... Bonsoir !... A tout à l'heure !

Et, sans laisser à Joseph Dupont plus de temps pour lui répondre qu'il ne m'en avait laissé à moi-même, David Dare me poussa dehors.

Je le vis fermer, mais pas à clef, la porte de la cuisine. Il était impossible d'autre part, de s'enfuir par les fenêtres, car celles-ci étaient garnies de solides barreaux, scellés dans les murailles.

Ah ça !... soupçonnait-il, oui ou non, Joseph Dupont ?

Je le questionnai:

— Vous croyez que l'homme-lapin est coupable ?

Et ce fut une chose abominable...

David Dare se mit à rire !

Son rire sonna, joyeux, puissant, dans le silence de cette nuit tragique.

Son rire cynique !... Son rire dont j'ai horreur !

Il trouvait très drôle que j'eus baptisé Joseph Dupont « l'homme-lapin » !...

Ah ! j'étais bien en esprit de me réjouir qu'il me jugea spirituel !

CHAPITRE III

J'ai déjà indiqué, je crois, que la villa « Sam'plé » est limitrophe de la villa « Doux Abri ». Je puis préciser, maintenant, que ces deux maisons correspondent à merveille aux sobriquets dont leurs propriétaires ont trouvé bon de les baptiser.

« Doux Abri » ! Cela convenait à merveille

à ce pavillon hanté par l'homme-lapin. C'était à la fois prétentieux et stupide. C'était grotesque et incompréhensible.

Mais, quand on se promène dans les banlieues parisiennes, n'en voit-on pas des centaines et des centaines de ces « Doux Abris » qui évoquent des existences abominables et qui n'ont pas du tout l'air précisément d'être de « doux abris »?

Ainsi vont les choses. Le mauvais goût est partout. Des esprits chagrins prétendent que cela vient de l'époque abominable qu'il nous faut vivre. Je leur laisse la responsabilité de l'affirmation.

La villa « Sam'plé », elle aussi, correspondait à son titre.

Elles ne manquent pas davantage, d'ailleurs, les petites maisons qui se réclament d'un jeu de mots qu'il est facile de multiplier à l'infini...

Il y a les « Sam'contente », les « Sam' suffit ». Je connais, même, une « Sam'botte »... Et j'ai toujours pu constater qu'à ces noms, réputés spirituels, correspondaient les demeures les plus ordinaires et les plus vulgaires.

On invente là dedans — sans se tromper le plus souvent — des ménages de petits commerçants, adonnés à de sordides économies...

Sans doute, pendant des années et des années, ces couples ont rêvé de posséder une maison à la campagne. Et puis, une tante est morte, un oncle a disparu, l'héritage, attendu, espéré, convoité, est tombé dans l'escarcelle... Et, tout de suite, on a fixé son choix!

Eh bien! « Sam'plé » correspondait à merveille à la description que j'en fais...

Un pavillon en moellons. Au moins trois étages...

C'était étroit, criard, orné de cabochons de couleurs. Je ne jurerais pas qu'il n'y avait pas, dans le jardin, deux grandes boules de verre, de ces boules qui font penser aux extraordinaires bocaux qui ornaient, jadis, les boutiques des pharmaciens.

David Dare considéra la maison pendant quelques instants. Il ne se pressait pas. Peut-être le décor lui semblait-il avoir une extraordinaire importance?

Moi, de mon côté, je me demandais, ce que nous allions faire à « Sam'plé »?

Cette demeure était parfaitement tranquille. Ses habitants devaient dormir du plus profond sommeil. A quoi bon les réveiller? Que pouvaient-ils nous apprendre?

Très certainement, ils n'avaient rien à faire dans cette histoire dramatique que nous devions maintenant éclaircir.

De braves petits rentiers... Oui, c'est ce que j'imaginais! Le dimanche, Monsieur devait se mettre en bras de chemise, et, les bretelles tirant un pantalon mal boutonné, le sécateur à la main, il devait tailler, émonder, surveiller des rosiers rachitiques...

Madame, sans doute, était une grosse personne, qui tricotait, d'un bout à l'autre de l'année, des chandails aux nuances outrancières, et dans lesquels sa forte poitrine devait se trouver à l'aise?

J'ai de l'imagination. Ces choses-là, je les invente sans le vouloir! Impossible de les écarter de mon esprit.

Quand, cependant, David Dare se décida à agiter la sonnette — une sonnette qui n'était pas même électrique — une sonnette qui éveillait le vacarme d'une grosse cloche — j'avoue que ma curiosité s'éveilla.

Avais-je deviné juste?

Je m'attendais à ce qu'il fût nécessaire de carillonner plusieurs fois. On devait bien dormir, à cette heure tardive, dans « Sam' plé »?

Eh bien! il en fut tout autrement!

Dans l'air calme de la nuit, l'écho s'éveillait encore, des tintements de la sonnette, que, déjà des volets étaient repoussés au premier étage.

Une voix masculine, bien timbrée, interrogea:

— Qui est là?... Qu'est-ce que vous voulez?

David Dare prit soin de se montrer courtois:

— Je m'excuse de vous déranger, monsieur! faisait-il, forçant un peu la voix. C'est la police qui sonne à votre porte!... J'ai des renseignements à vous demander...

— La police? répéta une voix stupéfaite. Mais, j'ai rien à faire avec la police, moi?

Et puis, tout de suite, cet avertissement nous était lancé, avec cette docilité qu'ont les honnêtes gens quand ils apprennent que « la police » désire les entretenir:

— Attendez!... Je descends... Je viens vous ouvrir!

Il y eut, brusque, dans la nuit noire, la clarté de l'électricité allumée. On n'avait pas refermé la fenêtre. Cela nous permit d'entendre le propriétaire de « Sam'plé » renseigner sa femme:

— Bobonne, il paraît que c'est la police! Ne bouge pas! Je descends!... Ça doit être encore cet idiot de voisin?... On aura cassé trois branches à ses cerisiers... Ah! il m'embête, à la fin, le bonhomme!

Nous n'en entendîmes pas plus long, mais, à la vérité, nous étions suffisamment renseignés.

« Sam'plé » n'entretenait pas des relations de bon voisinage avec « Doux Abri ». Monsieur Ravaud trouvait que le père Joseph Dupont était un imbécile! Tout de suite, l'homme m'en devenait sympathique...

Notre attente, d'ailleurs, ne fut pas longue.

Il y eut des bruits de serrure que l'on déverrouille en hâte. La porte s'ouvrit, et, dans les allées du jardin, marchant vers la porte d'entrée, un gros homme s'avança.

Je m'attendais à le voir en vêtement de nuit. Tout au contraire, il était habillé, et parfaitement! Un pantalon de bonne coupe. Un veston gris de la meilleure apparence. Un col impeccable. Une cravate...

Comment donc! on ne dormait pas encore, à plus d'une heure du matin, dans le chalet « Sam'plé »?

Rien n'est indifférent en matière d'enquête. J'avoue que je notais, malgré moi, l'apparence de Monsieur Ravaud.

Je me dis:

« — Tiens!... tiens!... Il était réveillé, celui-là?... Et sa femme aussi peut-être? »

Madame Ravaud était en effet, réveillée. Elle était, même, mieux que réveillée: elle était habillée encore!

Nous la vîmes qui s'accoudait à la fenêtre ouverte et qui nous examinait à l'aide d'un face-à-main.

Une grande femme, un peu hommasse, et, très certainement, coquette. Une personne de cinquante-cinq à soixante ans, mais qui avait — comme l'on dit — de beaux restes, et qui devait poser encore à la jolie femme.

Elle avertissait, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre mélodieuse:

— Prend garde, Louis? Il fait frais! Ne reste pas longtemps dehors?

Louis Ravaud, cependant, ne ripostait pas aux objurgations de son épouse. Il venait jusqu'à la barrière de son jardin, et, sans faire mine de nous ouvrir, questionnait:

— De quoi s'agit-il? Encore une histoire pour le père Dupont, je parie?

David Dare mit le chapeau à la main.

— Je suis navré de vous déranger! répétait-il. Mais il faut que je vous entretienne quelques instants. Non! il ne s'agit pas seulement de Monsieur Dupont!... Je viens vous trouver pour une affaire grave...

— Et vous êtes de la police? C'est vrai, au moins?... Vous n'êtes pas un gangster?

Louis Ravaud ne semblait pas très rassuré! David Dare, tranquillement, lui tendit sa carte, puis, écartant le revers de son veston, l'invita à contempler l'insigne de la Préfecture de police.

— Cela vous rassure-t-il, Monsieur?

— Oui!... Oui!... c'est bon!... Entrez! Mais, du diable si je devine...

Louis Ravaud nous précédait dans le jardin. Il allumait, en passant, l'électricité de l'antichambre, ce qui nous permettait d'admirer, pendue aux murs, la plus admirable collection d'engins de pêche...

Une drôle d'idée, tout de même, d'habiter à Chanteloup, quand on aime à ce point taquiner le goujon! Pourquoi pas s'installer tout de suite dans le Sahara?...

L'homme, cependant, avait ouvert une porte à deux battants.

— Passez donc dans le salon, Messieurs?

La plus prétentieuse des pièces, celle-là! Un piano surchargé d'objets visiblement gagnés dans toutes les fêtes foraines. Des meubles recouverts de velours cramoisi, avec des bois dorés, qui faisaient, affreusement, riche...

Et cela tout petit, tout minuscule, donnant l'impression que cet appartement aurait été beaucoup plus convenable pour faire un cabinet de débarras que pour constituer une pièce de réception.

Mais il s'agissait bien de cela!

David Dare, son plus aimable sourire sur les lèvres, commençait l'interrogatoire:

— Je m'excuse une fois de plus, Monsieur, des questions que je vais vous poser. Elles sont extrêmement importantes! Je vous prie donc de bien vouloir y répondre, avant même que je vous ai mis au fait de ce qui nécessite ma visite si tardive... Vous comprenez? Je ne veux pas attirer votre attention!.. Je tiens à ne pas vous suggérer des réponses!... Mais, d'abord, qui êtes-vous, Monsieur? Votre profession?

Lesté debout devant mon patron, Louis Ravaud fronçait les sourcils et semblait mal à l'aise.

— C'est bon! grommelait-il de nouveau. Faites comme vous l'entendrez! Je me nomme Louis Ravaud... v-a-u-d... Je suis commerçant... Négociant en boutons de culotte, si vous voulez le savoir. Je suis marié. Je n'ai pas d'enfant... Je possède quelque aisance...

Il aurait, de la sorte, j'en suis persuadé, parlé longtemps encore, donné tous les détails relatifs à sa vie privée, si David Dare ne l'avait interrompu du geste.

— Vous êtes marié, Monsieur? Mes félicitations! C'est Madame Ravaud, sans doute, que nous avons aperçue à la fenêtre?

— Mais oui! naturellement!

— Pourriez-vous la prier de descendre?

— Comment! vous désirez voir ma femme aussi?

— Certainement... Et je ne doute pas qu'avec sa grande obligeance..

— C'est bon !... c'est bon !... répéta Monsieur Ravaud.

Il ouvrait la porte du salon, et, à la cantonnade, appelait:

— Veux-tu descendre, Bobonne ?... C'est une histoire du diable, on dirait ?

— Je viens tout de suite ! fit la voix mélodieuse de la dame.

Elle apparaissait, en effet, sur le seuil de la porte, trois secondes plus tard...

Eh bien ! elle ne me semblait pas si mal que cela, désormais !

Oui, une ancienne jolie femme. Mais une personne qui avait encore quelque prestige, voire, même, une certaine distinction... quelque chose, enfin, de cette élégance, toute spéciale, qu'arborent souvent les patronnes des grands cafés, ou des coiffeurs de la périphérie !

David Dare salua Madame Ravaud jusqu'à terre. Puis:

— Je vais vous demander, tout d'abord, Monsieur et Madame, comment il se fait, qu'à une heure si tardive, je vous trouve, tous les deux, habillés ?... Vous êtes chaussée, même, Madame ? Vous alliez partir en voyage, peut-être ?

La question m'étonna...

Ah çà ! David Dare n'exagérait-il pas quelque peu ? Et pourquoi, tout d'abord, s'enquérir de ce détail ?

Ce fut Madame Ravaud qui répondit. Elle le fit sans paraître le moins du monde surprise:

— Mon Dieu, Monsieur, vous avez presque deviné ! disait-elle. Je ne pars pas en voyage.. mais j'en arrive !

— A l'instant, Madame ?

— Non, pas tout à fait !... Il y a une heure environ ?...

— Vers minuit, en ce cas ?

— J'ai entendu sonner minuit, Monsieur, au moment où j'entrais dans l'impasse...

— Parfait !... Parfait !... Et Monsieur Ravaud vous attendait ?

Monsieur Ravaud eut, à cette demande, un rire épanoui.

— Naturellement !... Cela va de soi !... D'abord, nous sommes un ménage modèle... Quand Bobonne... Quand ma femme n'est pas là, je suis perdu, moi !... Voyez-vous, il n'y a pour moi qu'elle au monde !... Et puis... Et puis, enfin, quand elle est absente, je sacrifie à ma manie...

— A votre manie, Monsieur ?

J'aurais, je l'avoue, étranglé David Dare.

Il y avait, pas bien loin de nous, un pauvre petit cadavre qui attendait qu'on le venge ! Il était bien utile, en vérité, de perdre du temps à écouter les propos oiseux de M. et Mme Ravaud !

Ah ! je m'en moquais éperdument de la manie de ce gros commerçant en boutons de culotte !

Monsieur Ravaud, cependant, expliquait toujours:

— J'adore la T.S.F.... Oh ! naturellement, je n'écoute pas les programmes ? Non !... Je suis tout de même au-dessus des imbécilités que les speakers officiels nous débitent !... Et je n'apprécie pas davantage les chansons graveleuses qui se succèdent dans tous les postes... Non ! non ! C'est la recherche qui me passionne !

Madame Ravaud, de sa voix mélodieuse, affirma:

— Et cela ne me passionne pas, moi !... Ah ! dieu, non !

Sur quoi Monsieur Ravaud se mit à rire plus fort:

— Vous savez, quand on s'efforce de prendre les postes lointains, ce n'est pas amusant pour les personnes qui se trouvent à côté de vous ?... L'appareil fait des couacs... des sifflements, des bruits épouvantables, enfin !... Bref ! je profite des soirs où ma femme n'est pas là, pour me livrer à mon passe-temps favori. Vous voyez ?

— Je vois très bien ! fit David Dare.

Il souriait ineffablement. Il avait tout à fait l'air d'un homme qui est dégagé de toute préoccupation tragique. Il fit:

— Vous étiez donc en train de manœuvrer votre appareil de T.S.F. au moment où Madame Ravaud est arrivée à votre villa ?

— Tout juste !

— Vous avez, alors, Madame, entendu ce vacarme déplorable ?

— Dites, Monsieur, que j'étais assourdie le temps de traverser le jardin !... Jamais mon mari n'avait fait autant de bruit. D'ailleurs, je n'avais pas ouvert la porte, que je lui criais véhémente: « Arrête cela !... Arrête cela ! »

— Et il a arrêté, Madame ?

— Oh ! pas tout de suite, Monsieur ! Mon mari est galant, mais pas au point de me préférer à la T.S.F. !...

— Bobonne !... Bobonne !... protestait déjà Monsieur Ravaud. Dire des choses pareilles !... Mais non !... J'ai arrêté très vite... Seulement, quand tu es arrivée, j'étais sur le point d'attraper Tokio... Alors, tu comprends ?

Malgré moi, je sentais l'impatience me gagner...

Assurément, les Ravaud étaient un bon ménage. Leurs petites histoires personnelles les intéressaient au delà de tout !

Mais, franchement, il s'agissait bien de cela !

David Dare, cependant, gardait toujours un calme que je comprenais de moins en moins :

— Voilà donc ce qui s'est passé, lors du retour de Madame Ravaud, précisait-il : Monsieur Ravaud faisait de la T.S.F., produisait des bruits démoniaques, et Madame Ravaud l'a prié de cesser... Il l'a fait, mais avec quelques instants de retard... Je ne me trompe pas ?

— Vous dites l'exacte vérité, cher Monsieur !... Seulement, je ne vois pas...

— Pourquoi j'attache tant d'importance à ce détail ? Vous allez le comprendre, Monsieur Ravaud ! Une minute d'attention !... Dites-moi, Monsieur et Madame, à l'instant, précisément, où votre appareil marchait, ou bien encore quelques minutes avant, ou quelques minutes après, vous n'avez pas surpris un bruit qui vous ait semblé extraordinaire ?

— Un bruit extraordinaire ? répéta Monsieur Ravaud.

— Oui ?... Tenez : comme l'éclatement d'un pétard... le raté d'une automobile... Ou encore... Eh bien, ma foi : la détonation d'un coup de feu ?

Alors, au même instant, Monsieur Ravaud qui était assis, bondissait sur ses pieds...

— Le bruit d'un revolver ! murmurait-il. Vous n'allez pas m'apprendre ?...

— Si ! faisait mon patron, je vais justement vous apprendre quelque chose de tragique. Il y a eu un coup de feu tiré tout à côté de chez vous...

— A cette heure là ?

— Oui... Dans les environs de minuit !

— Ah ! Miséricorde ! soupira Monsieur Ravaud.

Il était tout pâle. Madame Ravaud, d'ailleurs, ne manifestait pas une moins grande émotion. Elle aussi avait blêmi. D'un geste tout naturel, je la voyais qui joignait ses mains.

Et ce fut elle, la notable commerçante, qui nous questionna :

— On n'a pas assassiné le père Dupont, au moins ?

Mais David Dare secouait la tête.

— Non !... Grâce à Dieu, non !... Monsieur Joseph Dupont, votre voisin, se porte parfaitement bien ! Mais, pourquoi avez-vous redouté cela ?

— Parce qu'il a toujours des histoires de l'autre monde ! affirmait, volubile, M. Ravaud. Parce qu'il est l'ennemi du pays tout entier ! Parce que, pour défendre ses cerisiers, il a déjà prévenu qu'il n'hésiterait pas le moins du monde à tirer sur les maraudeurs !... Alors, naturellement, il y en a qui rêvent de lui faire son affaire... Ah ! c'est un voisinage bien épouvantable !...

Monsieur Ravaud avait pris un mouchoir dans sa poche. Il s'épongeait le front.

Madame Ravaud, tout au contraire, semblait recouvrer quelque sang-froid.

— Nous n'avons rien entendu ! protestait-elle. D'ailleurs, avec le vacarme que faisait l'appareil de mon mari, je crois que nous n'aurions rien pu entendre ?... Mais pouvez-vous nous dire...

— Qui a été assassiné, Madame ?

— Mon Dieu !... Il s'agit donc d'un assassinat ?

— Oui. Quelqu'un a été tué...

— Mais qui ? Qui ?...

— Je ne le sais pas encore, Madame ! Une femme, en tout cas...

— Une femme ?

— Oui. Une très jeune femme !.. Et une très jolie femme !... Une pauvre petite créature de vingt-deux ou vingt-trois ans !

— Mais c'est atroce ?

— Je suis de votre avis, Madame...

Monsieur Ravaud bégaya :

— Et... elle est... elle est morte ?

— Tout à fait morte !

Je vis Monsieur Ravaud tressaillir des pieds à la tête. Ce gros homme, ce bon vivant, ce jovial pêcheur à la ligne, cet excellent époux, devait avoir, au fond du cœur, la peur instinctive, abominable, du trépas...

Il était de ces gens que la seule idée de la mort bouleverse. Il en éprouvait une sorte de malaise physique.

Madame Ravaud, elle, se montrait plus brave...

Emue, certes. Bouleversée, même ! Mais, cependant, se disant qu'après tout cet assassinat qu'on lui annonçait ne la concernait aucunement !

Elle questionna :

— Et cela s'est passé où ?

— Je ne sais pas, Madame !

— Comment ! Vous ne le savez pas ?

David Dare, les yeux baissés, expliqua :

— Mon Dieu, non !... Les faits sont étranges. En rentrant chez lui, Monsieur Joseph Dupont a trouvé dans sa chambre, étendue sur son lit, en chemise de jour, en chemise noire, le cadavre de cette femme... C'est tout !

— Ah ! mon Dieu ! gémit Madame Ravaud.

Au même instant, son époux répétait:

— Nous n'avons rien entendu !... Je n'ai rien entendu du tout !...

Et il se tournait vers sa femme:

— C'est bizarre ! Je ne suis pas sorti de la soirée... J'ai continuellement été occupé avec ma T.S.F.... Ah ! c'est à devenir fou !... Je me rappelle très bien que j'ai surpris la rentrée de Joseph Dupont... Mais, avant...

— Avant ? interrogea David Dare.

— Eh bien, avant, je n'ai rien entendu du tout !... L'impasse était tranquille... D'ailleurs, il n'y a que trois maisons dans notre avenue. L'une d'elles est inhabitée, la seconde, c'est la nôtre. La troisième, c'est celle de M. Dupont... Et vous dites qu'on a porté chez lui un cadavre ?... Ce n'est pas chez lui qu'on a tué cette femme ?

— Je ne le sais pas ! répéta David Dare.

Il tenait toujours les yeux baissés. On aurait dit qu'il hésitait à rien laisser deviner de ses sentiments.

Et de plus en plus, moi, je m'emportais !

Nous perdions notre temps, toujours...

Si Monsieur Ravaud n'avait rien entendu, si sa femme n'avait rien surpris des atroces événements qui avaient dû accompagner l'arrivée du pauvre petit corps de la morte, qu'avions-nous besoin de nous éterniser dans ce salon prétentieux où ce couple égoïste n'avait rien à nous apprendre ?

Mais David Dare mène ses enquêtes comme il l'entend !... Mais il obéit, souvent, à des motifs, qui, pour être très clairs, quand il vous les a expliqués, vous paraissent parfaitement obscurs, quand il n'a pas daigné vous mettre au fait de ses intentions.

Oh ! parbleu ! j'entendais à merveille qu'il avait espéré, en venant à « Sam'plé » recueillir quelques indications touchant le drame.

Mais puisque cela n'était pas ?

Mon patron, cependant, fit encore:

— Vous n'avez rien entendu, Madame ? Monsieur Ravaud n'a rien entendu non plus ? Allons ! c'est fâcheux !... Mais, dites-moi, l'un ou l'autre, vous n'avez rien noté de particulier, cette nuit ?

— Que voulez-vous dire ? interrogea Madame Ravaud.

David Dare expliqua:

— L'endroit est désert. La circulation nocturne y est forcément nulle. En revenant de la gare, Madame, en vous engageant dans les chemins qui conduisent à votre demeure, vous n'avez croisé nul étranger ?

— Nul étranger !

— Vous n'avez pas vu une auto ?

— Je n'ai rien vu et rien entendu !

— Et vous non plus, Monsieur Ravaud ?

— Moi non plus ! Et c'est le plus bizarre... Tenez, dans le commencement de la soirée, vers les dix heures, dix heures et demie, j'étais au jardin.

— Vous étiez au jardin si tardivement ?

— J'arrangeais mon antenne !... Après cela, je suis rentré dans la salle à manger où est mon appareil. J'ai longuement laissé la fenêtre ouverte. J'avais un fil de terre qui passait par là, vous comprenez ?

— Oui !... Oui !... coupa Madame Ravaud, tu ennuies Monsieur, avec tes histoires de T.S.F. ! Tu n'as rien entendu. C'est tout !

Elle devait être autoritaire, la mâtine ! Elle devait, surtout, mépriser un peu son époux.

Monsieur Ravaud, cependant, ne protesta pas:

— C'est vrai, faisait-il, le ton redevenu un peu plus assuré. Je n'ai rien entendu. Je n'ai rien vu. C'est tout, en effet...

David Dare ne pouvait aller contre une déclaration aussi formelle. Et d'ailleurs, n'était-il pas vraisemblable que les affirmations du couple étaient parfaitement véridiques ?

Je pensais, à part moi:

— Encore qu'il s'en défende, David Dare est tout de même, petit à petit, gagné par les routines de son abominable métier. Il s'attend toujours à ce que des témoins le renseignent... Mais, sapristi, il suffit de réfléchir deux secondes, pour deviner que dans le cas présent, les Ravaud ne sont justement pas des témoins !...

Car, petit à petit, cédant à la logique, qui est, je crois, la caractéristique de mon intelligence, j'en arrivais à une conclusion formelle...

La petite morte n'avait pas été assassinée à Andrésy. Simplement, on y avait apporté son cadavre !

Eh bien ! n'était-il pas évident que ceux qui avaient accompli ce lugubre transport devaient avoir pris toutes les précautions voulues pour ne pas attirer l'attention ?

Monsieur et Madame Ravaud n'avaient rien entendu. Voilà ! C'était simple ! C'était net ! Il fallait chercher ailleurs... Mais chercher où ?

C'est là ce qu'il y a d'abominable dans les enquêtes policières...

Quand on lit, dans les journaux, le récit des recherches de police, tout semble toujours s'enchaîner merveilleusement. Une piste conduit à une autre. Une déclaration

suscite un témoignage. De chaînon en chaînon, l'enquêteur arrive à la vérité.

Mais il n'y avait pas, ce soir là, pour nous guider, le moindre chaînon !

Joseph Dupont avait trouvé dans son lit une femme morte, une femme en chemise, une femme dont les vêtements ne se trouvaient pas dans sa maison. Voilà tout ce que nous savions !

C'était, en vérité, un bien faible tremplin, pour bondir vers la vérité fuyante...

David Dare se leva enfin.

— Je regrette de vous avoir inutilement dérangés ! proférait-il. Votre témoignage est cependant précieux... Vous êtes, en somme, les voisins directs de la maison de M. Dupont. Et, si vous n'avez rien entendu...

— Oui, fit M. Ravaud, si nous n'avons rien entendu, personne n'a pu entendre mieux que nous !

— C'est abominable ! affirmait une fois de plus Madame Ravaud.

Elle s'était levée à son tour.

Alors, seulement, je mesurai ce qu'était son émotion.

Assise, elle m'avait paru calme. Debout, je vis nettement qu'elle tremblait...

Pas une méchante femme, d'ailleurs ! Car elle posait tout à coup la question habituelle, la question classique, celle qui dissimule toutes les peurs égoïstes:

— Est-ce qu'elle a souffert, cette malheureuse ?

David Dare secoua la tête. Cette fois, il considérait Madame Ravaud bien en face. Il mettait, même, à la fixer, une telle insistance qu'elle me frappa...

Ah ça ! trouvait-il donc extraordinaire l'intérêt que cette femme prétentieuse éprouvait pour la petite morte ?

Il affirma:

— Elle n'a sûrement pas souffert ! Le coup a été mortel, instantanément. Il n'a pas été tiré de loin, d'ailleurs. A quelque chose comme cinq ou six mètres de distance...

— Ce n'est pas un suicide ? fit encore Madame Ravaud.

— Certainement pas non plus ! Dans les cas de suicide, le coup est, forcément, tiré de plus près. Il est alors facile de relever, autour de la blessure, des marques de poudre, des brûlures rapprochées... Vous comprenez, Madame ?

Madame Ravaud secoua la tête, à son tour.

— Non !... non !... Je ne peux pas comprendre ! Tout cela me donne le cauchemar !

Il y eut un silence. Nous étions tous debout. Il ne nous restait plus qu'à nous retirer, et je fis un pas vers la porte.

David Dare reprit:

— Au fait, Madame, je m'excuse de vous poser question semblable... mais les dames sont toujours clairvoyantes... Monsieur Joseph Dupont n'était pas... Comment dirais-je ?... un peu léger ?

— Vous voulez demander, Monsieur, si ce n'est pas un coureur ?

— Quelque chose comme cela, Madame ? Vous ne lui connaissiez pas d'amie ? De petite amie ?

Madame Ravaud, tout .tranquillement, haussa ses puissantes épaules.

— Vous n'y pensez pas, Monsieur ! Le père Dupont a bien dans les soixante-six ans. Tout de même, à cet âge-là, un homme devient sage... ou c'est à désespérer ?

Elle parlait d'un ton acerbe. Elle ajouta:

— D'ailleurs, dans la vie de notre voisin, je crois qu'il n'y a qu'une chose qui compte: son jardin, ses cerisiers !... Il n'a certainement pas d'autres passions, cet homme ! Il n'a pas même, comme mon mari, la passion de la T.S.F. !

Et, à son tour, elle me scandalisa, la digne épouse du marchand de boutons de culottes. Elle me scandalisa, parce qu'elle se mit à rire...

Ah ça ! qu'avaient-ils donc, tous, David Dare et elle, pour trouver la force de rire, dans une nuit si épouvantable ?

Mon patron, cependant, ne me parut pas choqué le moins du monde. Il multipliait les formules de politesses.

— Je suis au regret de vous avoir réveillés, Monsieur et Madame ! Et je suis plus au regret encore, à la pensée que, sans doute, je reviendrai vous déranger de nouveau demain...

— Vraiment, pourquoi ?

— Mais, Madame, que sais-je ? Vous êtes, tout de même, les témoins uniques de cette tragique aventure ?

Madame Ravaud coupa:

— Nous ne sommes témoins de rien du tout, Monsieur !

— Oui ! reconnut David Dare. Je m'explique mal... Enfin, cela n'a pas d'importance ! Au plaisir de vous présenter de nouveau mes hommages...

Et Madame Ravaud, répondant d'un petit salut, jeta:

— Louis, raccompagne ces messieurs ?...

Nous traversâmes le jardin en silence. Il fallait trois pas pour arriver à la grille d'entrée. David Dare ne se pressait aucunement.

— C'est drôle, tout de même, remarquait-il, que vous n'ayiez rien entendu, ni vous, ni Madame ? Les maisons sont contiguës... Et, avec cela, on n'a pas même forcé les portes !... Ceux qui ont apporté le cadavre, disposaient des clés !

Mais Monsieur Ravaud ne répondait pas.

Il marchait les mains derrière le dos, le front penché en avant, et il soupirait:

— Ah ! c'est abominable !... Une petite femme qu'on tue comme cela !... Mais l'assassin, Monsieur, on devrait le couper en morceaux ?... Ce n'est pas assez de guillotiner ces gens-là... On devrait les faire souffrir !

Sur cette affirmation, nous échangeâmes des poignées de mains, et David Dare, passant son bras sous le mien, m'entraîna.

Je résumai alors, d'un mot, le résultat de notre première investigation:

— Chou blanc ! dis-je.

J sentis David Dare tressaillir.

Et il m'adressa ces paroles énigmatiques:

— Vous croyez ?

— Dame ! fis-je. Est-ce que cette visite vous a appris quelque chose ?

— Peut-être !

— Eh bien, je voudrais savoir quoi, par exemple ?

— Mon cher, fit David Dare, elle m'a appris une chose qui est peut-être fort importante... C'est que les Ravaud sont un bon ménage... Eh ! eh !... Vous avez vu, s'il est docile devant sa femme, ce gaillard-là ? « Arrête ta T.S.F. ! »... et il l'arrête ! « Tu n'as rien entendu, c'est tout. » Et il répète: « C'est tout... » Un excellent ménage, je vous dis, François Marin ! Madame commande... et Monsieur obéit !

Puis, il me paraissait soudain penser à autre chose. Il s'arrêtait tout net, David Dare, et il tendait le bras:

— Voyez donc ?

— Quoi ? dis-je.

— Là-bas ? cette lumière ?

Il y avait, à une centaine de mètres de nous, des fenêtres éclairées. Mais ces fenêtres éclairées, se trouvaient de l'autre côté d'un champ. Pour y parvenir, il convenait donc où de traverser cette pièce de terre labourée, ou, encore, de faire un long détour par la route.

Alors, je remarquais:

— Vous n'avez pas la prétention d'aller jusque-là, David Dare ? A cette distance, on n'a rien pu entendre ?

Mais il y a beau temps que je sais combien David Dare a la maladie de la contradiction !

Il suffit de lui faire remarquer combien une démarche est vaine, pour qu'il ait envie de la tenter. Tout de suite, il décidait.

— Si fait ! Nous allons aller là-bas...

Et il m'affirma encore:

— C'est un bistrot !... Voyez-vous, ce sont toujours les bistrots et les bouchers qui sont réveillés les premiers ! Et, dans les bistrots, on recueille souvent d'excellentes informations. Venez, mon cher François ?

David Dare a des idées de l'autre monde. Pour se rapprocher de ces fenêtres éclairées, il ne lui vint pas à la pensée de suivre la route. C'était évidemment trop simple, trop facile ! Il s'engagea dans les labours.

Ah ! nous étions frais quand nous parvînmes, lui et moi, au terme de notre course ! De la boue par-dessus nos souliers, jusqu'à la hauteur des genoux.

Mais cela ne l'affectait aucunement.

— Tenez ? déclarait-il, je n'avais pas raison ?... C'est bien un bistrot !... Ah ! ah ! Le savoureux café que nous allons nous offrir !... Et un café arrosé, encore !... Cela ne vous dit rien, François ? Rien de tel, cependant, pour vous ouvrir l'esprit !...

Il venait d'atteindre le seuil. Il repoussait la porte du méchant mastroquet. Il fit, d'une voix retentissante et joyeuse:

— Bon matin, Messieurs-dames !

Et c'était tout à fait inutile parce qu'il n'y avait personne dans la pièce.

CHAPITRE IV

Le patron de cet élégant endroit mit au moins cinq minutes à venir, en dépit des appels retentissants que nous lancions à son adresse.

Il arriva, les bretelles pendantes et battant ses jambes, la barbe point faite, les cheveux embroussaillés, et si visiblement ahuri d'apercevoir des clients que j'eus grand mal à tenir mon sérieux.

David Dare, lui, comme toujours, semblait parfaitement à son aise. Cet extraordinaire garçon paraît toujours être chez lui. Il s'adapte en quelques secondes aux milieux les plus différents. Je l'ai vu, à la Cour d'Angleterre, s'entretenant sans embarras, avec sa Majesté le Roi. Il ne manifestait pas plus de gêne à discuter avec ce marchand de vins !

— Et alors, les affaires ? commençait-il.

Nous dûmes entendre, naturellement, une

série de lamentations, relatives à l'impôt, aux menaces de guerre, à l'imbécilité des médecins qui prônent que l'alcool est déplorable, toutes choses qui font, comme l'on sait, notre vie moderne parfaitement délicieuse.

Et puis, tandis que le patron apportait devant nous deux tasses mal lavées, emplies d'un liquide noir qu'il baptisait café, on ne sait pourquoi, David Dare en vint aux choses sérieuses.

— Vous devez vous demander ce que nous fabriquons dans le pays ? Nous appartenons à la police... Et il y a eu un crime là-bas... Vous n'avez rien entendu ?

Le bistrot avait tressailli des pieds à la tête...

— Il y a eu un crime ? répétait-il. Et vous êtes de la police ? Ah ! Jour de Dieu ! Ça va en faire du potin !

Puis, il questionnait, avide de détails:

— C'est pas chez les Ravaud, au moins ?

— Vous les connaissez ? demanda David Dare.

Je vis sur le visage du marchand de vins un équivoque sourire.

— Oh ! la dame... comme çà !... Je l'aperçois de temps à autre !... Mais M. Ravaud... Ah ! c'est un bon client, lui ! Et un homme charmant...

J'avoue que j'étais stupéfait.

Monsieur Ravaud ne m'avait point du tout donné l'impression d'être homme à fréquenter un pareil endroit !

David Dare, tout au contraire, affirmait:

— Oui ! Oui !... je sais !

— Ah ! ah !... fit le bistrot. Vous savez ?

— Parbleu !

J'aurais — c'est encore un aveu qu'il me faut faire — crié d'étonnement. Que diable « savait » David Dare ?

Mais « savait-il » quelque chose, d'ailleurs ?

Il reprenait déjà:

— Et vous dites, comme çà, que c'est un bon ménage ?

— Bien sûr ! fit le bistrot. Ça n'empêche pas...

— Oh ! naturellement !... Et puis Madame... Madame Ravaud... Eh bien...

— D'accord ! coupa le bistrot.

David Dare but une gorgée..

Il ne me regardait pas. Pour moi, je cherchais, au contraire, ses yeux. J'aurais voulu que, d'un signe, il me mît au courant.

Sur quoi venaient-ils de tomber d'accord, lui et ce mastroquet ?

Je voulus cependant entrer dans le jeu. J'articulais prudemment:

— Une belle femme, Madame Ravaud ?

— Bien sûr, fit encore le patron de ce mastroquet. Mais pas commode ! Tenez, quand vous m'avez parlé d'un crime, c'est tout de suite à elle que j'ai pensé !... Bon !... bon !... C'est que les femmes, au jour d'aujourd'hui, ne sont pas si hésitantes à se servir d'un revolver !

Et il avait un gros rire...

David Dare, pourtant, continuait à boire à petites gorgées son café. Il était infâme ce breuvage ! Mais il avait tout à fait l'air de le siroter avec plaisir.

Il fit, sans hausser la voix:

— L'autre était plus gentille, hein ?

Alors, le mastroquet se campa devant nous, les deux poings sur les hanches:

— Ça, je ne sais pas ! protestait-il. Je ne l'ai jamais vue ! Monsieur Ravaud, comme ça, vient ici se changer, déposer ses engins de pêche, et puis, ouste, bonsoir !.... Je ne sais pas même où c'est qu'il la rejoint...

— Bon !... bon !... je vois ! fit David Dare. Il se compose un alibi... Hein ? C'est cela ?

— Tout à fait cela ! fit le bistrot sentencieux. Quand on a une femme qui vous embête du matin au soir, on en prend une autre...

Et il ajouta, ce qui prouvait qu'il était philosophe:

— Alors, l'autre, pour changer, elle vous embête du soir au matin !...

Puis il nous fit cette déclaration que nous ne lui demandions pas:

— Moi, je suis célibataire !...

Et, sans doute, parce qu'il n'oubliait pas les nécessités de son commerce, il nous demanda:

— Ça s'ra un petit « calva », maintenant ?

Je n'ai jamais su, et je ne saurai jamais, quelle pouvait être la combinaison chimique de cette liqueur qu'avec une outrecuidance exagérée ce mastroquet baptisait « calvados » !

Il y a, paraît-il, un service des fraudes. Je me demande, depuis ce matin-là, à quoi il s'occupe ?

Mais David Dare semblait toujours apprécier les consommations qu'il commandait !

Il reprit:

— Et Madame Ravaud ne sait rien ?

— Oh ! rien !...

— Savoir ? fit sentencieusement David Dare.

Mais le mastroquet secouait la tête:

— Non !... non !... C'est comme je vous le dis !... Vous pensez bien que, si elle se doutait de la chose, y aurait du raffut. Ah ! c'est qu'elle n'est pas timide !... Tenez, quand elle gueule et que le vent porte, on l'entend d'ici !... Des fois, moi et mes clients, on en rit tout son saoul ! C'est la comédie gratuite...

J'étais, à ce moment-là, plongé dans un abîme de stupéfaction.

Ainsi, en quelques répliques, David Dare venait de découvrir la vérité la plus propre à jeter un jour tout particulier sur le drame qu'il nous fallait comprendre ?

Monsieur Ravaud avait une maîtresse. Oui, c'était ce qui ressortait clairement des déclarations du mastroquet !

Ah ! l'enquête policière vous enlève pas mal d'illusions ! Elle vous apprend à ne jamais croire sans preuves aux bonheurs qui semblent les plus étalés et les plus manifestes !

J'avais encore dans l'oreille les « Bobonnes » attendris que Monsieur Ravaud décernait à sa femme. Je me souvenais de la tendre recommandation que Madame Ravaud avait faite à son mari de ne point prendre froid, tandis qu'il traversait le jardinet...

Est-ce que tout cela ne m'avait pas fait croire qu'il s'agissait là d'un couple heureux, d'un de ces bons ménages qui méritent d'être cités en exemple ?

Et voilà que Monsieur Ravaud courait la prétentaine ?

Et voilà que s'expliquaient le plus aisément du monde les engins de pêche à la ligne que j'avais admirés dans l'antichambre de « Sam'plé » ?

Monsieur Ravaud s'équipait pour la pêche. Ostensiblement, il partait en annonçant qu'il allait taquiner le goujon. Et puis, faisant un détour, il venait déposer ses ustensiles chez ce mastroquet et filait vers sa petite amie...

Ce que les hommes, tout de même, sont capables de mensonges, quand ils y sont poussés par des femmes atrabilaires, des épouses insupportables !

Mais il s'agissait bien de se livrer à des réflexions philosophiques...

Tout de suite la vérité m'apparaissait, manifeste, et si simple, si limpide :

Parbleu ! Madame Ravaud avait dû revenir à l'improviste et découvrir à son domicile la maîtresse de son mari...

Alors, tout de suite, sans aucun doute, cette femme abominable avait fait feu !

C'était, assurément — il ne pouvait plus y avoir le moindre doute — le cadavre de la pauvre petite amante que nous avions retrouvé dans le lit du père Dupont...

Mais, en même temps que je décidais que le drame ne comportait plus aucun mystère, voilà que, tout à coup, mon esprit travaillant malgré moi, je devais me rendre compte qu'au contraire, il devenait de plus en plus obscur !

Sapristi ! j'allais trop vite, tout de même, dans mes conclusions !

Si Madame Ravaud avait tué la maîtresse de son mari, comment se faisait-il que le cadavre de celle-ci se fût retrouvé dans la villa voisine, étendu sur le lit du père Dupont ?

Ce n'était point Madame Ravaud, et c'était moins encore M. Ravaud, qui avait dû transporter là cette malheureuse petite morte ?

Fallait-il donc imaginer que l'homme-lapin connaissait aussi la jeune femme ?

Ou bien, tout simplement — et j'entrevoyais cette possibilité dans une ombre confuse — devais-je penser que, pour éviter un scandale, les époux Ravaud et leur voisin avaient combiné toute cette affaire ?

Je tentais une récapitulation dans mon esprit :

« Madame Ravaud rentre... Elle trouve la maîtresse... Elle la tue... Alors, pour éviter le scandale, oui, c'est cela !... les Ravaud demandent au père Dupont de déposer la morte sur son lit... Lui soutiendra qu'il ne la connaît pas ! La police y perdra son latin !... On finira par classer l'affaire ! »

Mais, au fur et à mesure que j'inventais cela, je devais me déclarer à moi-même que c'était complètement stupide !

L'homme-lapin ne semblait aucunement capable de se montrer si délicatement dévoué à l'endroit de ses voisins...

Allons donc ! Joseph Dupont n'était pas gaillard à tenter une comédie pareille !

...Mais on ne l'avait peut-être pas consulté ?

Seulement, les faits matériels empêchaient d'admettre cette nouvelle hypothèse.

Comment, en effet, les époux Ravaud auraient-ils réussi à pénétrer dans « Doux Abri » sans en forcer les portes ?

L'homme-lapin, très certainement, n'avait pas remis à ses voisins les clés de son domicile.

Et puis, il y avait encore d'autres invraisemblances.

Quand une femme tue la maîtresse de son mari, il est bien difficile de croire que les deux époux, la seconde d'après, sont en si parfait accord, qu'ils se prêtent la main pour abuser la police !

Non !... non !... Cela ne tenait pas debout !

Je ne voyais pas du tout Monsieur et Madame Ravaud transportant la morte dans la maison voisine de la leur...

Mais, alors, comment comprendre les choses ?

On pense très vite. J'avais agité toutes ces hypothèses pendant que David Dare finissait son calvados. Je l'entendis, tout à coup, qui, du ton le plus normal, questionnait :

— Vraiment, quand le vent porte, on entend d'ici les disputes qui se déroulent à « Sam'plé » ?

— Comme si on y était, mon cher monsieur ! ripostait le bistrot.

— Alors, vous avez dû, sacrebiotte, vous avez dû entendre le coup de feu, cette nuit ?

— Quel coup de feu ?

— Eh bien, le coup de feu qui a été tiré ?

Mais le bistrot secouait la tête.

— Je vais vous dire... J'ai rien entendu du tout ! C'était à quelle heure ?

— Vers les minuit, sans doute ?

— Eh bien ! vers les minuit, je roupillais... Et moi, quand je roupille...

— Juste ! fit David Dare sans impatience. Vous n'avez donc rien surpris du drame ?

— Rien de rien !

Et le bistrot, enfin, demandait :

— C'est-il un homme ? C'est-il une femme que l'on a tué ?

— Une femme !

— Et on l'a retrouvée où ça ?

— Chez le père Dupont.

— Ah ! chez cet individu là ?... Ah ! bien, un joli coucheur !... C'est lui au moins qui a fait le coup ? Probable qu'on était venu piller ses cerisiers, comme il dit ?

Nous ne fûmes aucunement étonnés, ni David Dare, ni moi, de trouver ce mastroquet si parfaitement au courant de la passion de Joseph Dupont.

Le bonhomme, assurément, avait sa réputation faite dans tout le pays. Personne, à Chanteloup ou à Andrésy, pour ne point savoir que les cerisiers du père Dupont étaient surveillés par leur propriétaire, les armes à la main !

Mais David Dare secouait la tête :

— Non ! déclarait-il. Ça n'est pas, cette fois-ci, une histoire de cerisiers ! Le père Dupont a trouvé la morte dans son lit. D'ailleurs, elle était en chemise... en chemise noire...

Et, cette fois, le bistrot parut étonné.

— Ah ! bien, murmurait-il, une femme en chemise chez Dupont, ça c'est du nouveau, tout de même !... Et une chemise pas propre, que vous dites ?...

Il fallut le détromper, lui expliquer longuement qu'en parlant de chemise noire, nous faisions allusion à la couleur de l'étoffe et non pas du tout à une question de propreté.

Mais alors, le brave homme se répandait en exclamations ahuries.

— Si c'est pas malheureux ? faisait-il. Des inventions pareilles !... Alors, y a des femmes qui ont des chemises noires ? Eh bien ! moi, ça ne me plairait pas ! C'est pas votre avis ? Le linge ça doit être blanc !... Oh ! encore, je ne dis pas, rose ou bleu ! Mais, noir... faut-il tout de même qu'il y ait des gens qui aient du vice ?

Il en poussait des gloussements d'étonnement ! Il soupirait.

— Et le père Dupont recevait des femmes en chemise noire ?

Puis, il reprenait :

— Ah ! mais non !... C'est vrai que vous distes que c'était pas une de ses connaissances ?... Ça m'aurait semblé drôle, aussi ! C'est un ours, ce type-là... C'est pas un galant !... Ça ne parle à personne !... Ses fruits, ses cerisiers, ses fraises, v'là toute sa vie à ce mal-embouché !

Et puis, emporté, sans doute par son éloquence, le bonhomme venait se planter devant notre table.

— Et alors, vous, la police, qu'est-ce que vous en dites, de cette histoire-là ?

David Dare m'étonnait de plus en plus...

Nous perdions toujours notre temps ! Jamais je ne l'avais vu, au début d'une enquête difficile, se montrer si lent à agir.

Cet homme nous avait assurément dit tout ce qu'il pouvait nous dire. Alors, pourquoi nous éterniser chez lui ?

Mais mon patron ne se pressait pas ! Avec un héroïsme auquel je tiens à rendre hommage, il consommait calvados après calvados. Et il entretenait la conversation de petites phrases insidieuses :

— Nous, déclarait-il, on ne sait pas trop ce que l'on va faire ?... On cherche des témoins... Si seulement quelqu'un avait vu quelque chose ?

— Oui ! bien sûr ! Il vous faut des témoins !

— C'est même dommage que vous, vous n'ayez rien aperçu... Dame ! on aurait cité votre établissement ?... Ça vous aurait fait de la publicité dans tous les journaux... On aurait même, sans doute, publié votre portrait ?...

Alors, le mastroquet haussait les épaules d'un air accablé.

— J'ai pas eu cette chance ! faisait-il. J'ai

rien vu ! J'ai rien entendu !... Mais vous pouvez peut-être bien dire comme ça, que vous êtes venus boire chez moi ? Ça f'rait qu'on citerait mon établissement ?...

Et il déclarait généreusement:

— Tenez, c'coup-ci, c'est ma tournée !

Dans les dés à coudre qui marquaient, fort heureusement, la contenance des verres de l'établissement, le calvados coula de nouveau à pleins bords...

David Dare reprenait:

— Bien sûr, ça pourrait s'arranger !... Mais là, vraiment, vous n'avez rien entendu ? rien vu ?

Le patron sembla fouiller dans sa mémoire.

— Non, que j'vous dis ! faisait-il enfin. A minuit, ou plutôt un peu avant, à minuit moins le quart, quoi, j'ai été mettre mes volets... Tout était tranquille, je vous assure !... Tenez; je m'souviens, même, que j'ai regardé du côté des maisons. Y avait d'la fumée qui sortait de la cheminée du père Dupont... Je m'suis même demandé ce qu'il pouvait trafiquer à c'te heure-là ? Vous voyez que c'est pas des menteries ?... J'ai rien vu ! J'ai rien entendu !

Et, cette fois, David Dare se leva...

— Ça fait combien ?

Il paya généreusement. Je crois même qu'il solda la tournée qui nous avait été offerte ? Mais je ne jugeai pas bon de l'avertir de son erreur !

J'ai acquis, en effet, une telle faculté d'observation, que je me rendais parfaitement compte que son attitude était maintenant toute autre. Nonchalant l'instant d'avant, il était, désormais, tout secoué d'une fébrile impatience. Il lui fallait agir !... agir vite !

Peut-être se rendait-il compte, enfin, que nous n'avions que trop flâné ?

Nous serrâmes cordialement la main du mastroquet. Et puis, David Dare m'entraîna.

Oh ! je ne m'étais pas trompé ! Il allait vite. Il faisait de grands pas. On aurait dit qu'il courait vers un but bien précis.

— Ah çà ! lui demandais-je, qu'est-ce qui vous prend donc ? Vous avez tiré quelque chose des réponses de ce bonhomme ?

David Dare ne me répondit pas. Il stoppa net. Et puis, toujours sans parler, il fit demi tour sur ses talons et revint vers le sordide établissement que nous venions de quitter.

Naturellement, je le suivais. Il frappa sur la porte, appela le patron qui avait disparu.

— Eh ! là !... Un renseignement ?

Puis, quand le bonhomme arrivait, enfin, il lui demandait:

— Dites donc, mon cher monsieur, vous allez me tuyauter ? Vous ne sauriez pas où je pourrais trouver par ici une bonne poignée de clous ?

Je crois que je lui aurais entendu demander si l'on n'avait pas découvert dans la région un filon d'or ou de platine, que je n'aurais pas été plus stupéfait !

Pourquoi diable exigeait-il des clous ?

A quoi des clous pouvaient-ils lui servir ?

Je dois convenir que si j'étais étonné, le patron du bistrot ne sembla pas l'être moins ?

— Des clous ? répétait-il. Il vous faut des clous ? Des clous comment ?

— Oh ! n'importe comment ! affirma David Dare. Des clous pas trop grands, avec une large tête, si possible ?

— Eh bien, mais... A cette heure-ci...

Il était à peine, en effet, cinq heures du matin. Si florissant que soit le commerce d'Andrésy ou de Chanteloup, il n'est pas coutume que les quincailliers soient ouverts à un pareil moment...

David Dare, aussi bien, devait être le premier à s'en rendre compte. Si grande que fût son étourderie, il lui était impossible d'ignorer une telle vérité.

Il reprit:

— Vous n'en auriez pas, par hasard ? J'en ai besoin d'une poignée... d'une poignée ou de deux ?

— Je n'ai que des clous rouillés, hésita le marchand de vins.

Alors, triomphante, la voix de David Dare s'éleva:

— Des clous rouillés ?... Mais c'est justement mon affaire !... C'est précisément ce qu'il me faut !...

Et il ajouta, toujours généreux:

— Je suis prêt à les payer, vous savez ?

Le marchandage ne fut pas long. Cinq minutes plus tard, nous repartions. David Dare avait la poche de son veston gris, toute gonflée d'une ferraille sans nom.

Il n'y a qu'à la campagne, je crois, que l'on découvre ainsi, dans des boîtes de fer blanc, des réserves de clous, de vis, d'écrous, de je ne sais quoi, qui sont manifestement impropres à tout usage, et que l'on conserve sous le fallacieux prétexte que cela « peut servir » un jour ou l'autre !

Eh bien ! en empochant ce que je voudrais appeler « des détritus », David Dare avait une mine épanouie !

Il m'entraînait, d'ailleurs, de nouveau, et rapidement, ainsi que l'instant d'avant:

— Marchons, François!... Dépêchons-nous!... Vous avez sommeil encore, vous?

Je n'avais plus sommeil du tout... On n'a pas sommeil quand l'inquiétude ou la curiosité vous dévorent!

Je songeais:

« Il va tout de même me dire pourquoi il est si pressé, et dans quel but il a empoché tous ces clous rouillés? »

Mais il n'apparaissait pas du tout que David Dare eût le moins du monde l'intention de me mettre au courant de ses projets!

Il faisait de grandes enjambées sur le sol de la route, et il était à quelques pas en avant de moi.

— Dépêchons, François! me lançait-il. Dépêchons!

J'ai bon caractère. Je n'aime pas, toutefois, que l'on se moque ainsi de moi. Pourquoi nous dépêcher?

J'avais résolu, d'abord, de ne poser aucune question à mon patron. Mais il me sembla tout à coup préférable de le mettre au pied du mur.

Les meilleures plaisanteries ne sont-elles pas les plus courtes? J'allais le contraindre à abréger celle-ci!

Je le questionnai:

— Où allons-nous donc?

Il me répondit:

— A la cave, parbleu!

Alors, j'insistai:

— C'est « à la cave » que vous voulez vous servir de vos clous?

— Non! C'est sur le goudron...

Et vraiment, je pense que l'on aurait pu entendre le dialogue que je rapporte, sans penser à autre chose qu'à la conversation de deux pauvres fous!

A quelle cave voulait-il se rendre?

Et que venait faire ce goudron à propos de ces clous? Avait-il l'intention de les jeter dans du goudron pour les empêcher de rouiller davantage?

Je rapporte cette pensée, on le conçoit, seulement pour montrer à quel point d'incohérence on en peut arriver. Il n'est évidemment pas question que je puisse prêter sérieusement un pareil projet à David Dare.

Aussi bien, les événements allaient rapidement me renseigner.

Brusquement, en effet, mon patron s'arrêtait, attendait que je pus le rejoindre. Puis, avec cette méthode laconique qui lui est particulière, il m'interrogeait de nouveau:

— Au fait, François, un poêle ou des radiateurs?

— Hein? fis-je.

Il dut entendre à mon ton que je n'étais pas satisfait. Alors, il eut recours à la manœuvre qui est classique pour apaiser la juste colère de quelqu'un que l'on veut acquérir à ses desseins. Il me flatta:

— François, me dit-il, je sais que vous êtes doué d'observation... Généralement, quand vous êtes sur l'Esplanade du Trocadéro, vous remarquez la présence de la Tour Eiffel! Eh bien! je vous pose une question très simple: avez-vous vu s'il y avait un poêle ou des radiateurs?

— Mais où cela? réclamai-je.

— A « Doux Abri » parbleu! Où voulez-vous que ce soit?

Je me pris à sourire...

J'avais parfaitement noté l'ironie avec laquelle David Dare avait insinué que je remarquais la Tour Eiffel quand elle dressait ses trois cents mètres orgueilleux immédiatement devant moi. Il ne me fut pas désagréable de lui infliger une petite leçon.

— Oui, fis-je, je puis vous renseigner! J'ai, en effet, prêté attention à ce détail. J'ai scrupuleusement examiné l'installation de « Doux Abri ». La maison est chauffée par des radiateurs. Je crois, par exemple, que la chaudière ne doit pas être allumée. Pendant que vous vous entreteniez avec l'homme-lapin je m'étais appuyé à l'un de ces radiateurs et je l'ai trouvé froid... Désirez-vous que je vous donne d'autres précisions?

— Non! fit David Dare, votre rapport est absolument complet. Bravo! François vous êtes incomparable! Figurez-vous que je ne savais plus, moi, si j'avais bien vu des radiateurs? Et cela pouvait tout nous faire rater...

— Oui, fis-je s'il y avait eu un poêle au lieu de radiateurs, vous n'auriez pas pu vous servir de vos clous!

Je pensais, ainsi, l'amener à des confidences... J'en fus pour mes frais. David Dare, tranquillement me répliqua:

— Pas du tout! Cela n'a aucun rapport! Nous n'allons pas nous servir des clous dans la cave.

Puis, il corrigea curieusement:

— « Vous » n'allez pas vous en servir...

— Ah? fis-je.

— C'est moi, qui les utiliserai! achevat-il.

Et il se remit en marche. Il pressa le pas plus encore. Je crus un instant qu'il allait se mettre à courir, ce qui eût bien été le comble.

Il y a, par la route, du mastroquet d'An-

drésy à « Doux Abri » une assez longue distance. Je ne sais pas combien de temps nous mîmes à la parcourir, mais je sais qu'en arrivant à l'entrée de la petite impasse où se dresse la maison de l'homme-lapin et celle du couple Ravaud, j'étais en sueur. David Dare, lui, me faisait l'effet d'être au comble de l'enthousiasme.

De temps à autre, il avait un ironique sourire.

Il se tourna tout à coup vers moi:

— François, demandait-il, vous m'êtes dévoué?

J'interrogeais à mon tour:

— Vous l'ignorez?

— Si vous m'êtes dévoué, François, vous êtes prêt à courir un risque pour mon service?

J'affirmai avec la conscience d'un homme qui ne commet aucun mensonge, qui ne se livre à aucune vantardise:

— Je ne suis pas poltron, David Dare!

— Très juste! fit mon patron, sur le ton qui rappelait l'intonation de la publicité faite pour « les petites pilules Carter », dans la T.S.F.... Rigoureusement juste!... Eh bien! François vous allez avoir l'occasion de faire appel à votre courage...

— Vraiment?

— Oui. Je vais vous envoyer accomplir une mission périlleuse...

— Laquelle?

— Vous allez être assez gentil pour vous introduire dans « Doux Abri »...

— Pour aller voir l'homme-lapin?

— Non! Je n'ai pas dit cela!... Pour vous introduire dans sa maison. C'est tout à fait autre chose! Il s'agit d'y entrer à la façon d'un cambrioleur.

Je me sentis un peu frémir.

J'ai, pour les lois, un respect profond. Je n'étais pas tout à fait sûr que la mission dont David Dare prétendait me charger, ne m'exposerait pas à enfeindre les règles légales qui imposent le respect de la propriété d'autrui.

Mais David Dare continuait:

— Vous aurez, tout d'abord, à vous glisser dans le jardin. Ne vous effrayez pas, François! C'est très facile. Le bonhomme-lapin — comme vous dites — est un nigaud. Il croit que sa propriété est close. Il le croit parce qu'il a mis une solide porte d'entrée et un mur rébarbatif tout autour de son terrain. Mais un mur, cela se saute, quand on a votre souplesse et votre agilité!... D'ailleurs, je vous ferai la courte-échelle... C'est convenu, n'est-ce pas?

Je hochai la tête, affirmativement.

Certes, l'aventure ne me plaisait pas! Mais le moyen de refuser quelque chose à David Dare quand il vous parle avec une si grande confiance?

D'ailleurs, sans me laisser le temps d'une réflexion, il ajoutait:

— Vous allez donc, mon cher François, sauter le mur de « Doux Abri » et descendre dans le jardin. L'homme-lapin ne vous verra pas... Pendant que vous effectuerez cette escalade, j'aurai soin de l'occuper en sonnant à sa grille. Je lui demanderai des renseignements... son nom... ses prénoms... une foule de détails, sans aucune importance... Vous voyez ce que je veux dire? Je m'arrangerai, en un mot, pour que vous ayez le champ libre.

— Bien!... Bien!... Et ensuite?

— François, vous êtes un collaborateur précieux. Vous ne perdez pas le fil de vos idées! Vous vous demandez ce que vous ferez ensuite? Je vais vous le dire. Mon cher, je vous envoie à « Doux-Abri » pour y chercher des boutons...

— Des boutons?

— Oui, des boutons!

Une pensée rapide me traversa l'esprit. Je songeais à la profession de M. Ravaud.

Est-ce qu'il ne nous avait pas déclaré être marchand en gros de boutons de culotte?

Tout de suite, j'affirmais:

— Ce sont donc des boutons de culotte que je devrais découvrir?

Mais David Dare partait d'un éclat de rire:

— Non! me déclarait-il. Oh! ma foi non! Je crois justement que ce sont les boutons de culotte qui manqueront le plus! Voyez-vous, François, il ne faut pas avoir des idées arrêtées. Il faut prendre les choses comme elles viennent. Vous vous contenterez avec les boutons que vous trouverez. Qu'ils soient de culotte ou pas.. Et, même, si vous découvrez des agrafes...

— Mais où cela? fis-je. Je n'aurai tout de même pas le temps de perquisitionner dans la maison entière?

— Non! Non!... riposta David Dare. Je ne suis pas si fou que de penser à pareille chose. Mon cher ami, vous irez seulement dans la cave. Et vous chercherez dans les cendres du foyer de la chaudière centrale. Vous voyez que ce n'est pas bien difficile?

Rien ne semble jamais difficile à David Dare! C'est un garçon qui ne recule devant aucune entreprise et qu'aucun obstacle ne peut jamais décourager.

J'ai, cependant, grâce à Dieu, peut-être...

à son contact, gagné moi-même une certaine audace. J'aurais peut-être dû refuser la mission obscure — car je n'en comprenais pas le but — qu'il prétendait me confier? Je l'acceptai au contraire, d'enthousiasme.

Allons donc, puisque j'étais le collaborateur de mon patron, il ne m'appartenait pas, en vérité, de me refuser à l'aider?

Et tout se passa, d'abord, avec une dérisoire facilité.

Sans en avoir l'air, David Dare est un organisateur. Ceux de ses plans que l'on jugerait les plus fous, sont, quelquefois, les plus habilement calculés. Je dois reconnaître que mon entrée dans « Doux Abri » ne présenta aucune difficulté.

Je m'étais caché le long du mur, à l'extrémité du jardin de « Doux Abri » et j'entendis à merveille, succédant à l'appel de la cloche que manœuvrait David Dare, le pas menu de l'homme-lapin, qui accourait.

Alors, fidèle aux instructions que j'avais reçues j'escaladais le mur.

On me permettra toutefois de remarquer que David Dare avait commis une erreur. Il m'avait affirmé qu'il me ferait la courte-échelle. Il ne me la fit pas du tout, pour la bonne raison qu'il était occupé ailleurs — occupé à retenir l'attention du père Dupont.

Sauter dans le jardin ne représentait pas une acrobatie bien difficile. Traverser celui-ci, en revanche, gagner la porte d'entrée de la maison, m'introduire dans cette demeure, sans être vu du propriétaire, cela me sembla, tout de suite, une œuvre plus difficultueuse.

Qu'arriverait-il si jamais le bonhomme tournait la tête et me distinguait?

Mais je pense qu'il ne tourna pas la tête. Mais je suis certain que je ne mis pas deux secondes à traverser le jardinet... et que je le fis en marchant sur la pointe des pieds, si silencieusement, si habilement, que ses soupçons ne s'éveillèrent pas.

M'étant alors introduit dans l'antichambre de « Doux Abri » je commençais de m'orienter avec la hâte fièvreuse que l'on devine.

Comment descendait-on à la cave?

Il y avait, sous l'escalier montant au premier étage, une porte étroite. Je l'ouvris. Une fois encore, mes qualités d'observation m'avaient servi. Des portes pareilles donnent, neuf fois sur dix, sur des escaliers qui s'enfoncent dans les sous-sols des maisons.

Il n'en allait pas autrement.

J'écartais des balais, des plumeaux, des chiffons, je ne sais quel matériel ménager, et je me pris à descendre les degrés qui accédaient visiblement à la cave.

Ah! comme je maudissais alors l'étourderie que j'avais commise, en ne réclamant pas à David Dare la lampe électrique que je lui avais prêtée!...

Elle m'aurait été bien utile.

A tâtons, dans une obscurité quasi complète, car par les soupiraux, tout de même, de vagues clartés filtraient, je me dirigeais.

La maison n'était pas grande. Son sous-sol était à sa taille. Je franchis d'abord un tout petit corridor, puis, je traversais une sorte de caveau tout garni de casiers où dormaient, allongées, des bouteilles.

Aucune hésitation alors, sur la route que je devais suivre. A cette première cave, une seconde succédait. Déjà, j'avais parfaitement distingué la chaudière du calorifère.

Je me déclarais à moi-même:

— Dans cinq minutes, j'aurai trié les cendres... Mais que diable imagine donc David Dare?

Et puis, je n'eus pas le temps de me répondre.

Derrière moi, léger mais distinct, un pas s'entendait!

Ah! je confesse qu'à ce moment, mon cœur se prit à battre violemment dans ma poitrine...

C'était assurément l'homme-lapin qui me pourchassait!

M'avait-il donc vu? Allait-il me demander ce que je faisais là? Découvert, que devrais-je lui répondre?

Je jetais de droite et de gauche des regards éperdus. Le hasard me fit apercevoir un grand coffre à charbon.

On n'a pas le droit, en des moments pareils, de se montrer difficile. Soulevant le couvercle de cette boîte énorme, je venais de la découvrir vide. Alors, sans hésiter, je m'introduisis à l'intérieur.

Il était temps, d'ailleurs!

Sur le seuil de la cave, l'homme-lapin apparaissait.

Le père Dupont tenait à la main une lanterne. Sa clarté me permettait parfaitement de le distinguer à travers les fentes de mon coffre à charbon.

Eh bien! je dois dire qu'à cette minute, il me fit horreur, ce petit vieux bien propre, dont les mandibules jouaient sinistrement.

Quelles phrases mystérieuses, en effet, se contait-il à lui-même, qu'il n'osait peut-être pas articuler?

Que lui avait dit David Dare, pendant qu'il l'entretenait à la grille?

Avait-il peur, ce bonhomme? Savait-il que la police le considérait comme suspect possible?

Songeait-il surtout, à la pauvre petite

morte, qui dormait encore, en chemise, sur son grand lit ?

Je puis assurer que c'est une situation abominable que de se sentir seul, dans une cave, caché au fond d'un coffre à charbon, à deux pas d'un homme, qui, peut-être, est un assassin !

Mais je ne veux pas épiloguer sur ces minutes horribles que j'ai vécues. Mais je ne veux surtout pas avoir l'air de tirer vanité de ce que j'ai fait... de ce que j'ai tenté de faire...

Passons !... Passons !... Ce n'est pas mon histoire que je conte, c'est celle de David Dare !...

Immobile donc, et retenant mon souffle — on le devine — je surveillais les gestes du bonhomme.

Non, certainement, ce n'était point moi qu'il poursuivait. Inutile de le contempler longuement pour être assuré qu'il ne soupçonnait aucunement ma présence.

Mâchonnant toujours ses phrases muettes, tenant à bout de bras sa lanterne, il allait, bien tranquillement, et tout dans son attitude révélait qu'il se croyait parfaitement seul, qu'il ne devinait aucunement mon espionnage.

Il marchait, d'ailleurs, vers un but que j'avais tout de suite deviné: la chaudière du calorifère.

Je songeais:

— Ah çà ! la coïncidence est étrange !... Prétend-il, lui aussi, en fouiller les cendres ? Veut-il faire ce que David Dare m'a chargé d'effectuer ?

Mais, tout simplement, le père Dupont, posant sa lanterne sur le sol, s'avançait, et, saisissant à deux mains le levier qui permet de secouer le charbon du foyer, l'agitait fébrilement.

Alors, seulement, il me fut donné de m'apercevoir de la vérité stupéfiante.

Nous étions au mois de mai. Eh bien ! la chaudière était allumée. Tout de suite, répondant à la manœuvre du bonhomme, le foyer se prenait à ronfler.

— Par exemple ! pensais-je. Je me suis donc trompé en croyant le feu éteint ?

Et puis, de nouveau, toute pensée m'abandonna, parce qu'avec une joie indicible, j'apercevais le bonhomme qui ramassait sa lanterne, et, sans se presser, de son pas menu, quittait la cave.

Ouf ! j'aimais mieux cela !

Mais, à l'instant même, voilà que ma satisfaction se mêlait d'amertume.

Si le foyer était allumé, comment pourrais-je trier les cendres ? Allait-il donc falloir que je me brûle atrocement ?

Je m'y étais résigné. Il faut ce qu'il faut ! L'œuvre de police ne s'accommode d'aucune tergiversation !

Quand je fus bien certain que le père Dupont avait quitté les sous-sols, qu'il avait regagné les appartements de la villa, je m'approchais à mon tour de la chaudière.

Ouvrir la porte du foyer, ce fut l'affaire d'une seconde. Me saisir d'une raclette et faire débouler dans la cave le tas de cendres qui était devant moi, ce ne fut pas long non plus.

Et, tout de suite alors, mon cœur se reprit à battre à grands coups dans ma poitrine.

Oh ! ce n'était pas difficile à trouver, ce que David Dare m'envoyait chercher !

Dans la poussière grise de ces cendres de charbon, je découvrais rapidement des boutons... des agrafes... des ferrailles aussi, que, d'abord, j'avais quelque peine à identifier, toutes déformées qu'elles avaient été par l'influence des flammes.

Mais que signifiait donc ceci ?

Mais qu'expliquaient donc ces découvertes successives que j'accomplissais ?

Brusquement, je compris...

Parbleu ! Mais ces petits morceaux de métal tout tordus, tout abîmés, mais n'était-ce pas les boucles d'une jarretelle, d'une jarretelle comme en portent les femmes ?

Et cette agrafe ?... L'agrafe d'une jupe !... Et ces boutons ?... Les petits boutons délicats de quelque lingerie féminine !...

Oui, je compris tout de suite, et je dois dire, qu'à cet instant, mon admiration pour David Dare fut immense.

Parbleu ! mais tout cela était limpide, significatif !

Le père Dupont avait brûlé dans la chaudière de son calorifère les vêtements de la petite morte...

C'étaient les vestiges incombustibles de ses vêtements, c'étaient les boutons de son corsage, de son manteau, de sa jupe, c'étaient les ferrets de ses souliers, c'étaient les jarretelles de sa ceinture que je tenais maintenant dans mes doigs !

Et, vite, la colère m'emporta !

Allons ! cette fois, la preuve était faite: l'assassin, c'était le père Dupont !

Mais, la minute d'après, il me fallut déchanter...

Pourquoi diable avait-il brûlé les vêtements de la morte, si ensuite il avait été chercher la police pour lui révéler la présence du cadavre dans son propre lit ?

A quoi servait cette manœuvre ?

L'innocentait-elle le moins du monde ?

J'essayais de me persuader:

« Peut-être a-t-il pensé, tout d'abord, à brûler le cadavre?... Et puis, devant la difficulté de l'opération, il s'est contenté de brûler les vêtements? »

Mais cela aussi était sot!

Oh! naturellement, on entend bien qu'à cette minute, je n'avais, cependant, aucun doute. Je tenais en mains la preuve manifeste que le père Dupont était mêlé au crime. Seulement la certitude de sa complicité n'expliquait pas tout à fait ce crime...

Cela voulait dire quelque chose?... Oui!... Mais, quoi?

Et puis, tandis que j'étais là, immobile, haletant, considérant les sinistres objets que je tenais dans ma main, voilà que, brusquement, je me sentais glacé d'épouvante.

Non, David Dare n'avait pas le génie qu'on lui prêtait d'ordinaire...

Non, il ne méritait pas le tribut d'admiration que je lui portais si souvent...

Il avait bien songé à m'expliquer, à me faciliter la façon d'entrer dans cette cave... Mais je n'avais reçu de lui aucune instruction sur la manière dont j'en pourrais sortir!

Si je m'avisais, en effet, de monter l'escalier, d'ouvrir la porte de l'antichambre, n'y aurait-il pas cent chances pour une, que l'homme-lapin se dresserait devant moi, attiré par le bruit que je ne pourrais m'empêcher de faire?

Que lui dirais-je en ce cas?

Et s'il me barrait la route, un revolver à la main, le revolver du drame, une seconde victime ne tomberait-elle pas?

Je n'ai pas peur de la mort. Je crois que s'il s'était agi, seulement, d'affronter le trépas, j'aurais risqué l'aventure. Mais si je périssais dans une lutte inévitable, n'y avait-il pas à craindre qu'avec moi, disparussent les chances d'arrêter le coupable?

Mon assassin me fouillerait. Il trouverait sur moi les pièces à conviction que j'avais dans ma poche. Ah! il aurait beau jeu de les faire disparaître!

Je décidai:

— Tout, mais pas cela!

Et, de nouveau, ce fut, devant moi, un problème qui me parut insoluble.

Comment sortir de cette cave? Comment la quitter sans attirer l'attention?

Il n'y avait que d'étroits soupiraux. Ils étaient fermés de solides plaques de tôle, percées de trous. Mais, à supposer, même, que je réussisse à arracher l'une de ces tôles sans occasionner un vacarme redoutable, les soupiraux auraient été trop petits pour que je puisse y passer!

Alors?

Alors, la vérité m'apparut, manifeste et tragique. Alors, j'étais prisonnier.

J'explique toutes ces choses — on le conçoit — pour que ceux qui lisent mon récit puissent exactement mesurer les difficultés de l'enquête policière.

On me fera sans doute l'honneur d'admettre que je n'ai nullement l'intention de vanter mon personnage, de mettre en vedette mon ingéniosité?

Je me ralliai, en effet, rapidement, à la seule solution possible.

J'étais prisonnier? Eh bien! je resterais prisonnier!

Je songeais:

— David Dare me sait là. Il s'étonnera certainement de ne point me voir reparaître? Alors, il viendra à la rescousse. Peut-être écartera-t-il le père Dupont? Peut-être entendrai-je l'homme-lapin s'éloigner? De toutes façons je n'ai qu'à attendre!...

Je retournai me cacher dans mon coffre à charbon. Il me fallait éviter toute surprise. Et je me mis à attendre, en effet.

Ce fut horriblement long.

Je puis même préciser que ce fut aussi long qu'angoissant.

J'entendais au-dessus de ma tête, l'homme-lapin aller et venir. Je me figurais ses occupations indifférentes. Je me disais, surtout, qu'il pouvait, d'un instant à l'autre, revenir dans cette cave, et qu'il n'était pas prouvé du tout qu'il n'aurait pas affaire à ce coffre à charbon où je m'étais caché!

Seigneur! qu'arriverait-il cependant, si nous nous trouvions face à face?

Dans de tels instants, les pensées les plus saugrenues vous viennent à l'esprit. Je me rappelais, confusément, une histoire de police, au cours de laquelle un coupable avait été découvert dans une subtile cachette, parce qu'ayant pris froid, il s'était mis à éternuer, ce qui avait, évidemment, attiré l'attention sur sa présence.

Eh bien! j'avais très froid aux pieds!

D'avoir marché dans les labours le matin, de demeurer immobile, en une position aussi incommode que possible, je me sentais d'autre part littéralement m'engourdir...

Il n'y avait dès lors aucun doute. Si l'assassin se jetait sur moi, il aurait bon marché de la résistance que je pourrais lui opposer.

Je suis, cependant, obstiné dans mes desseins. Pas une minute, il me vint à la pensée d'appeler au secours. Qui m'aurait entendu d'ailleurs? Et n'était-ce pas précipiter le

mal? Gribouille est un exemple qu'il convient d'avoir toujours à l'esprit...

Les instants se traînaient donc. J'imagine qu'il pouvait être environ dix heures du matin, un peu moins peut-être, quand, brusquement, un espoir fou m'envahit.

J'avais entendu, tout bonnement, la porte d'entrée se fermer avec un grand bruit!

N'était-ce pas l'indication que l'homme-lapin venait de sortir?

Je me dressai dans mon coffre. J'en soulevai le couvercle. Je n'ai jamais mieux compris qu'à cet instant ce que signifiait l'expression: « Etre tout oreilles »!

Ma vie entière, en effet, se réfugia dans mon ouïe. Est-ce que j'entendais encore l'homme-lapin dans le jardin?

Mais non! Après dix minutes d'un espionnage désespéré, je me persuadais que le silence était absolu.

Joseph Dupont, peut-être, avait été faire ses courses matinales? Ou bien encore, il s'était rendu à la gendarmerie, pour demander ce qu'il allait arriver de la petite morte qui reposait toujours dans sa chambre?

Une fois encore, on le voit, les pensées les plus saugrenues m'envahissaient.

Mais bientôt, je jugeais que le moment des réflexions était passé. Il fallait agir. Je le fis, incontinent.

Sortir du coffre, n'était pas difficile. Mais il me fallut une audace sans nom, pour traverser la cave, la quitter, monter une par une les marches de l'escalier, atteindre la petite porte qui communiquait avec le vestibule de la maison.

J'y collai mon oreille.

Pas un bruit!

Alors, risquant le tout pour le tout, jetant ma carte maîtresse sur le tapis vert où je risquais ma vie, j'ouvris cette porte...

Le vestibule était désert!

Le cœur battant, la gorge serrée d'angoisse, je le traversai en trois pas. Par bonheur, la porte donnant sur le jardin avait un panneau supérieur vitré. Je pus m'assurer que personne n'apparaissait à l'horizon.

Près des quatre cerisiers qu'il m'était donné d'examiner l'homme-lapin ne se trouvait pas!

Et je me commandai à moi-même:

— Allons-y!...

La porte grinça sinistrement. J'eus le sang-froid pourtant de la refermer...

David Dare m'avait recommandé d'agir avec une extrême précaution, et de ne rien laisser derrière moi qui pût trahir mon passage.

Je n'étais pas homme à oublier de semblables avertissements!

On devine que je n'ai pas mis longtemps à traverser le jardin...

On peut croire que personne n'employa autant d'énergie que moi-même, pour sauter le mur et prendre la fuite!

A peine d'ailleurs, avais-je franchi la clôture de l'homme-lapin que tout mon sang-froid me revenait.

Je n'étais plus, désormais, dans une situation fausse. Si je rencontrais le bonhomme, il m'était aisé d'invoquer un prétexte d'enquête, pour justifier ma présence autour de son habitation.

Mais l'homme-lapin n'était pas là! Mais il semblait avoir disparu! Peut-être avait-il pris la fuite?

Après avoir couru une centaine de mètres, je calmai mon allure, et, à grands pas précipités, je me dirigeais vers l'impasse.

Où diable allais-je retrouver David Dare? Et quelle tête ferait-il, quand je lui montrerais mes trouvailles?

Cette fois, c'était la preuve absolue! Si l'homme-lapin avait brûlé les vêtements de la petite morte, c'était qu'incontestablement il l'avait tuée...

A vrai dire, je n'inventais pas dans quel but il avait agi, et en quoi la disparition des lingeries de sa victime pouvait l'aider à se défendre contre une accusation de meurtre trop certaine. Mais cela c'était l'affaire de David Dare. Il menait l'enquête. Sûrement, il ne mettrait pas longtemps à découvrir une bonne raison qui confondrait l'affreux bonhomme?

Seulement, de David Dare, je ne trouvais aucune apparence...

Tout était tranquille, d'ailleurs, dans la campagne.

Personne n'aurait imaginé qu'un crime s'était déroulé dans les environs quelques heures plus tôt...

La maison des Ravaud, avec ses volets clos, dormait encore. J'imaginais le couple, ronflant à qui mieux mieux, dans quelque vaste lit. Et cela, véritablement me faisait rire.

Allons donc! Madame Ravaud, cette femme si autoritaire, si impérieuse, si digne et si distante, Madame Ravaud, qui, je l'avais remarqué, n'avait pas daigné m'accorder un regard, me prenant pour on ne sait quel subalterne de David Dare, eh bien! cette Madame Ravaud était bel et bien trompée par son mari!

Ah ! ah !... c'est toujours amusant de penser à l'infortune d'autrui ! Et il y a, même — je ne sais pourquoi — entre les hommes, une sorte de solidarité instinctive, qui fait qu'ils sont toujours tout prêts à applaudir aux exploits d'un amoureux qui donne rendez-vous à sa maîtresse à cent mètres de sa demeure.

Seulement, tandis que je songeais à cela, mes doutes me revenaient à l'esprit...

Parbleu ! il devait y avoir une relation entre le meurtre de la petite femme et les mœurs de Monsieur Ravaud ?

Mais, naturellement, avant d'établir une pareille chose, il aurait fallu savoir quelles relations existaient entre ce Monsieur Ravaud et l'homme-lapin ?

Je m'avouais à moi-même:

— En tout cas, j'imagine que l'un et l'autre sont compromis ! Mais quel est le plus coupable ?

J'en étais là de mes réflexions, et je repassais encore une fois, en mémoire, tout ce qu'il y avait d'invraisemblable dans les détails de cette affaire, quand, brusquement, une voix cordiale me héla:

— Hop ! là-bas !... Arrivez donc, mon vieux ?

C'était David Dare.

Eh bien ! je dois dire qu'à cet instant, il me fit l'effet d'être parfaitement confortable, comme disent les Anglais. David Dare était assis — à demi étendu plutôt — sur une sorte de remblai que dessinait le bord de la route.

Il tenait à la main droite un croissant, d'appétissant aspect, et, de la main gauche, il brandissait un cervelas.

La première parole qu'il m'adressa, fut pour me demander:

— Vous n'avez pas faim, vous ? Moi, le café et le calvados, cela me creuse l'appétit en diable !

Je répondis que si je déniais toute vertu apéritive au soi-disant café et à l'imitation de calvados qui nous avaient été servis, une nuit blanche suffisait à m'exciter l'appétit.

Alors, tout tranquillement David Dare remarqua:

— Eh bien ! c'est dommage, mon vieux !... Parce que vous n'avez plus le temps de descendre chez le charcutier et chez le boulanger. Bah ! vous déjeunerez mieux à midi ?

Il voulait, évidemment, provoquer mes protestations. Je n'eus garde de tomber dans le piège. Simplement, je lui dis:

— Mon cher, vous auriez pu prendre quelque chose pour moi ?

— Et risquer de le perdre ? me fit David Dare. Songez donc ! Si l'homme-lapin vous avait assassiné, je n'aurais pas eu l'emploi de ces provisions ?

Puis négligemment, il me demanda:

— Ça a marché, votre enquête ?

Cette fois, je n'hésitais pas une seconde sur la réponse qu'il convenait d'articuler:

— Si cela a marché ? fis-je. Merveilleusement ! J'ai en poche la preuve du crime...

— Oh ! oh !... vraiment ?... Vous avez retrouvé l'arme au moins ?

Et ce fut, de nouveau, en moi, un tressaillement dont je ne pus me rendre maître...

J'avais, en effet, oublié l'arme du crime !

Est-ce que, cependant, dans toutes les enquêtes bien menées, l'arme qui a servi au meurtre n'est pas une pièce à conviction qu'il importe, avant toute autre, de découvrir ?

Je n'avais pas même songé à cela !

Je fis mentalement mon mea culpa, mais dissimulant ma vexation, j'affirmai:

— Je vous ai laissé le soin de rechercher ce revolver, David Dare ! Je n'ai pas l'habitude de marcher sur vos plates-bandes ! Non ! Mais dans les cendres du foyer — comme je le pensais bien — j'ai découvert ce que vous m'aviez envoyé chercher...

— Ah ?... Ah ?...

— Oui ! Et c'est sinistre. Regardez ? Voici les boutons des vêtements de cette pauvre petite femme. Voici les boucles de ses jarretelles. Voici les agrafes de sa ceinture...

— Fichtre ! fit David Dare.

Une seconde, son front s'était barré d'une ride soucieuse. Mais, très vite, je le vis reprendre son impassibilité naturelle. C'est cette impassibilité que je ne puis m'empêcher par moments de comparer à un véritable cynisme...

— Et alors ? me demandait-il.

— Alors, affirmais-je avec force, la conclusion me semble simple ?

— Vraiment ? Dites ?

— Eh bien ! c'est l'homme-lapin qui a tué cette petite !

— Parfaitement ! fit David Dare. Cela peut se soutenir. Mais pourquoi diable, alors, a-t-il été chercher la police ? Pourquoi diable a-t-il brûlé les vêtements ? Et comment, encore, cette femme s'était-elle introduite chez lui, et dans quel but ?

Je haussais les épaules.

— Vous ne m'apprenez rien ! protestai-je. Je me suis déjà posé ces questions. Elles me semblent insolubles... Mais j'imagine qu'après avoir arrêté l'homme-lapin, au cours d'un interrogatoire habilement mené...

— Peste ! me coupa David Dare, vous prétendez arrêter Monsieur Dupont ?

— Pourquoi pas ?

— Pardon ! corrigea mon patron, il ne faut pas demander pourquoi ne pas l'arrêter... Il faut trouver une raison pour l'arrêter !... Jusqu'à présent, nous n'en possédons pas énormément ?

Il eut l'air de compter sur ses doigts.

— Pas de mobile à ce crime !... Des invraisemblances de tous côtés !... Et l'individu, par-dessus le marché, est le voisin d'un monsieur, qui, lui, est sujet à caution... qui reçoit dans le pays une petite femme... hum !... hum !... vous ne croyez pas que c'est plutôt Ravaud qu'il conviendrait d'arrêter ?

Je haussai de nouveau les épaules. Mais je me tus, cette fois.

C'est que David Dare excelle — je dois déjà l'avoir fait remarquer ? — à prononcer des phrases à double entente... Il sait mieux que personne — et sans en avoir l'air — augmenter vos perplexités. Sa méthode consiste non pas à affirmer des faits, non pas à proclamer des vérités, mais bien à vous suggérer des pensées. Et ces pensées le plus souvent, sont contradictoires...

Après tout, n'avait-il pas raison ? Monsieur Ravaud n'était-il pas, au moins, aussi suspect que l'homme-lapin ?

Et, cependant, il n'y avait guère d'autres charges contre lui, que le fait qu'il possédait une maîtresse.

— Mais, pensais-je, sapristi ! les plus intransigeants moralistes reconnaîtraient pourtant qu'on peut avoir une maîtresse sans être un assassin ?

Je voulus rompre les chiens. Il ne me plaît pas d'être toujours l'objet des plaisanteries de David Dare. Qu'il se taise, si bon lui semble, qu'il parle si cela lui convient, j'entends qu'il apprenne, au moins de temps en temps, que je ne suis pas aveugle, et que les facultés d'observation qu'il me reconnaît, peuvent s'exercer à ses dépens.

Je fis donc, d'un ton assez particulier :

— Laissons cela, voulez-vous ? Quelque chose, en tout cas, m'angoisse. Vous avez pu vous servir de vos clous ?

Je pensais qu'il ferait la grimace. J'ignorais pourquoi il avait empoché les ferrailles dont il m'avait parlé, mais je me doutais bien qu'elles n'avaient pu lui être d'un grand secours.

Il me répondit, avec un sourire satisfait :

— Bah ! vous savez... Je n'ose pas encore vous affirmer que mes clous produiront leur effet ?... D'ailleurs, je me suis débarrassé de la majorité d'entre eux... Vous voyez ? Il m'en reste trois ou quatre, encore !... Ils se sont accrochés dans la doublure de ma poche...

J'interrogeai :

— Mais les autres, David Dare ?

— Je viens de vous dire, affirma-t-il que je les ai jetés... sur la route !... Peuh ! des clous rouillés... A quoi vouliez-vous que je les emploie ?

Et puis, brusquement, il changea d'attitude :

— Silence, François !... A plat ventre !... Tonnerre de nom d'un chien, ne vous faites pas voir ?

Je ne compris pas d'abord, pourquoi il me donnait de façon si impérieuse des ordres à ce point imprévus. Mais, bientôt, je compris qu'un nouvel épisode se jouait du drame sinistre dans lequel j'avais un rôle.

Tout bonnement, à une centaine de mètres de nous, une porte s'était ouverte à deux battants : la porte de la villa « Sam'plé ».

On entendait, en même temps, un moteur d'automobile tourner irrégulièrement, comme il arrive quand on vient de mettre une voiture en marche, et que, froide encore, elle hésite à partir franchement.

David Dare eut la bonté de me susurrer à l'oreille ce que j'avais d'ailleurs déjà parfaitement deviné :

— Monsieur Ravaud s'en va à sa maison de commerce !

Eh bien ! n'était-ce pas naturel ? Et fallait-il s'étonner qu'un commerçant en gros, qu'un négociant en boutons de culottes, quittât sa villa campagnarde aux environs de neuf heures et demie du matin ?

David Dare semblait excessivement intéressé. Je proteste, car je suis de bonne foi, qu'en ce qui me concerne l'instant me paraissait dénué de toute valeur...

Coupable ou pas, n'était-il pas évident que Monsieur Ravaud devait continuer à vivre comme d'ordinaire ? S'il avait changé quoi que ce fût à son existence habituelle, cela n'aurait-il pas attiré l'attention ?

Non !... Non !... Il était très ordinaire que Monsieur Ravaud partît à sa maison de Paris. David Dare était assurément dans l'erreur, s'il assimilait ce départ à une fuite. Et, d'ailleurs, pourquoi deux poids et deux mesures ?

Je lui avais signalé l'absence de l'homme-lapin et il n'y avait attaché aucune importance ! Alors ?

On devine bien, certes, qu'à ce moment, mon opinion était faite. J'entendais merveilleusement que David Dare s'obstinait à surveiller Monsieur Ravaud. De là à conclure que c'était sur Monsieur Ravaud qu'il faisait peser ses soupçons, il n'y avait évi-

demment pas loin. Mais pourquoi aurais-je adopté son opinion, partagé sa manière de voir, dès lors qu'à l'appui de la thèse qu'il semblait adopter, David Dare n'apportait aucun argument ?

Les enquêtes policières — on doit s'en douter — ne se font pas en tenant compte des sentiments de sympathie ou d'antipathie... Les questions sentimentales ne peuvent y prendre aucune importance !

David Dare trouvait Monsieur Ravaud antipathique. Pour moi, j'avais vécu des moments de trop grande angoisse dans la cave de l'homme-lapin, pour chérir Monsieur Dupont. Eh bien ! j'étais prêt à reconnaître que mes sentiments n'avaient pas d'importance, si David Dare, usant d'une même bonne foi, n'accordait pas une valeur exagérée à la sorte de répulsion que semblait lui inspirer le malheureux Monsieur Ravaud.

D'ailleurs, au delà de ces question purement sentimentales, je le répète, il y avait autre chose que je ne pouvais oublier :

Je tenais, dans ma poche, la preuve matérielle que l'homme-lapin avait été mêlé au crime !

Y avait-il, à l'encontre de Monsieur Ravaud, quoi que ce fût de comparable ?

Je me demandais :

« — Je ne suppose pas que David Dare accuse Monsieur Ravaud d'avoir été brûler les vêtements de la morte dans la chaudière de l'homme-lapin ? Tout de même, ce serait compliquer un peu trop les choses ?

Mais je ne devais pas avoir le temps d'étudier cette nouvelle hypothèse, qui, en elle-même, si déraisonnable qu'elle apparût, méritait peut-être d'être prise en considération.

Les événements, en effet, se précipitaient.

Le moteur dont nous entendions les explosions avait fini par tourner rond. Des craquements significatifs nous indiquaient que, monté à bord de sa voiture, Monsieur Ravaud embrayait.

Nous vîmes l'automobile — une petite voiture de série, sans aucune valeur — franchir le portail de « Sam'plé » tourner dans l'avenue, s'immobiliser sur un coup de frein.

Monsieur Ravaud était un homme soigneux. Il descendait de voiture, allait fermer son portail, allumait une cigarette, reprenait place au volant, et, de nouveau, embrayait.

Il ne devait pas être — je le dis tout de suite — un conducteur émérite. Il y a, dans la façon dont un automobiliste démarre, quelque chose qui est le style. Il n'en avait aucun !

Quoi qu'il en fût, d'ailleurs, ne pressant pas son allure, laissant chauffer sa machine, Monsieur Ravaud passait à quelques mètres de nous.

Je gage qu'il ne se doutait point que nous étions là, couchés à plat ventre dans l'herbe, osant à peine lever la tête, et, cependant, ne le perdant pas de vue !

Il poursuivit son chemin, ce négociant. Il tourna sur la gauche.

Auprès de moi, David Dare, tout de suite, grommelait :

— La route de Paris, parbleu ! La plus directe ! Et celle qui franchit tout de suite deux ponts...

Il y a, en effet, pour aller d'Andrésy à Paris, deux chemins possibles. Un premier itinéraire passe par Poissy et St-Germain; un second itinéraire comporte la traversée de Conflans, celle d'Achères, et, à la Croix-de-Noailles, bifurque sur Maisons-Laffitte.

Je savais tout cela. Je savais aussi que, suivant la remarque qui venait d'être faite par mon patron, l'itinéraire par Maisons-Laffitte obligeait à franchir plusieurs ponts. Celui qui enjambe l'Oise, celui qui franchit la Seine à Conflans et d'autres encore à Argenteuil, à l'Ile de la Jatte.

Mais je savais, aussi, qu'en partant par Poissy il y avait également des ponts à passer. Pourquoi, par exemple, David Dare s'occupait-il de ces ouvrages d'art ?

Quelle importance l'itinéraire choisi par Monsieur Ravaud pouvait-il présenter ?

J'interrogeais :

— Les ponts vous intéressent ?

Eh bien ! je reçus une réponse à laquelle je ne m'attendais pas !

Sous l'empire d'un énervement qui est la seule excuse possible de sa grossièreté, David Dare me répondait d'un mot :

— Idiot !... me lançait-il.

Et puis, sans doute, il avait remords de se montrer à ce point grossier et mal élevé, car, se contredisant sans vergogne, il continuait :

— Mon cher, vous n'êtes pas un imbécile !... Par conséquent, vous allez me rendre service. C'est de vous que va dépendre une grande partie de cette enquête. Vite, dépêchons-nous !... Vous allez jouer le grand jeu !

J'étais, cette fois, flatté. Il est agréable, toujours, de s'apercevoir que l'on fait appel à vos services dans les circonstances désespérées.

Je répondis donc, laconique et bienveillant :

— Je suis à votre disposition, Dare ?

Mais je ne pense pas que mon patron entendit ma réponse. Les coudes au corps, il

avait pris le trot ! Force m'était bien de le suivre.

L'allure précipitée que nous adoptions alors, ne facilitait guère la conversation. Nous n'échangeâmes donc pas une parole, avant d'avoir quitté l'impasse tragique, avant d'avoir atteint la petite place où David Dare, la nuit même, avait stoppé sa voiture.

Elle était là toujours. Grâce à Dieu, les voleurs d'automobile opèrent de préférence à Paris ! Les portières n'étaient pas même fermées.

Eh bien ! à cet instant, je devais connaître une surprise ahurissante.

S'il est une chose, en effet, que David Dare chérit, s'il est un objet auquel il tient tout particulièrement, s'il est un point sur lequel il se montre tout particulièrement jaloux, c'est bien, je l'affirme sa voiture !

Il ne la prête jamais ! Personne, en dehors de lui, n'est admis à poser ses mains sur le volant ! Volontiers, je crois, il soutiendrait qu'une voiture est un être vivant, et que la confier à des mains étrangères, c'est, en quelque sorte, commettre une trahison !

Eh bien ! tout tranquillement, il m'invita :

— Allez, vite, François !... A vous le bout de bois ! Et tâchez de mener rondement ?... Il s'agit de rattraper le bonhomme Ravaud... Ah !... en descendant la côte, faites très attention ?... Tenez votre gauche !... Tenez votre gauche, de façon extrême... Compris ? Allez-y !...

J'étais, je le répète, complètement ahuri...

Que David Dare m'invitât à piloter sa voiture, c'était, déjà, plus qu'étrange. Mais, encore, qu'il me fît, lui, conducteur éprouvé, la recommandation de tenir « ma gauche » dans une côte qui est assez périlleuse, cela passait les bornes de mon intelligence !

Je répliquais, malgré moi :

— Vous voulez dire que je devrais marcher très à droite ?

Mais il s'emporta de nouveau :

— A gauche, bon sang !... J'imagine que je parle français ?... A gauche, vous dis-je !... Et allez donc, escargot !

J'espère que c'est la première et la dernière fois qu'il m'est donné de m'entendre traiter d'« escargot » !

Je me sentis blêmir. Mais il ne pouvait être question de demander à David Dare des explications, sur la façon dont il s'exprimait. J'avais le net sentiment que les minutes étaient importantes. Je n'allais pas, pour une question protocolaire, risquer de faire échouer une enquête, où j'étais amené — d'après mon patron lui-même — à jouer le grand jeu ?

Je m'installai donc au volant. Mon sang-froid fit le reste. A l'appel du démarreur, le moteur commença de tourner. Je passai les vitesses, sans les faire grincer.

— Allez donc !... Allez donc ! répétait David Dare.

Mais je ne me pressais pas. Je sais ce qu'il en est de ces recommandations de se hâter. Fatalement, elles vous amènent à commettre de fausses manœuvres, et, dans ce cas, j'aurais reçu — c'était évident — de nouvelles injures.

J'attendis donc d'être en quatrième, pour presser un peu l'accélérateur.

Ah ! la maudite voiture ! Elle n'a pas besoin de beaucoup de gaz pour filer. Ce jour-là j'ai compris pourquoi David Dare me conduisait toujours à des allures qui m'épouvantaient. Le moyen de résister, quand il suffit de donner un peu de gaz — un tout petit peu — pour trouer l'espace à des vitesses vertigineuses ?

La côte se présenta :

— A gauche ! tonna encore David Dare.

J'obéis docilement.

Descendre, cependant, une côte rapide, en tenant sa gauche, et cela quand un virage en occupe le milieu, c'est, en quelque sorte, chercher l'accident...

Mais allais-je me montrer poltron, quand, à côté, de moi, cramponné à son baquet, David Dare semblait au comble de l'excitation ?

Quelque chose se passait, évidemment. S'il décidait de poursuivre M. Ravaud, c'était qu'il avait contre M. Ravaud des preuves de culpabilité qu'il ne m'avait point encore annoncées...

Et, déjà, je me jurais, à part moi :

— Je le rattraperai !... Je le rattraperai coûte que coûte... quand je devrais lancer cette satanée voiture, de toute sa vitesse !

Mais je n'avais pas besoin de me livrer à de telles imprudences.

Nous venions de franchir, heureusement, le virage, quand, soudain, j'apercevais au beau milieu de la route, une voiture stoppée qui n'était autre que celle de M. Ravaud.

Le propriétaire de « Sam'plé », d'ailleurs, avait sauté de sa machine. Il était à genoux sur le sol. Il regardait quelque chose avec un air consterné.

Et puis, tout cela se passa très vite !

David Dare m'ordonnait :

— Freinez !... Freinez !... Et le sourire, n'est-ce pas ?

Il semblait en effet, quant à lui, d'une excellente humeur. A l'instant où nous arrivions à la hauteur de la voiture arrêtée, David Dare interrogeait :

— Hello! Monsieur Ravaud?... Des embêtements? Oh! un pneu?... Ce n'est rien du tout!

Monsieur Ravaud se redressa.

Il avait l'air sinistre:

— Un pneu de crevé, vous dites que ça n'est rien? Ma foi, je ne suis pas de votre avis! Mon cric fonctionne mal... Et puis, ma roue de secours n'est pas gonflée... Avec cela, j'ai horreur d'arriver en retard à mon bureau...

Mais David Dare, de plus en plus, s'épanouissait!

Tandis que je réglais l'avance de mon moteur pour obtenir qu'il ronronnât avec cette douceur de chat qui fait plaisir à l'oreille, quand il s'agit d'une 8 cylindres, mon patron rétorquait:

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur Ravaud! Ne ragez donc pas comme cela?... Rangez votre bagnole le long du trottoir.. Je vais m'en occuper... Moi, je reste ici, à Andrésy... Et mon collaborateur va se faire un plaisir de vous emmener?

La proposition continua d'augmenter mon ahurissement...

Ainsi, David Dare se servait de moi pour piloter Monsieur Ravaud? Ainsi, il désirait que je puisse emmener le négociant?

Je ne suis point si sot, que, tout de suite, je ne compris la raison d'une ruse qui jusqu'alors m'avait totalement échappée.

Ce n'était évidemment pas « par hasard » que Monsieur Ravaud avait crevé l'une de ses roues! Les clous rouillés que mon patron avait jetés sur la route devaient y être pour quelque chose, c'était trop évident!

Si, nous-mêmes, nous n'étions pas victimes de ces semailles d'un nouveau genre, c'était, évidemment, que David Dare avait projeté les pointes dangereuses sur « la droite », alors qu'il m'avait enjoint de passer sur « la gauche ».

Mais si je comprenais cela, je n'en devinais guère les motifs secrets!

Dans quel but, tout cela?

S'il s'était agi d'empêcher M. Ravaud de fuir, David Dare ne lui aurait pas proposé de se faire emmener à Paris par moi?

Je m'efforçais, néanmoins, de me montrer aimable. David Dare m'avait recommandé d'avoir le sourire. Il fallait exécuter ses ordres!

— Mais oui, Monsieur Ravaud, fis-je, montez donc? Dans dix minutes, nous sommes à Paris...

— Oh! oh!... protesta David Dare. Pas si vite!... N'allez pas si vite, mon cher! Monsieur Ravaud veut arriver entier!...

Et, tout de suite, encore, il affirmait:

— Mais non, cela ne me dérange pas de faire dépanner votre voiture. Je vais passer devant le garage... Je prierai le bonhomme de venir s'en occuper et de la remorquer chez vous... A ce soir, Monsieur Ravaud!... Partez sans scrupules!... J'espère bien que vous m'aiderez dans l'enquête que je mène, et c'est bien le moins que je vous rende service. En route, François!... En route!

J'étais si stupéfait de tout ce que j'entendais, de cette amabilité qui n'était point le fait ordinaire de David Dare, que je n'eus aucune conscience des derniers mots qui s'échangèrent à l'instant des adieux...

Je me retrouvai, en quelque sorte, pilotant de mon mieux la grosse voiture de mon patron, à l'instant où je franchissais le pont de Conflans, celui qui aboutit à la petite route qui longe le parc agricole d'Achères, et ensuite le champ de tir, où, du soir au matin, et du matin au soir, crépite le feu des mitrailleuses.

Monsieur Ravaud, cependant, ne tarissait pas d'éloges à l'endroit de la superbe machine que je menais.

— C'est merveilleux!... déclarait-il. Des reprises... Ah! si vous étiez bon conducteur!...

Le mot me piqua. Est-ce qu'il imaginait, par hasard, que je n'étais point excellent pilote?

J'aurais voulu le voir à ma place, ce conducteur de huit chevaux, ou, plutôt, de huit poneys misérables! Il aurait peut-être éprouvé quelque surprise à mener les 40 pur sang que je sentais trépider sous le capot devant moi?

Je mis l'accélérateur en grand. Nous fîmes un bond en avant...

Mais ce bond ne dura guère. Brusquement, le moteur cala. Sur sa lancée, la voiture continuait encore quelques mètres.

A côté de moi, Monsieur Ravaud jurait déjà:

— Tonnerre! la panne sèche!... Vous avez entendu les explosions dans le carburateur? Oh! pas de doute!... Vous n'avez plus une goutte d'essence!

Je n'aurais jamais pensé à la nature de cette panne. Il me semblait extraordinaire que David Dare eut un réservoir vide. Il fait toujours des pleins complets. Comment avait-il pu se laisser prendre si maladroitement?

Et il fallait que cela arrivât « à moi »!

Je sautai sur le sol. Je regardai la jauge. Aucun doute: Monsieur Ravaud avait deviné juste. Pas moyen de faire seulement cinquante mètres de plus.

On devine que je pestais. Puis, comme tous les jurons de la terre n'auraient rien changé à la situation, je me tournais vers mon compagnon qui me paraissait de plus en plus maussade.

— Ne vous désolez pas, cher Monsieur !... La première voiture qui va passer, consentira à vous emmener... Moi, je me débrouillerai toujours. A cinq ou six kilomètres d'ici, je trouverai bien un bidon d'essence ? Il y a un petit café à la sortie du pont...

Et les choses se déroulèrent comme je venais de les régler.

Une voiture, arrêtée par nos gestes, consentit à emporter Monsieur Ravaud vers Paris. Pour moi, je fis pédestrement six kilomètres dans un sens et six kilomètres dans l'autre, pour aller chercher dix litres d'un précieux carburant.

J'avoue que j'étais de mauvaise humeur, quand, enfin, ayant fait demi-tour, je revins dans la direction d'Andrésy.

Où était David Dare ? J'allais peut-être l'apercevoir sortant du garage qu'il devait prier de dépanner la voiture de Monsieur Ravaud ? Mais il y avait près de deux heures que j'avais quitté mon patron. Il était vraisemblable qu'il avait depuis longtemps achevé cette course ?

Eh bien ! le hasard devait me servir...

A la poste d'Andrésy, j'aperçus David Dare qui, tout souriant, s'entretenait avec une charmante jeune fille, que je sus plus tard être une téléphoniste.

Ce que c'est que la gloire !

Elle lui avait demandé un autographe...

Mais je laisse de côté cette aventure nouvelle. J'en reviens à notre enquête.

Eh bien ! à l'instant où j'arrivais, David Dare bondissait en quelque sorte vers moi :

— Alors, mon cher François ? me demandait-il. Vous vous êtes dépanné ?

Je pensai en tomber de mon haut.

— Quoi ? fis-je vous savez que je suis resté en frime ?

— Parbleu ! m'avoua-t-il. Puisque j'avais vidé mon réservoir de façon à ce que vous ne puissiez aller loin ?

Il me vint l'envie de l'étrangler. Ainsi, cette panne qui m'avait occasionné une telle fatigue, David Dare l'avait volontairement organisée ?

J'allais lui adresser d'amers reproches. Je n'en eus pas le temps. Il reprenait déjà :

— Voyez-vous, François, je ne voulais pas que vous alliez jusqu'à Paris. J'avais trop soif de vos conseils ! J'étais trop heureux de vous raconter mes exploits ! Et puis, j'avais besoin de la voiture... Allons ! vite ! courons faire le plein !... Je reprends le volant, mon vieux ?

Je le lui cédai sans regret...

Aussi bien, je pensais à autre chose qu'à mes mérites de conducteur, qu'au plaisir que l'on peut avoir à piloter une si belle machine. David Dare me parlait de ses « exploits ». Quels exploits avait-il donc réalisés ?

Je le lui demandai à l'instant.

— Tout cela rimait à quoi ?

Il me répondit par une autre question.

— Vous ne l'avez pas compris ?

— Certainement non !

— Même en sachant que Ravaud, avec sa voiture, allait franchir coup sur coup, deux ponts ?

— Je ne vois pas du tout l'importance que présente le passage...

— Eh bien, mon cher, vous avez la vue courte ! affirma David Dare. Laissez-moi prendre cent litres d'essence et je vous raconte tout cela.

Nous prîmes cent litres d'essence. Puis, à une allure folle David Dare démarra.

Je n'avais plus du tout envie de l'interroger, naturellement. A plus de cent à l'heure, j'estime que toute conversation doit cesser. Mais David Dare a si bien l'esprit de contradiction, que c'est aux instants où il pousse « à fond » qu'il aime se montrer bavard.

Il rompit le silence.

— Ecoutez, mon vieux ? hurlait-il pour dominer le fracas de la course. Vous avez toujours dans votre poche, les ferrailles découvertes dans la maison de l'homme-lapin ?

— Sans doute !

— Et vous en concluez que l'homme-lapin est suspect ?

— Dame !

— Eh bien ! moi, mon cher, j'ai dans ma poche autre chose...

— Quoi donc ?

— Un objet que j'ai découvert dans la voiture de Monsieur Ravaud... C'est d'ailleurs parce que je pensais bien l'y découvrir que je me suis arrangé pour que sa voiture reste en panne...

— De quoi s'agit-il donc ?

— Vous ne le devinez pas ?

— Ma foi, non !

— Voyons !... Voyons !... Je vais vous mettre sur la piste... C'est sûrement un objet que Monsieur Ravaud se proposait de jeter dans l'Oise ou dans la Seine, en franchissant les ponts... Vous ne voyez pas ce que c'est ?

Je hurlai, furieux et inquiet :

— Je ne vois rien du tout !

— Eh bien, fit tranquillement David Dare, c'est un revolver ! C'est peut-être le revolver qui a tué la petite morte... Les experts nous le diront aisément. Vous pouvez en être sûr.

Je ne répondis pas.

Il y avait à cela deux raisons. La première était que le compteur marquait maintenant le 145 à l'heure et que j'étais littéralement suffoqué par le vent de notre course. La seconde raison, plus techniquement policière, était que je ne comprenais plus rien à la dramatique aventure !

J'avais retrouvé, moi, dans les cendres de « Doux Abri » des vestiges métalliques qui établissaient, indiscutablement, que l'homme-lapin avait brûlé les vêtements de la malheureuse inconnue.

Mais David Dare avait dans sa poche, le revolver de Monsieur Ravaud, et ce revolver était peut-être l'arme du crime...

Les deux hommes étaient donc complices ?

Il y a des moments où les vérités les plus simples vous échappent. Il y a des instants où on se sent incapable de saisir une certitude qui est aveuglante, cependant !

Je vivais un de ces instants, et voilà tout ! Je n'en ai pas de honte. Le grand Pasteur a, lui-même, écrit quelque part, qu'il y avait des jours « où il se sentait l'âme stupide !... »

CHAPITRE V

La façon dont David Dare mena la fin de cette enquête jusqu'à ce que la vérité tragique, abominable, atroce, devint manifeste, a quelque chose de plus ahurissant que tout ce qu'il m'a été donné d'expliquer jusqu'ici.

Elle constitue, selon moi, cette poursuite effarante que mena mon patron, un exemple prodigieux que feront bien de méditer, à l'avenir, tous les policiers les plus fameux.

Pas un de ses gestes ne fut inutile ! Pas un des mots qu'il prononça ne manqua son but ! Il alla droit son chemin parmi des complications extrêmes, et cela, je le crois bien, parce que, déjà, il pressentait ce que devait être la conclusion de cette affaire.

Je rends d'ailleurs cet hommage à l'habileté de mon patron le plus loyalement du monde. Si, jusqu'alors, je m'étais rendu utile dans la manifestation de la vérité, je dois reconnaître qu'à partir de ce moment mon rôle passa au second plan.

Je fus, à vrai dire, seulement et uniquement, le modeste collaborateur, qui s'essouffle à suivre un chef de file !

J'avais, même, tout à fait cette impression, alors que l'auto m'emportait de son allure de vertige sur la route de Paris, alors qu'en dépit du sifflet exaspéré des agents nous nous faufilions parmi les encombrements de Neuilly, gagnions la Porte des Ternes, traversions Paris à une allure qui se ralentissait à peine.

Où diable m'emmenait David Dare ?

De toutes nos recherches de la nuit précédente, deux faits demeuraient. J'avais dans ma poche les boutons découverts chez l'homme-lapin. Il avait lui, dans la sienne, le revolver qui avait probablement tué la pauvre morte.

Hors de cela, tout était hypothèse, incertitude, supposition !

J'oublie, cependant, un autre fait, qui hélas, ne pouvait être mis en doute...

Une femme avait été tuée. On avait retrouvé son cadavre dans la demeure d'un vieux bonhomme, irascible, tout occupé de ses cerisiers.

La pauvre petite, à l'instant où nous nous penchions sur ses restes mortels, n'était plus vêtue que d'une chemise de jour, d'une chemise noire.

Oui, il y avait ceci, cela... et rien d'autre.

Mais quelle conclusion en tirait donc David Dare qu'il se précipitait de la sorte, si vite, vers une destination que je n'inventais pas ?

Mon doute ne s'éternisa pas.

Il y a, dans Paris, des itinéraires en quelque sorte classiques, qui vous révèlent rapidement l'endroit où l'on vous conduit.

Quand je vis David Dare suivre l'avenue de l'Opéra couper au travers du Carrousel, sans, seulement, admirer les parterres de tulipes qui s'y épanouissaient, quand je compris qu'il tournait à gauche, sur le quai, je n'eus plus une hésitation.

Nous nous rendions à la Police Judiciaire. Nous allions interroger, ce que l'on appelle, les « sommiers de la Préfecture ».

Certes, les gens honnêtes — mes lectrices et mes lecteurs — cela va sans dire — ignorent ce que sont, précisément ces « sommiers » ?

Le mot est inconnu. Il a une apparence technique qui intrigue.

Eh bien ! les « sommiers » de la Préfecture sont tout simplement les dossiers où se classent, sans cesse, sans fin, depuis toujours et pour toujours, les fiches qui sont relatives aux criminels, ou, simplement, aux gens de mauvaise vie, capables de commettre quelque jour un délit tombant sous le coup de la Loi.

Il n'y a pas j'imagine, de par le vaste monde, une seule Préfecture de police qui n'ait de telles archives. Mais je suis enclin à penser que les classements de la police parisienne sont les plus remarquables de tous, les mieux faits, les plus complets.

Combien de fois, d'ailleurs, les inspecteurs de la P.J. ont-ils découverts dans ces fiches, dans ces rapports, dans ces photographies accumulés, le renseignement qu'il leur fallait, et qui devait leur permettre d'opérer une arrestation sensationnelle en toute certitude, en complète assurance ?

Mais je n'insiste pas...

Peut-être faut-il, cependant, que je précise un détail ? Accumuler des renseignements n'est rien. Ranger ces renseignements dans un ordre tel qu'il soit toujours facile de découvrir la paperasse désirable, c'est une autre affaire.

Eh bien ! on peut le soutenir : les employés de la Préfecture ne mettent guère plus de dix minutes à vous fournir le document demandé, dès lors que l'on est en mesure de guider leurs recherches par certains détails caractéristiques.

Ce fut ainsi, précisément, que procéda David Dare.

Nous n'étions pas arrivés au Service des Archives, nous n'avions pas serré les mains amies qui se tendaient, que mon patron réclamait un état signalétique.

— Une petite femme jolie, faisait-il. Quelque chose comme vingt-deux ou vingt-trois ans... Une blonde... Écoutez ce que sont ses oreilles !

Je ne transcrirai pas les détails purement scientifiques que David Dare donnait. Le Grand Public ne comprendrait rien à ces questions techniques. Qu'il me suffise d'expliquer que, d'un coup d'œil, David Dare avait noté sur les oreilles de la morte certaines caractéristiques dont il faisait une exacte exposition.

Cela s'appelle, à vrai dire, exécuter « un portrait parlé ».

Eh bien ! il n'était besoin de rien d'autre, pour que, huit minutes plus tard, exactement — j'ai contrôlé — un employé revint vers nous, tenant entre ses mains un petit carton.

— Elle vous intéresse, cette femme ? questionnait-il.

David Dare hocha la tête :

— Oui ! Beaucoup ! Je voudrais bien savoir qui c'est ?

Je n'étais pas moins intrigué.

Il était tout naturel, évidemment, que David Dare chercha à percer l'identité de la jeune fille. Mais comment l'idée avait-elle pu lui venir d'aller interroger à son sujet les gens de police qui ne s'occupent que des personnalités douteuses ou suspectes ?

Sapristi ! la morte était la victime ! Ce n'était pas elle, tout de même, qui s'était assassinée ?

Quoi qu'il en fût, j'avais tort. L'employé des Archives annonçait :

— Eh bien ! David Dare, vous allez être renseigné ! Elle s'appelle Vivette, votre bonne femme... C'est une petite poule qui nous est parfaitement connue... Gentille, avenante, pas mal élevée du tout... Dame ! elle a de nombreux protecteurs, vous savez ?

— Je m'en doute ! affirma David Dare. Et je m'en fiche aussi ! Continuez ?

— Elle a été mêlée à deux ou trois affaires malheureuses... Oh ! toujours acquittée, naturellement !... Elle doit faire un beau petit sourire aux juges ou aux jurés, et, cela va sans dire, on la met hors de cause... Tout de même, c'est une petite bonne femme qui peut être dangereuse. En dernier lieu nous avons appris qu'elle était la maîtresse d'un « dur »...

— Vous ne savez pas le nom de ce « dur » ? questionna David Dare.

— Si fait ! Un gaillard à la redresse, je vous assure !... Peut-être, même, un chef de bande ?... En tout cas, un bonhomme qui n'a pas les foies... D'ailleurs, vous devez le connaître ?... Julot-pas-de-Pèze ?...

Et je vis David Dare hocher la tête...

Certes, mon patron a les plus belles relations du monde. Pas une ambassade, à Paris, qui ne donne une fête, sans qu'il reçoive son carton. Pas un ministre qui ne soit flatté de le traiter de « cher ami ». Il est l'intime du bâtonnier en exercice. Je sais qu'il fréquente les plus hautes sommités du Grand Etat-Major...

Mais David Dare n'a point que ces relations-là ! Je suis toujours stupéfait quand je dois m'apercevoir qu'il connaît à merveille la pègre parisienne.

Tous les apaches célèbres — comme l'on disait autrefois — tous les « durs » — comme l'on dit désormais — lui sont familiers. Mieux, même, il sait, en général, où les retrouver. S'il a besoin de s'entretenir avec l'un d'eux, il n'est jamais embarrassé pour aller lui frapper sur l'épaule.

Le nom de Julot-pas-de-Pèze, n'avait pas retenti que David se frottait les mains :

— Fameux !... Fameux !... faisait-il. Celui-là, je sais où le repêcher !... Un petit café près de la Porte Saint-Martin...

Et, déjà, il se retournait vers moi.

— En route, François ! Nous progressons !

Je ne répondis pas...

J'attendis d'avoir quitté les Archives, pour questionner mon patron:

— Dites-moi, fis-je, comment avez-vous songé que la petite morte pouvait être connue ici?

— Dites-moi, nargua-t-il, en imitant le ton que j'avais pris, comment n'y aurais-je pas songé?

Et il m'affirma, avec une notoire mauvaise foi:

— Voyons! tout de même, une petite poule que l'on retrouve en chemise de jour, et en chemise noire, s'il vous plaît, sur le lit d'un célibataire... cela vous donne l'idée d'une ancienne pensionnaire du Sacré-Cœur?

Je dus baisser la tête. En fait, je savais que la question que je venais de poser était assez stupide. Il y a des routines en matière de police. L'une d'elles est que, devant un personnage inconnu, quelles que soient ses apparences, il convient d'interroger les Archives de la Sûreté. Alors, de quel droit pouvais-je m'étonner?

Il n'y a pas loin, cependant, du Palais de Justice à la Porte Saint-Martin, quand on pilote à la façon de David Dare une 8 cylindres, qui est aussi souple que rapide.

Nous étions bientôt arrivés, et, rapidement, David Dare m'entrainait vers un petit café, d'assez sordide apparence, dont il ouvrait la porte sans la moindre hésitation.

— Salut! disait-il.

Je répétai à sa façon:

— Salut!

Et déjà David Dare demandait:

— Pas ici, Julot-pas-de-Pèze? J'ai besoin de le voir...

Puis il laissait tomber négligemment:

— Police, bien entendu!... Police Judiciaire!...

Il était, je dois le dire, dans les environs de Midi. A une heure pareille, on peut se permettre, en pénétrant dans un bistrot louchement fréquenté, de décliner ses qualités. La rue parisienne passait de l'autre côté de la devanture. Une rixe était impossible. Des secours seraient arrivés tout de suite...

Mais il n'empêche qu'on éprouve une assez bizarre impression quand, au milieu d'une dizaine de misérables, plus ou moins en rupture de bans, on accompagne un détective qui se vante de sa qualité!

La déclaration de David Dare, toutefois, ne paraissait pas émouvoir autrement ceux qui se pressaient autour du comptoir luisant à façon de bar qui garnissait le centre de la pièce. Personne ne tournait la tête.

David Dare insista:

— Alors?

Et, cette fois, reposant un verre qu'il venait de vider sans seulement s'interrompre, un homme se détachait, s'avançait au-devant de mon patron.

— Julot-pas-de-Pèze? déclarait-il, présent!

Puis, très poliment, en homme du monde, il s'informait:

— Vous prenez quelque chose?

— Volontiers! fit David Dare. Et il jeta le nom d'un apéritif qui m'était totalement inconnu.

— Monsieur est avec vous? s'informait alors Julot-pas-de-Pèze.

J'inclinai la tête.

Toujours de plus en plus poli, le « dur » continua:

— Alors, Monsieur acceptera de faire partie de la tournée... C'est moi qui régale!

David Dare, les deux mains dans ses poches, venait de se laisser tomber sur une chaise devant une petite table située un peu à l'écart.

— On se met ici? interrogeait-il.

Nous nous assîmes tous les trois. Le garçon nous servit. Cérémonieusement nos verres se choquèrent.

Et Julot-pas-de-Pèze, le premier, tous les rites ayant été accomplis, s'informa du motif de notre venue.

— De quoi qu'il retourne? demandait-il.

David Dare n'hésita pas:

— De quelque chose de fâcheux, mon vieux!... Je viens vous porter une nouvelle sinistre... Vivette, c'est votre femme?

Je vis le « dur » tressaillir.

— Vivette? Oui.. Possible!... Pourquoi?

David Dare plantait ses yeux bien droit dans les prunelles de l'homme. Mais il ne sourcillait guère.

— Vous me demandez pourquoi je vous parle de Vivette? Vraiment, vous ne le savez pas?

— Pas du tout!

— Alors je vous renseigne. Voilà. Elle est morte...

— Morte?

— Oui. Cette nuit.

— Cette nuit?

— Parfaitement!

Eh bien! que l'on m'accuse d'exagération ou que l'on me fasse confiance, peu m'importe! Je puis certifier une chose: devant David Dare « le dur » avait pâli. Un tressaillement douloureux le secouait de la tête aux pieds. Ses lèvres se serraient.

Ce n'était, d'ailleurs, qu'une émotion fugitive...

Un « dur » ne pleure pas une femme. S'abandonner à un chagrin ne serait-ce pas avouer que l'on a été capable de cette faiblesse détestable qui s'appelle l'amour ?

Il se reprenait. Sévèrement il mâtait sa douleur, cet homme ! Sa voix ne tremblait pas, cependant qu'il interrogeait encore:

— Alors, Vivette est morte ? Pas possible !... Et de quoi ? Comment ?...

— De quoi ? fit David Dare, c'est facile à dire... D'un coup de feu... Comment ?... Ça, c'est autre chose ! Assassinée, naturellement...

— Assassinée ?

— Oui ! fit David Dare, aucun doute ! Maintenant, causons peu, mais causons bien...

Plus dur se fit son regard cependant qu'il articulait:

— Règlement de comptes ?

Mais Julot-pas-de-Pèze secouait la tête énergiquement:

— Non ! Pas ça !... Aucun motif...

Alors, vint la question que je redoutais:

— Répondez-moi, faisait autoritairement David Dare. Vous étiez où cela, cette nuit ?

Je vis Julot-pas-de-Pèze sourire.

Il y eut, dans ses yeux profonds, énigmatiques, comme une sorte de regard ironique.

— Dites donc, faisait-il, c'est mes oignons, cela ?...

— Possible ! Mais je veux les connaître ?

— Et moi je refuse de vous répondre !

— Alors c'est vous qui l'avez fauchée ?

— Moi ? Non ! Erreur !... Je ne tue pas mes femmes... Et Vivette moins qu'une autre !...

Le « dur » haussait les épaules. Mais, homme du monde à sa façon, soudain, il s'effarait:

— Avec ça, les verres sont vides !... On remet ça ?

— Oui ! accepta David Dare. Mais à mon compte...

Nous avalâmes la seconde tournée en silence. Il ne faut pas, dans ces milieux-là, manquer aux règles d'un savoir-vivre tout spécial. Le verre en mains, on ne parle pas d'affaires...

Un instant donc, ce fut le silence. Puis David Dare reprit:

— Alors, vous ne voulez rien dire, mon garçon ? Dommage !... Il va falloir que je vous fabrique...

Mais Julot-Pas-de-Pèze ne témoignait d'aucune appréhension.

— Comme vous voudrez ! faisait-il.

Puis, après un petit silence, il se risquait à une question:

— Où est-elle morte ?

— A Andrésy.

— Andrésy ? Je ne connais seulement pas le patelin !

— Donc, vous niez l'avoir tuée ?

— Je vous l'ai déjà dit...

— Donnez-m'en la preuve ? Où étiez-vous cette nuit ?

Pour la seconde fois David Dare posait la même question. Mais, pour la seconde fois, Julot-pas-de-Pèze se refusa à lui fournir une réponse:

— Vous regarde pas ! fit-il laconiquement.

Et ce furent presque les mêmes répliques:

— Réfléchissez ? suggérait David Dare. Si vous refusez de me répondre, je vous arrête...

Il y eut, sinistre, dans le bistrot, un éclat de rire.

Julot-pas-de-Pèze, affirmait:

— Et si je vous répondais vous m'arrêteriez aussi !

David Dare, tout à coup, changea de tactique.

— Montre tes mains ? questionnait-il, en venant à ce tutoiement abominable que l'agent de la Sûreté emploie vis-à-vis du misérable qu'il va appréhender.

Julot-pas-de-Pèze haussant les épaules, ne fit aucune résistance.

Il avait les mains fines et longues. Tranquillement il les étala sur la table.

Et tout de suite, je remarquai qu'elles étaient largement égratignées. On aurait dit qu'il s'était battu avec quelque chatte en fureur...

Mais cela avait-il la moindre importance ?

Pensif, David Dare hocha la tête:

— Je vois ! déclarait-il. Une haie que tu as franchie, hein ? Des ronces, peut-être ?... Réponds !... Tu étais « occupé », cette nuit ?

— Probable !

— Allons ! dit David Dare, ne t'obstine pas ? Il s'agit d'un crime... Et je te donne ma parole que je ne saurai pas ce que tu vas me déclarer si tu m'annonces la vérité. Où « travaillais-tu » ?

La réponse fut articulée dans un souffle:

— Suresnes !... près de la gare !...

— Merci ! fit David Dare.

Il s'était rejeté en arrière. Les pouces aux entournures de son gilet, il fumait avec avidité, béatement, en homme qui vient d'éprouver une cruelle émotion et qui a subi une lourde fatigue.

Lentement, mon patron proposa:

— On s'offre le « repentir »?

Cela signifiait qu'il était prêt à payer une troisième tournée.

Mais Julot-pas-de-Pèze refusa ! Sa réponse est authentique et je puis la garantir:

— Non, merci ! dit-il. L'alcool et moi, on n'est pas des amis !... Je suis sportif.

Et puis il se leva.

— C'est tout? demanda-t-il.

— C'est tout ! confirma David Dare.

Mon patron était debout, lui aussi. Nous quittâmes le cabaret. Tout cela s'était passé bien simplement, sans que personne haussât le ton, sans que nul, dans l'assistance, parût seulement faire attention aux propos que nous avions échangés.

A peine, cependant, étais-je remonté dans la voiture que j'interrogeais David Dare, on le conçoit bien.

Ah ! je ne suis pas un naïf !... Ah ! je n'imagine pas qu'il faille accorder confiance aux déclarations d'un misérable comme devait en être un ce Julot-pas-de-Pèze !

— C'est lui, n'est-ce pas qui l'a tuée? fis-je.

Alors David Dare me regarda et je lus sur son visage un complet ahurissement:

— Lui? fit-il. Et pourquoi voulez-vous que ce soit lui? Il a un alibi, cet homme?

Je répétai, machinalement:

— Il a un alibi?

— Assurément ! Et l'un de ceux que l'on n'invente pas ! Voyons ! François, vous avez bien compris ce qu'il me disait?... Il cambriolait, cette nuit, à Suresnes, à l'heure où l'on assassinait Vivette à Andrésy... Tout de même il n'a pas le don d'ubiquité?...

Je ne trouvais, sur le moment, rien à répondre.

Naturellement, j'avais bien à peu près saisi le sens des répliques qui s'étaient échangées devant moi. Un seul détail m'avait échappé: je n'avais pas saisi qu'en affirmant qu'il était « occupé » à Suresnes, Julot-pas-de-Pèze avait reconnu qu'il « cambriolait » dans cette localité quelque villa abandonnée.

Eh bien ! c'était, en effet, un alibi !

Mais à la même minute mon cerveau travaillait, me rappelait ce que je savais de l'enquête que nous menions.

Parbleu ! la découverte de Julot-pas-de-Pèze et les quelques phrases que David Dare avait échangées avec lui n'avaient aucun intérêt !

L'homme n'était pas coupable. Il ne pouvait pas l'être. Tout simplement nous avions perdu notre temps en nous rendant dans ce bistrot louche pour l'y rencontrer, pour l'y interroger.

Mais il faut se garder de se hâter jamais, en matière policière.

Mais la conclusion que je posais m'apparut, tout à coup, stupide !

Il suffit, pour que je changeasse d'idée, d'une simpe question posée à David Dare, et d'une plus simple réponse encore, qui me fut faite.

Je demandai à mon patron:

— Où allons-nous, maintenant?

Et David Dare me dit:

— Mais à Suresnes, voyons !... Où diable voulez-vous que nous allions, si ce n'est à Suresnes? Vous sentez bien que la piste est chaude?... Vous comprenez bien que nous brûlons?

Ma foi ! je le dis en toute franchise: au moment où j'entendais ces mots je ne comprenais rien de tel, et je ne suppose pas que beaucoup de personne se trouvant à ma place se fussent montrées plus clairvoyantes...

CHAPITRE VI

Alors que l'enquête policière est une occupation grave entre toutes et dont les conséquences sont souvent tragiques, alors qu'il s'agit d'établir la culpabilité d'un homme que, déjà, souvent, la guillotine attend, alors qu'il est question de venger quelque crime abominable, je m'en voudrais, c'est évident, de me permettre de sourire.

Je sais trop ce que les convenances imposent à un homme bien élevé tel que je me targue d'en être un.

M'autorisera-t-on, toutefois, à expliquer exactement ce qu'étaient mes sentiments alors que David Dare m'affirmait que la piste était chaude?

Eh bien ! tout bonnement, je songeais à un jeu que j'avais pratiqué avec enthousiasme à l'âge heureux de l'enfance. C'est un jeu, d'ailleurs, qui n'a rien de compliqué et qui, j'en suis persuadé, a charmé bon nombre de mes lecteurs et de mes lectrices.

On cache un objet. On prie quelque personne ignorante de la cachette de le découvrir. Et, pour lui faciliter sa tâche, à chaque pas fait, on lui affirme qu'il « brûle » s'il se rapproche de l'endroit cherché, ou, au contraire, qu'il « gèle » s'il s'en éloigne.

Or, dans le jeu tragique que je menais aux côtés de David Dare, mon patron venait précisément de m'affirmer que nous brûlions !

Etait-ce donc que nous approchions de la vérité ? Fallait-il donc considérer que nous avions en mains, désormais, tous les éléments de l'enquête qui nous permettraient d'établir comment, et pourquoi, la pauvre petite Vivette avait rendu le dernier soupir à Andrésy et avait été découverte, morte, en chemise de jour noire, sur le lit de l'homme-lapin ?

Il me sembla, tout de suite, qu'à seulement imaginer cela, je me rendais coupable d'une monstrueuse légèreté...

J'ai très bonne mémoire, en effet. Je me souvenais donc, à cet instant précis, de tous les événements qui s'étaient déroulés depuis que le Commissaire de police de Saint-Germain nous avait priés d'accompagner chez lui l'extraordinaire Joseph Dupont.

J'aurais pu, si fantaisie m'en avait pris, les récapituler dans l'ordre, les inscrire les uns à la suite des autres. Pas un détail ne m'aurait échappé !

Eh bien ! je devais m'avouer qu'aucun de ces événements, aucun de ces faits, ne me paraissait apporter aucune lumière à l'énigme qu'il s'agissait de déchiffrer !

Bien plus, j'avais l'impression confuse, que, d'instant en instant, les choses se compliquaient, s'emmêlaient. A l'improviste, il y avait, au fur et à mesure que notre enquête progressait, des personnages nouveaux qui venaient s'y incorporer.

Nous n'avions, d'abord, connu que Joseph Dupont. L'homme-lapin avait été le seul qui s'était trouvé à nos côtés devant le lit tragique où reposait la petite morte.

Hélas ! s'il était compliqué, alors, de comprendre le rôle qu'avait exactement joué Joseph Dupont, l'assassinat, en lui-même, n'était-il pas devenu plus mystérieux encore, quand il nous avait été donné de faire la connaissance de Monsieur et Madame Ravaud, et d'apprendre, tout spécialement, que Monsieur Ravaud trompait abondamment sa digne épouse ?

Et puis, les choses s'étaient encore emmêlées davantage, selon moi...

J'avais retrouvé dans les cendres du foyer de Joseph Dupont des vestiges qui établissaient, au moins en apparence, que celui-ci avait brûlé les vêtements de la morte.

Bien !... Mais, en revanche, et de son côté, David Dare avait découvert dans la voiture de Monsieur Ravaud le revolver qui avait dû servir à perpétrer le meurtre !

« Ceci » ne contredisait-il pas « cela » ?

Et les événements, toujours, s'étaient chargés d'embrouiller mes décisions.

Voilà qu'aux Archives, nous découvrions que cette pauvre Vivette n'était, à tout prendre, que la compagne d'un de ces hommes du milieu, que l'on appelle désormais des « durs », et dont la seule pensée fait frissonner les honnêtes gens !

Nous l'avions visité ce Julot-pas-de-Pèze. Nous l'avions interrogé. Je l'avais vu frémir... Et il disposait pourtant du meilleur des alibis, de celui qui ne pouvait laisser place à la moindre discussion !

Eh bien ! c'était à ce moment-là, à ce moment précis où Julot-pas-de-Pèze apparaissait dans l'histoire tragique, que David Dare trouvait bon de m'affirmer que « la piste était chaude » !

Comment ne pas deviner dès lors, que Julot-pas-de-Pèze, suivant mon patron, jouait un rôle dans le drame que nous voulions expliquer ?

Quel rôle lui prêter, cependant ?

On ne tue pas quelqu'un sans être sur les lieux où la personne succombe, quand il s'agit d'un meurtre perpétré à coups de revolver ?

Si Julot-pas-de-Pèze se trouvait à Suresnes à l'instant où Vivette mourait à Andrésy, j'étais prêt à soutenir, envers et contre tout, que Julot-pas-de-Pèze était innocent de l'abominable chose.

Et nous brûlions, cependant !

Il arrive souvent, quand deux policiers travaillent ensemble à élucider un même mystère, que, cédant à une rivalité essentiellement humaine, l'un cache à l'autre les découvertes qu'il fait, afin de se ménager la gloire d'un triomphe sans partage.

Volontiers, David Dare jouait avec moi une partie ainsi truquée. Il lui était arrivé, dans maintes enquêtes, de négliger, volontairement, de me mettre au courant de ses découvertes.

Mais le cas n'était pas le même, cette fois-ci !

Mais nous ne nous étions pas, pour ainsi dire, quittés, ni l'un, ni l'autre. Ensemble nous avions appris ce qu'il convenait d'apprendre. Si l'un ou l'autre de nous deux avait trouvé quelque indice remarquable, il s'était empressé d'en avertir son compagnon.

Je devais m'avouer :

« — En somme, David Dare n'en sait pas plus que moi ? Et cependant, il a l'air de comprendre quelque chose à cet insoluble problème ! »

Ce n'est pas — on le conçoit bien — ques-

tion de vanité. Je tiens, seulement, à préciser que ma bonne foi était si grande, que, furieux de ne point entrevoir la vérité, je n'avais pas la petitesse d'esprit, d'attribuer mon manque de perspicacité à une tricherie de mon compagnon.

Non !... Non !... David Dare était plus fort que moi ! Voilà tout !...

D'ailleurs, si bon nombre de lecteurs et de lectrices sont tentés, en lisant ces lignes, de se moquer de moi et de me trouver bien sot, je me permettrai, fort irrévérencieusement, de leur demander si eux, après avoir lu le récit détaillé de mes aventures — de nos aventures plutôt — se seraient trouvés plus avancés que le modeste narrateur que je suis ?

Oh ! je ne doute pas, évidemment, que beaucoup d'entre eux, ne puissent, à cet instant, fermer le livre. Ils ont compris ce qui s'était passé ! Ils devinent, même — c'est possible — ce qui devait se passer encore...

Eh bien ! ceux-là, je les salue très bas ! Ils sont dignes d'être comparés à David Dare. Je dirai d'eux ce que je dis de mon patron : ils sont infiniment mieux doués que moi-même !

Tandis que je me fais, cependant, ces sinistres réflexions — car il est toujours sinistre de s'apercevoir de son incompétence, et de l'insuffisance de son intelligence — David Dare continuait de piloter à travers Paris, de telle manière que, sur notre passage, des poings se tendaient, des vociférations s'entendaient.

Il est parfait en certaines choses, mon patron.. Mais son esprit a des lacunes !

Il ne lui vient pas à l'idée, par exemple, que les Champs-Élysées n'ont jamais été faits pour concurrencer l'autodrome de Montléry ! Il n'invente pas qu'un bolide passant à plus de 120 à l'heure, représente un danger public !

Nous tournâmes place de l'Etoile. Toujours, du même élan, nous descendîmes l'avenue Foch. Et ce fut le Bois.

— Pitié, David Dare ! suppliai-je. Ici, il y a des enfants ?...

Mais la vérité était que j'exagérais. Ma montre marquait à peine une heure moins le quart. A pareil moment, les enfants ont déserté le Bois. Ils sont à table. Comme je me faisais cette réflexion, j'eus la tentation de les jalouser sottement.

David Dare, lui, avait, le matin même, et devant moi, pris un solide petit déjeuner. Mon estomac criait famine.

N'était-ce pas, après tout, parfaitement légitime ?

Je me gardais, cependant, de faire la moindre allusion au vertige stomacal qui commençait de m'éprouver. Sur de tels chapitres, je sais que David Dare est parfaitement indifférent. Il peut déjeuner deux fois de suite, si les nécessités de ses recherches l'exigent, mais il peut aussi rester à jeun trois jours, sans seulement éprouver le besoin de bâiller !

Il participe — je le dis sans mauvais jeu de mots — à la nature du chameau.

Je me tus donc. Lui, continua de lancer sa voiture de plus en plus vite...

Ce fut Boulogne-sur-Seine. Ce fut le pont de Saint-Cloud qu'il franchit à une allure de courses, en dépit des travaux qui font sa chaussée redoutable.

Ce fut, enfin, la grande côte qui monte vers les coteaux de Suresnes et que coupe un virage que notre voiture, tout naturellement, prit sur les chapeaux de roues.

— Où diable est le Commissariat ? grommelait David Dare. Ah ! je me le rappelle ! Par ici !...

Il stoppa à la porte, d'un coup de frein qui fit sursauter le gardien de planton. D'un geste impérieux, d'ailleurs, David Dare appelait déjà le paisible défenseur de l'ordre.

— Hep ! mon ami ?... Ici, Commissaire David Dare !... Vous voyez mon insigne ?... Répondez-moi : on a cambriolé ici, cette nuit ?

Le gardien roulait des yeux effarés :

— Si l'on a cambriolé, Monsieur ?... Où cela ?

— Eh ! tonna David Dare, c'est ce que je vous demande, imbécile ?

Les gardiens de la paix sont toujours des gens polis. Mais il est à remarquer qu'une insulte lancée par un supérieur, suffit d'ordinaire à réveiller leur intelligence de façon appréciable.

« L'imbécile » que David Dare apostrophait, retrouva sur l'heure les esprits qu'il avait perdus.

— Je vous demande pardon, Monsieur le Commissaire ! je n'avais pas saisi ! Oui... On a cambriolé !... C'est chez Monsieur et Madame Ridier.

— Monsieur et Madame Ridier... Très bien ! approuva David Dare. Et ils habitent où cela ?

— Eh bien ! fit le gardien de la paix, chez eux, donc !... Au chalet « Jean et Jeanne ».

— Ah !... ah !... Le chalet s'appelle « Jean et Jeanne » alors ?

— Mais oui, Monsieur, rapport que Monsieur Ridier s'appelle : Jean Ridier, et que Madame Ridier s'appelle : ...

— Jeanne Ridier ! acheva David Dare, sans sourire. J'ai compris ! Mais, dites-moi donc où il est placé ce chalet ?

La question, cette foi, éveilla, dans l'âme du planton, une suprême lueur de compréhension :

— Première rue à droite ! lança-t-il. Cinquième maison sur la gauche...

— Merci mon ami ! Bonsoir !

Et, déjà notre voiture repartait.

Le chalet « Jean et Jeanne » n'était d'ailleurs pas éloigné. Et, tout de suite, nous sûmes que c'était bien là, en effet, qu'un cambriolage avait été effectué la nuit précédente.

Il n'y avait, naturellement, rien à apercevoir de la rue, dans cette maison qui avait reçu la visite de voleurs nocturnes. Mais ce rien, vingt personnes, au moins, s'efforçaient de le contempler avec des yeux arrondis d'attention !

Les badauds, en quelque pays qu'ils se trouvent, ont, toujours, la même patience. Regarder un mur, derrière lequel il s'est passé quelque chose leur suffit ! Ce n'est pas moi qui les en blâmerait : je sais trop que leur sort est encore supérieur à celui des gens de ma sorte, qui sont admis à regarder derrière le mur...

Alors, on voit ce qui s'est passé, et le plus souvent on ne le comprend pas !

Notre arrivée, cependant, ne resta pas inaperçue. La foule s'écartait devant la puissante voiture que David Dare arrêtait à la porte même.

— Ça doit être quelqu'un de la Préfecture ! chuchotait-on.

Je me redressai. David Dare baissa la tête...

— Faut-il que nous marquions mal !... grommelait-il. Il est vrai, François, que vous ne vous êtes pas rasé, ce matin ?

J'aurais pu lui retourner le compliment...

Mon attention, toutefois, se fixait sur de tout autres détails.

Ce chalet « Jean et Jeanne » était charmant.

Une épaisse haie d'aubépine le séparait de la route. On devinait de l'autre côté de cette verdure, un jardinet soigné, tout entier consacré à d'admirables fleurs.

Je pensais, à part moi :

— Une retraite d'amoureux, sans doute ?

David Dare, lui, d'un coup d'œil, attirait mon attention :

— Vous la voyez, hein, la haie qui a si bien griffé les mains de Julot-pas-de-Pèze ?

Je ne répondis pas...

Cette déclaration de David Dare ne me prouvait-elle pas qu'il admettait l'alibi de l'homme du milieu ?

Nous franchîmes la porte. Traversant le jardin, nous nous dirigions déjà vers le perron de la demeure, quand une jeune femme accourait à notre rencontre :

— Qu'est-ce que vous désirez, Messieurs ?

David Dare mit le chapeau à la main :

— Madame Jeanne Ridier, je suppose ? demanda-t-il.

— Oui ! en effet ! Mais je parle à qui ?

— Commissaire David Dare...

— Un autre Commissaire, alors ? Vous n'êtes pas le Commissaire de Suresnes, Monsieur ?

— Pas du tout, Madame !... J'appartiens à la Police Judiciaire...

— Eh bien ! je ne lui fais pas mes compliments à la Police Judiciaire ! Elle arrive quand tout est fini... Entrez donc ! Vous allez voir ?... C'est joli, chez nous !... Ah ! voilà mon mari... Lui aussi va vous féliciter... Avec les impôts que l'on paye, on pourrait être un peu plus protégés ?

David Dare ne répondit pas à ces reproches qu'il ne méritait point cependant d'entendre.

Suivant Madame Jeanne Ridier, nous venions d'atteindre le perron du chalet, nous commencions d'entrer dans le vestibule.

Eh bien ! je gage que David Dare, autant que moi, appréciait l'exactitude parfaite des paroles que venait de prononcer notre hôtesse !

C'était, en effet, du « joli travail » que celui qui avait été effectué dans la petite maison charmante !

Je n'ai, évidemment, pas eu l'occasion, jamais, de contempler une demeure, après que s'y soit débattue la troupe folle d'une centaine de sangliers ! Mais j'imagine que l'aspect du chalet « Jean et Jeanne », représentait la chose à merveille...

Tout était sens dessus-dessous ! On avait fracturé des meubles ! Leur contenu, pêle-mêle, jonchait le sol. De plus, et par un sadisme abominable, dont les visiteurs de nuit donnent trop souvent l'exemple, ce qui n'avait pas semblé digne d'intérêt, avait été farouchement brisé !

A des objets fragiles, à des vêtements, à des papiers, se mêlaient les débris cassés de verres, de plats, d'assiettes, de soupières, de tasses... de tout ce que peut contenir d'ob-

jets ménagers, un large buffet de salle à manger !

Ah ! oui, véritablement, c'était un travail « magnifique » !

Monsieur Ridier, cependant, d'un geste large, et sans même nous souhaiter le bonjour, nous avait désigné cet extraordinaire champ de bataille.

— Voilà ! faisait-il, enfin, après un silence lourd de désespoir. Voilà ce que nous venons de trouver, Monsieur le Commissaire ! Une surprise charmante, n'est-ce pas ?

David Dare prit une mine de circonstance...

Je connais assez son égoïsme pour être certain qu'il n'éprouvait aucune compassion à l'endroit des malheureux propriétaires.

Je sais assez quelle est son obstination quand il suit une piste, pour être certain que devant ce désastre, il ne songeait qu'à une seule chose, qu'à l'enquête qu'il menait relativement au meurtre d'Andrésy...

Et malgré moi, je commençais de protester contre son attitude !

Qu'étions-nous venus faire ici ?

Pourquoi dérangions-nous ces Ridier au milieu de leur désespoir ?

La preuve était faite, désormais : Julot-pas-de-Pèze ne nous avait point menti ! Ne pouvant savoir qu'un cambriolage avait eu lieu, s'il n'y avait pas pris part, il nous avait signalé cette abomination. Et cela établissait en sa faveur un alibi formel.

La correction, dès lors, ne nous imposait-elle pas de nous retirer au plus vite ?

Mais David Dare, tout au contraire, semblait prendre racine en ces lieux :

— Déplorable ! murmurait-il... Véritablement déplorable... Dites-moi, Monsieur Ridier, l'enquête a été faite ?

Le malheureux propriétaire haussa les épaules :

— Ah ! oui ! l'enquête !... Vous autres, gens de police, vous ne savez parler que de ça !... On va « faire » l'enquête !... On a « ouvert » une enquête !... L'enquête est « admirable » ! Très intéressant ! Votre enquête me recollera-t-elle ma vaisselle, ou me rendra-t-elle ce que l'on m'a volé ?... Non, n'est-ce pas ? Alors, allez au diable avec votre enquête !...

David Dare ne sourcilla pas...

Tout au contraire, aimablement toujours, il questionnait encore :

— Mais vous ne m'avez pas répondu, cher Monsieur ? C'est important, cependant ?

Alors, Monsieur Jean Ridier éclata :

— Eh bien ! oui ! L'enquête a été faite ! Vos collègues sont déjà venus ici, et en nombre, je vous assure !... Il y a eu des photographes qui ont achevé de tout bouleverser... Il y a eu les preneurs d'empreintes qui ont sali ce qui restait propre !... Il y a eu deux agents de la Sûreté, je crois, qui ont achevé de casser une armoire pour l'ouvrir, sous prétexte qu'ils ne comprenaient pas que les voleurs ne l'aient point forcée ! A quelles excentricités allez-vous vous livrer, vous ?

— A aucune ! affirma doucement David Dare. Je vous demande seulement la permission de visiter les lieux... Voulez-vous m'accompagner, d'ailleurs ? J'ai dans l'idée que j'aurai quelque chose d'intéressant à vous dire...

Je regardais David Dare avec étonnement.

Comment pouvait-il avoir quelque chose d'intéressant à confier à ce malheureux cambriolé ?

Il n'allait pas, tout de même, violer sa promesse, et livrer à cet homme le nom du coupable ?

Oh ! je pense qu'en cet instant, je choque bon nombre de lectrices, et peut-être, même, quelques lecteurs ? Je sais qu'il y a des personnes, qui trouvent que la promesse faite à un misérable n'a pas besoin d'être tenue ! Ceux-là m'excuseront, si je soutiens hautement que je suis d'un avis opposé...

Julot-pas-de-Pèze nous avait avoué sa culpabilité, pour éviter une arrestation sous l'inculpation d'assassinat. Il nous avait, en somme, obligés. David Dare lui avait formellement promis d'oublier ses aveux. Allait-il commettre ce que j'appelais, en moi-même, une vilenie ?

Mais David Dare songeait, semblait-il, à tout autre chose !

Il parcourait d'un regard intéressé la salle à manger, qui se trouvait sur la droite. Puis, il passait à la pièce voisine, qui était un petit salon et qui communiquait avec le jardin par une large terrasse.

— C'est charmant ! murmurait-il.

Et puis, il s'en allait, les mains derrière le dos, la tête un peu penchée en avant.

Visiblement, il cherchait quelque chose.

Mais où le cherchait-il ?

Je le vis entrer dans la cuisine. Puis il monta au premier étage, parcourut une première chambre, s'introduisit dans une autre...

Et soudain, je l'entendis s'écrier :

— Parbleu ! Un miroir Brot !... Si nous avons deux sous de chance...

Il s'adresait à moi. David Dare semblait supposer que je comprenais à merveille en

quoi la chance et la présence d'un miroir Brot pouvaient apporter quelque lumière dans les problèmes qui nous préoccupaient !

Eh bien ! en vérité, David Dare se trompait...

Non ! je ne voyais pas du tout en quoi ce miroir Brot pouvait expliquer, même la chance aidant, la façon dont Vivette était morte à Andrésy !

Mon patron, cependant, traversait déjà la pièce, ouvrait le miroir et, le faisait scintiller.

Il eut un claquement de langue satisfait. Il dit:

— Parbleu !

Et puis, il se tourna vers Monsieur Ridier qui, demeuré sur le seuil de la pièce, se croisait les bras sur la poitrine, et grommelait toujours on ne savait quelles imprécations de fureur.

— Monsieur ? commença David Dare.

— Quoi ? fit le malheureux cambriolé.

— Deux mots à vous dire !... Mais à vous dire discrètement !... Voulez-vous entrer et fermer la porte ?...

— Impossible de fermer la porte ! grommela Jean Ridier d'une façon désagréable. On l'a forcée ! Les gonds sont à demi arrachés..

— Très bien ! rétorquait déjà paisiblement mon extraordinaire patron. Pas grande importance après tout ! Madame Ridier est bien restée au premier étage... ou dans le jardin peut-être ?

Mon visage dut exprimer, je l'imagine, une stupéfaction égale à celle qui se peignait sur les traits de Monsieur Ridier.

Pourquoi, diable, David Dare demandait-il si la femme de ce dernier se trouvait ou non au même étage que nous ?

Qu'avait-il donc à confier à cet époux désespéré que l'épouse ne devait pas surprendre ?

Le propriétaire du chalet « Jean et Jeanne » jeta d'une voix impétueuse:

— Ah ! vous trouvez cela « très bien » vous ? On fracture mes portes et vous approuvez ?

— Non ! fit, toujours paisible, David Dare. Je n'approuve pas: je constate ! Mais, au fait, comment expliquez-vous monsieur, que cette porte ait été fermée à clé ?

— Parce que nous sommes des gens d'ordre, Monsieur le Commissaire !

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que, lorsque vient l'automne, quand nous rentrons à Paris, enfin, nous fermons toutes les portes de la maison à clef !

— Ah ! ah !... Vous n'habitez donc pas ici l'hiver ?

— Mais non, bon sang ! Combien de fois faudra-t-il que je le dise ? On devrait le savoir à la police... puisqu'on m'a prévenu en me téléphonant chez moi, à Paris !

David Dare se fit plus doux encore.

Peut-être comprenait-il l'exaspération de son interlocuteur ? Peut-être — et c'est encore plus vraisemblable — n'y ajoutait-il aucune importance, ce détail n'ajoutant rien à l'enquête qu'il menait ?

Il fit:

— En tous cas, ce point établi, j'en reviens à ce que je disais tout à l'heure: Madame Ridier ne peut pas surprendre nos paroles ?

— Mais que diable cela peut-il vous faire ?

— Mon cher Monsieur Ridier, ce n'est pas à moi, que cela pourrait faire quelque chose. Ce serait plutôt à vous...

— Allons donc ?

— Mais si !... mais si !... Et je gage que vous commencez à deviner où j'en veux venir ?

— Ah ! je vous fiche mon billet que non !

— Ta... ta... ta !... Quand on a quelque chose sur la conscience...

— Comment ! j'ai quelque chose sur la conscience, maintenant ?

Je m'avançais d'un pas. L'exaspération de Monsieur Ridier atteignait de telles proportions qu'il me semblait possible qu'il s'élançât sur mon patron !

Mais, aussi, pourquoi David Dare s'amusait-il à pousser cet homme à des violences blâmables, mais après tout compréhensibles ?

Jean Ridier continuait:

— Et d'abord, vous saurez une fois pour toutes, que je ne cache rien à ma femme ?

— Même pas que vous revenez ici secrètement ?

— Hein ?... Quoi ?... Vous dites ?

La voix de David Dare ne fut plus qu'un murmure:

— Ecoutez, Monsieur Ridier, je suis désespéré d'avoir à vous dire ce qu'il me faut vous apprendre.. Voilà... Ce miroir Brot, oui, ce petit miroir à trois faces que je viens d'examiner, eh bien ! il a servi il n'y a pas longtemps...

— Hein ?

— C'est comme je vous le dis !

— Et après?... Ma femme...

— Non!... Ce n'est pas votre femme qui s'en est servi...

— Qui donc?

— Eh bien! Monsieur Ridier, j'allais justement vous le demander?

— Dites donc?... dites donc?... protesta le maître du chalet « Jean et Jeanne ». Vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas, il me semble?

— Peut-être, Monsieur Ridier! affirma David Dare, avec un ironique sourire. Mais « peut-être » seulement! Parce que je vais vous dire une bonne chose... Les cambrioleurs qui ont visité votre demeure, ont été prévenus par une femme...

— Par une femme!... Et prévenus?... Prévenus de quoi?

— Que la maison était abandonnée... Qu'on pouvait y tenter un coup fructueux...

— Allons!... Allons!... Vous voulez dire qu'il y a eu une indicatrice?

— Justement!

— Eh bien! pourquoi le cacherais-je à ma femme?

— Parce que Madame Ridier ne serait pas enchantée d'apprendre que cette indicatrice est la dernière personne qui s'est contemplée dans ce miroir...

Il y eut un silence.

Témoin muet de cette scène, je pouvais suivre sur les traits de Monsieur Ridier, les sentiments qu'éveillaient en lui les paroles de mon terrible patron.

Eh bien! je puis l'affirmer, ces sentiments étaient infiniment complexes!

Il y avait, en ce brave homme, de la colère. Mais il y avait aussi de l'étonnement et de l'inquiétude...

— Je crois, ma parole, articulait-il enfin, que vous êtes parfaitement fou, Monsieur le Commissaire!

Mais David Dare secouait la tête...

Son calme, certes, ne l'abandonnait pas. Je crois, même, que c'est dans des occasions semblables qu'il reste le plus impassible, le plus indifférent!

Il reprenait tout doucement:

— Mais non, Monsieur Ridier, je ne suis pas fou!... Et vous le savez fort bien... Ce que je dis, vous est, même, infiniment clair... Seulement, cela vous déplaît...

— Je vous affirme que je ne vous comprends pas!

— Tant pis pour vous!... Dans ce cas, je dois vous expliquer les choses, en mettant les points sur les « I ».

David Dare se fouilla. Il tira de sa poche un paquet de cigarettes, en choisi une, l'alluma avec un flegme complet.

Et puis, prenant son temps, ne se hâtant aucunement, il aborda l'explication qu'il avait lui-même annoncée comme redoutable:

— Mon cher Monsieur Ridier, regardez bien?... Toutes les glaces de la maison sont poussiéreuses. Seul, ce miroir Brot est parfaitement net. C'est la preuve n'est-ce pas que quelque femme s'y est mirée tout récemment?

— Et alors?

— Et alors, Monsieur Ridier ceci me fait penser que, de temps à autre, de loin en loin, quand la chose est possible enfin, vous recevez ici, secrètement, une petite amie... Voyons!... Le niez-vous, Monsieur Ridier?

— Je n'ai pas à vous répondre!

— Pourquoi donc? Mais, mon cher Monsieur, je ne suis pas votre femme, moi?... Et vos petites histoires sont sans intérêt pour moi, quand elles n'apportent pas une clarté manifeste à un drame terrible...

— C'est le cambriolage de ma maison que vous appelez un drame terrible?

— Non! C'est autre chose! Et je vous le dirai tout à l'heure... dès que vous m'aurez répondu franchement. Voyons, je ne me trompe pas? Une femme est venue ici récemment?

— Soit! Finissons-en!... J'espère que vous n'irez pas raconter la chose à mon épouse?

— Mais non!... Mais non!... Je ne raconte jamais ces choses-là aux épouses légitimes! Je suis le tombeau des secrets!... Tenez: demandez-le plutôt à mon collaborateur?... Cette nuit même, nous avons fait, pour un autre ménage, une découverte analogue... Ma foi! figurez-vous, même, Monsieur Ridier, que le cas est tout à fait semblable... Il s'agit, là aussi, de deux époux très unis... Tout le pays les donnerait pour être des tourtereaux!... Seulement... le mari trompe sa femme!... Voilà!... Dame! ce sont des choses qui arrivent!

La voix de Monsieur Ridier révéla une fureur sans nom:

— Vous êtes très plaisant, Monsieur le Commissaire! Mais, sans doute, vous allez me dire où vous voulez en venir?

— Tout de suite, mon cher Monsieur!... J'en veux venir à ceci: C'est la petite femme que vous recevez dans cette demeure qui indiqué le coup aux cambrioleurs...

— Ah, ça, non!...

— Comment « non »? Je vous affirme que si!

— Et moi, je vous affirme que vous dites là une chose stupide!

— Mais non!... Pas du tout stupide!... D'ailleurs...

— Avez-vous une preuve?

— Naturellement! Croyez-vous que je parlerais sur de simples présomptions? Mon cher Monsieur Ridier une empreinte digitale figure sur ce miroir. Je vous assure que pour un homme de mon métier, le doute n'est pas possible. C'est votre petite amie qui a touché ce miroir, la dernière. Elle est coquette. C'est bien naturel, n'est-ce pas? Seulement, la coquetterie présente parfois de redoutables dangers. Voyez-vous, cette empreinte-là, je la cherchais... Je me disais: « Si je la trouve, eh bien, le doute ne sera plus possible! Ce sera la preuve formelle que cette petite a indiqué le coup à faire! »

Il y eut un silence, de nouveau...

Monsieur Ridier était devenu d'abord très rouge. Maintenant il blémissait.

A la fin, péniblement, il interrogea:

— Le nom de cette petite, si vous la connaissez?

David Dare hocha la tête:

— Oui, je le connais!... Vivette, n'est-ce pas?

Et, cette fois, Monsieur Ridier s'effondra...

— Vivette!... Sapristi!... C'est bien le nom de mon amie!... Et vous m'affirmez?

— Attendez! fit David Dare. Si vous me demandiez comment je connais Vivette?

Mais le propriétaire du chalet « Jean et Jeanne » n'écoutait plus ce que lui disait mon patron. Il poursuivait le fil de ses propres réflexions. Et voilà que tout à coup il protestait de nouveau:

— Et puis, non! faisait-il, avec une violence où perçait une conviction sincère. Vous me racontez des histoires à dormir debout! Cette Vivette ne peut pas être l'indicatrice d'une bande de cambrioleurs... Je vous affirme que c'est absurde... Cela ne supporte même pas la discussion... Tenez, voulez-vous que je vous en fournisse la preuve?

— Très volontiers!... Je vous écoute?

— Eh bien! savez-vous qui est Vivette?

— Vous allez me le dire?

— Certainement! Mais sous le sceau du secret?... Vivette, tenez, mon cher Commissaire, Vivette c'est, bel et bien, la maîtresse de mon patron qui est un commerçant. Voyons, vous comprenez? Mon patron est un homme important. C'est un gros négociant. Vous n'imaginez pas qu'il a pour maîtresse une femme appartenant « au milieu »? Vous reconnaissez que c'est invraisemblable?

Le malheureux haletait...

Alors, David Dare lui porta, le plus doucement possible, mais brutalement quand même, le coup que j'attendais:

— C'est très invraisemblable, mais c'est vrai! dit-il. D'ailleurs, continuons à mettre les points sur les « i »! Cette Vivette est donc la maîtresse de votre patron... et votre patron est un commerçant. Voyons, est-ce que je me trompe? J'imagine que ce commerçant s'appelle: Monsieur Ravaud... Je suppose qu'il habite à Andrésy... Allez-vous me dire que je fais erreur?

— Vous devez être sorcier! gémit Monsieur Ridier.

Il s'épongeait le front, maintenant, d'un large mouchoir.

Ah! il était loin de songer, désormais, au pillage de sa maison!

Que lui faisait le désordre de sa demeure, le préjudice subit? Il ne songeait qu'à cela: « Vivette, cette Vivette qui était à la fois la maîtresse de son patron et « sa » propre maîtresse, eh bien! elle appartenait à une bande de voleurs! »

Et, naturellement, parce que les hommes sont lâches, Monsieur Ridier, tout à coup, céda à la colère qui grandissait en lui.

Il dit, sur un ton contenu, mais où vibrait une haine désespérée:

— Ah! la garce!... la garce!...

Alors, plus doucement que jamais, et sûrement avec une émotion, elle aussi sincère, David Dare lui enjoignit de se taire:

— Non! conseilla-t-il. Ne l'insultez plus cette Vivette! Ayez de l'indulgence!... Voyez-vous, la pauvre petite, elle a payé cher les bêtises qu'elle a pu faire!

— Vous l'avez arrêtée? questionna Jean Ridier.

— Non! répondit doucement David Dare. Je ne l'ai pas arrêtée. Et personne ne l'arrêtera jamais... Voyez-vous, la pauvre petite, elle est morte!...

Devant nous, Jean Ridier tituba...

Alors, David Dare acheva:

— Elle est morte assassinée!... Et à Andrésy!... Une petite victime qu'il faut plaindre, allez, Jean Ridier?. Qu'il faut plaindre beaucoup plus qu'il ne convient de la condamner!

Et puis, il s'inclina, il fit une sorte de salut extraordinaire, et il prit congé:

— Bonsoir, cher monsieur !... Je vous quitte !... Ah ! encore autre chose, cependant, à vous apprendre... J'ai de bonnes raisons, voyez-vous, pour penser qu'on n'arrêtera jamais les cambrioleurs qui ont pillé votre maison...

Il y eut dans les yeux de mon patron une lueur ironique, cependant qu'il achevait:

— Serviteur !

Sur quoi, il me fit un signe, et il m'entraîna...

CHAPITRE VII

Nous quittâmes, David Dare et moi, la maison des Ridier à l'instant même.

Il nous fallut traverser les pièces en désordre, et, une fois de plus, admirer la façon dont les misérables qui s'étaient introduits dans le chalet la nuit précédente, y avaient laissé les traces d'un véritable tremblement de terre.

Nous dûmes saluer, à nouveau, Madame Jeanne Ridier, qui semblait plus accablée que jamais...

Et puis, il nous fallut traverser les rangs de la foule, qui grossissait d'instant en instant, et semblait partager son admiration entre le mur derrière lequel il s'était passé quelque chose, et la voiture de David Dare, qui, vraiment, soulevait des cris d'enthousiasme.

Je connus cette vanité passagère que l'on éprouve à s'installer sur les baquets d'un torpédo puissant, mais je puis assurer que ce fut là le seul sentiment agréable que je goûtais en cette minute.

J'avais, en effet, tout à fait l'impression de me débattre au milieu des cauchemars d'une nuit d'insomnie.

Tout se mêlait en moi ! Je ne savais plus ce que je croyais ! Ou, plutôt, si, je commençais à croire que David Dare en arrivait à une conclusion qui n'était pas du tout la mienne !

Il faut raisonner « humainement », répète souvent mon patron. Il n'a, certes, pas tort. Mais j'ai toujours envie de lui répondre, quand il me sert cet axiome, que « l'erreur est le propre de l'homme »...

Par le fait, depuis que j'étais lancé à la poursuite de l'assassin de Vivette, j'avais, à toute minute, changé d'opinion.

Quand j'avais découvert à « Doux Abri », dans les cendres du chauffage central, les vestiges vestimentaires de la pauvre petite, j'avais tout de suite conclu que l'homme-lapin était son assassin...

Et puis, il m'avait fallu quelques instants plus tard modifier mon opinion.

David Dare venait de découvrir dans la voiture de Monsieur Ravaud le revolver qui avait dû servir au meurtre... N'était-ce pas la preuve que Monsieur Ravaud était le coupable ?

Mais, nous avions ensuite rencontré le misérable amant de Vivette, « le dur »... ce Julot-pas-de-Pèze, dont nous venions de contempler le beau travail.

Eh bien ! je sentais confusément que c'était cet homme-là, que, sans aucun doute, David Dare allait formellement accuser...

Mais il faut qu'ici je confesse mes sentiments intimes:

Certes, je devais, maintenant, reconnaître que Vivette n'était pas la pure héroïne que je m'étais plu, tout d'abord, à imaginer en elle.

Cela ne voulait pas dire pourtant que j'étais sans pitié pour cette pauvre petite bonne femme dont le corps gisait encore sur le lit de Joseph Dupont, là bas, dans la grande chambre de « Doux Abri »...

Elles sont légion, en effet, les petites bonnes femmes de cette sorte, les poupées charmantes dont les hommes se font des jouets, et qu'un jour le drame brise, le drame qui semble être l'aboutissement fatal de certaines existences...

Non ! je ne la condamnais pas, Vivette ! Je connais trop ce que sont les existences de ces petites filles jolies, que les bourgeois courtisent, que les négociants riches élèvent à la hauteur de maîtresses, et qui, déçues par ces amours égoïstes, cherchent ailleurs la satisfaction de l'idéal qu'elles portent dans leur âme !

Vivette, maîtresse de Monsieur Ravaud, maîtresse, même, de Jean Ridier, avait dû mesurer aisément, ce qu'il y avait de lâche égoïsme dans les tendresses dont ces deux hommes paraissaient l'accabler...

Fallait-il donc trouver extraordinaire qu'elle eût cherché, près d'un mauvais garçon, un peu plus de virilité, un peu plus de sincérité, surtout ?

Je ne veux pas ici, on le conçoit bien, faire l'apologie des gens du milieu. Personne plus que moi n'a horreur de ces misérables qui vivent en marge des lois de la Société. Mais il faut bien convenir qu'ils ont pour leurs « femmes », comme ils disent, des attentions que les bourgeois ont rarement !

Ils sont brutaux. Ils sont des maîtres im-

périeux. Ils exigent une obéissance passive. Oui, c'est vrai ! Mais les femmes peuvent compter sur eux... Quand il s'agit de les défendre, leur poignard est toujours prêt à sortir de leur poche. N'est-ce pas quelque chose, tout de même, pour une petite bonne femme abandonnée, que de sentir cette surveillance, cette protection, continuellement planer sur elle ?

Mais passons !... passons !...

Je n'avais donc aucune illusion à l'instant où David Dare démarrait, et, contrairement à son habitude, préoccupé peut-être, s'éloignait à petite vitesse de la maison cambriolée.

Je savais qu'il songeait à ce « dur », à ce Julot-pas-de-Pèze, et que c'était contre lui qu'il allait désormais agir.

Quel motif lui prêtait-il donc pour avoir assassiné Vivette ?

Ces ménages-là, ces ménages qui unissent une femme jolie à l'un de ces mauvais garçons, ont des règles bien spéciales. Imaginer que le « dur » avait été jaloux des amours de Vivette, eût été, évidemment, un enfantillage...

Aux yeux d'un Julot-pas-de-Pèze, un Monsieur Ravaud n'existait pas. Il en était de même de Jean Ridier.

Ne fallait-il pas supposer, encore, comme venait de le laisser entendre David Dare, que le « dur » pouvait être d'autant moins jaloux de ce dernier amant de sa maîtresse, que c'était, sans doute sur sa prière, qu'elle avait écouté les propositions de Jean Ridier, visité sa maison de campagne, le tout pour fournir à son amant de cœur, tous les détails qui lui avaient permis d'effectuer le beau travail que nous venions d'admirer.

Non !... non !... Plus j'y réfléchissais, et moins le motif « jalousie » ne me paraissait capable d'expliquer le meurtre de Vivette...

Quelle était donc, en ce cas, la raison secrète de cet assassinat ?

Eh bien ! j'ai l'imagination assez fertile, pour l'avoir à l'instant inventé...

Je me déclarais à moi-même :

— Mais, sapristi ! je ne suis qu'un imbécile ?... Le « dur » a tué sa maîtresse, pour éviter qu'elle ne le trahisse, qu'elle ne le livre à la police ! Elle savait bien que c'était lui qui avait cambriolé les Ridier !

Et, tout de suite, fier de ma trouvaille, j'interrogeai David Dare...

Par Suresnes, nous venions d'atteindre le Bois de Boulogne. Nous y roulions tout doucement, et l'instant était exquis, adorable, car le Bois, désert à cette heure-là, est, à sa façon, selon moi, une très parfaite œuvre d'art.

J'interrogeai donc mon patron :

— Alors, David Dare ? Vous croyez que...

Il m'interrompit tout de suite.

— Je crois que c'est une affaire finie ! dit-il.

— Comment cela ?... Vous pouvez supposer la vérité, mais vous n'avez aucune preuve de ne pas être dans l'erreur ?

Il se tourna, à demi, vers moi...

Je vis jouer sur ses lèvres un de ces sourires ironiques dont il a le secret :

— Parfait ! Parfait !... murmurait-il. Je vous vois venir, François ! Vous, vous êtes persuadé que je me trompe ?

Je ne le niais aucunement. Grâce à Dieu, entre David Dare et moi, l'intimité est assez grande, pour que je puisse exprimer ma pensée, sans la moindre retenue. La contradiction ne le vexe pas. Et déjà, d'ailleurs, j'étais si certain de le convaincre de l'innocence de Julot-Pas-de-Pèze...

Je fis :

— C'est le « dur », n'est-ce pas, que vous croyez être le coupable ?

Il ne me répondit pas. Mais il m'invita à lui exposer mes convictions :

— Continuez ?

— Oui ! dis-je. C'est le « dur » que vous vous apprêtez à arrêter... Naturellement, vous inventez qu'il a tué Vivette pour empêcher qu'elle ne révèle qu'il était l'auteur du cambriolage ?

— Naturellement ! fit David Dare, en haussant les épaules. Voilà donc un homme qui, de peur d'être accusé d'un vol, commet un crime ? C'est ce que j'appelle se montrer archiprudent !...

— Mais de ces imprudences-là, David Dare, on en voit tous les jours ?

— Admettons ! Vous pensez donc que tel est le motif du drame, François ?

— Non ! fis-je. Certes non ! Mais, vous, vous le pensez...

Il eut l'air étonné :

— Ah ! ah !... vous avez deviné cela ?

— Dame !

— Et cette hypothèse, cependant, ne vous satisfait pas, François ?

Je regardais mon patron bien en face. Nous allions assez doucement pour que je n'eusse aucun scrupule à distraire son attention de conducteur.

J'articulai froidement:

— Non, David Dare, cette hypothèse ne me satisfait pas du tout! Il y a à cela une raison que je n'hésite pas à vous expliquer: elle est manifestement fausse. Je puis vous en donner la preuve...

Cette fois, je m'aperçus qu'il était fort intéressé.

— Vous avez une preuve de l'innocence de Julot-pas-de-Pèze?

Il se tut une seconde, puis repartit:

— Ah! oui! c'est vrai!... L'alibi?...

— L'alibi, en effet! dis-je.

Mais, de nouveau, il haussait les épaules:

— L'alibi n'est pas certain, François!

— Parce que?

— Parce que la maison des Ridier est inhabitée... On a découvert le cambriolage ce matin. Parfait! Mais comment établir l'heure où il a été commis? Comment prouver que Julot-pas-de-Pèze était à Suresnes à l'instant où l'on tuait Vivette à Andrésy?

Je sentis l'orgueil m'envahir.

— Justement! fis-je. C'est cela que je peux prouver!

— Je suis curieux d'apprendre de quelle manière?

— Eh bien, voici, David Dare! Vous avez des yeux, mais vous ne savez pas vous en servir... Moi, au contraire, je vois tout, j'enregistre tout!

— Bravo!... Bravo!... Et qu'avez-vous enregistré?

— Il y a deux pendules qui ont été renversées dans la maison des Ridier. Oui! les voleurs ont jeté brutalement sur le sol deux pendules. L'une, dans la salle à manger, et l'autre, dans la première chambre.

— Je ne les ai pas aperçues! avoua David Dare.

Je fis, triomphant:

— Eh bien! moi, je les ai distinguées! Et j'ai, même, pris soin de noter l'heure qu'elles marquaient... Vous conviendrez bien, David Dare, qu'elles se sont arrêtées, ces deux pendues, à l'instant où on les a lancées à terre?

— Certainement!

— Donc, si elles marquent la même heure, c'est la preuve absolue que le cambriolage a été commis à ce moment-là?

— Quelle heure marquent ces horloges? questionna David Dare.

— Mon cher, la première indique minuit moins dix... La seconde, minuit sept... Naturellement, ces deux pendules ne devaient pas avoir une concordance absolue... On peut donc soutenir que les deux heures indiquées sont, pratiquement, une même heure. Et vous voyez, j'imagine, ce que j'en déduis?

— Oui, fit David Dare, je vois ce que vous en déduisez, vous!

— Que voulez-vous dire? En déduisez-vous autre chose?

— Peut-être! Continuez!

Je réfléchis un quart de seconde. Il me semblait qu'il y avait dans les déclarations de mon patron un piège que je ne soupçonnais pas encore, mais qui allait m'être révélé tout à coup...

Qu'inventer cependant?

Je repartis bravement:

— Eh bien! parbleu, David Dare, je déduis ceci... Si ces pendules indiquent bien l'heure du cambriolage, le cambriolage a été commis à minuit. Or, il est à peu près établi de façon définitive que c'est à minuit que l'on assassinait cette pauvre Vivette à Andrésy!... Donc — et c'est presque un syllogisme — donc, si Julot-pas-de-Pèze était à Suresnes, il ne pouvait pas être à Andrésy, et ce n'est pas lui l'assassin!

J'avais prononcé ces derniers mots d'un ton modeste. Mais je ne pus me retenir de triompher en ajoutant:

— Voilà ce que je déduis, moi, des éléments de la cause!

— J'en déduis autre chose! fit paisiblement David Dare.

— Et quoi donc?

— D'abord que vous êtes un étourdi...

— Un étourdi? Par exemple! Je ne vois pas en quoi...

— Vous allez le voir! Supposons un instant que Julot-pas-de-Pèze veut abattre sa maîtresse? Naturellement, il ne tient pas à être reconnu coupable de ce crime. Donc, il lui faut se fabriquer un alibi? Dites-moi, mon cher François, c'est bien difficile de prier un ami quelconque de jeter deux pendules à terre, de telle manière, qu'on puisse plus tard, soutenir qu'on se trouvait à Suresnes, alors qu'on n'y était pas du tout?

J'en restai pantois...

Il est évident qu'il faut toujours songer à la fausseté possible d'un alibi. Cela se fabrique, cette preuve d'innocence! Nombreux sont les misérables qui y voient la parade suprême contre les découvertes périlleuses de la police...

Et tout de suite, j'allais plus loin que mon patron dans ses suppositions.

Il était parfaitement possible qu'autre chose se soit passé...

Julot-pas-de-Pèze avait parfaitement pu prendre part à ce cambriolage de Suresnes, et jeter lui-même les deux pendules sur le sol. Mais, quelle preuve avais-je qu'avant d'arrêter ces instruments, il n'avait pas pris la peine de les mettre à minuit, quand, en réalité, il était une toute autre heure ?

Les cambrioleurs, de nos jours, sont, pour la police, de redoutables adversaires. Ils n'ignorent rien des recherches techniques qui s'opèrent sur le théâtre d'un crime. Ils savent à merveille que des individus de ma sorte, c'est-à-dire, habitués à tout voir, et aptes à tout enregistrer, ne manqueront pas d'examiner les lieux et de relever quelque chose d'aussi significatif qu'une pendule marquant l'heure supposée d'un crime...

Oui !... oui !... David Dare avait raison ! Même l'arrêt de ces deux horloges n'établissait pas de façon irréfutable l'innocence de Julot-pas-de-Pèze !

Allait-il donc falloir, qu'à nouveau, je me demande si c'était lui, l'assassin ?

Je baissai la tête, un peu confus, et, faisant preuve de la loyauté que je me vante d'apporter à toute chose, je déclarai :

— Votre supposition est évidemment tirée par les cheveux ! Tout de même, je suis obligé de reconnaître qu'elle mérite la discussion. L'histoire des deux horloges n'est pas absolument probante. Mais, enfin, elle crée une présomption ?..

— Laissons les présomptions de côté ! fit tranquillement David Dare. On ne fait pas tomber la tête d'un homme sur une présomption !

J'acquiesçais immédiatement :

— C'est cela !... Laissons cette affaire de côté !... Par exemple, David Dare, vous me disiez tout à l'heure, que vous étiez arrivé à d'autres déductions... Vous m'avez appris déjà, que j'étais un étourdi... Dois-je apprendre autre chose ?

— J'hésite à vous le dire...

— Allons donc, vous n'avez pas confiance en moi ?

— Si, j'ai confiance en votre bon caractère ! Alors, écoutez bien, mon cher François ? Si vous ne comprenez pas la vérité dans cette affaire, si vous n'arrivez pas à une autre conclusion, c'est tout simplement la preuve absolue que vous êtes le dernier des serins ! Vous entendez ?

J'entendais à merveille, mais je m'abstins de répondre...

Il y a un ton de discussion que je ne peux admettre. Il y a des épithètes qui me blessent. Je suis peut-être trop sensible, mais j'ai passé l'âge où l'on modifie sa nature. Il faut me prendre tel que je suis !

Je me renfermais donc dans un silence bougon. Mais le silence est précisément propice à la réflexion. Et l'on devine que je réfléchissais avec toute l'intensité dont je pouvais être capable !

Le dilemne, de nouveau, se posait devant moi :

Il y avait trois hommes dans cette affaire. Deux d'entre eux avaient été les amoureux de Vivette. Le troisième ne vivait que pour ses cerisiers... Eh bien ! l'un de ces trois hommes avait tué cette femme, suivant toute apparence. Lequel ?

Il me semblait, en vérité, que je disputais en ce moment avec David Dare, une extraordinaire partie d'échecs.

Les pièces étaient alignées devant moi. Il convenait de les faire manœuvrer. Il y avait un moyen de gagner la partie. N'arriverais-pas à le trouver ?

Et puis, tout à coup, une pensée rapide me traversa l'esprit :

Ah ça ! je cherchais « comment » concluait David Dare ? Mais était-il bien certain qu'il fût en état de conclure ?

Depuis quelques instants, je me persuadais qu'il croyait avoir découvert la vérité. Rien le prouvait-il ? N'était-ce pas supposition tout à fait gratuite de ma part ?

La curiosité fut, en moi, plus forte que la colère. D'ailleurs, ne convient-il pas d'être indulgent à l'égard de David Dare ?

La vie l'a si bien favorisé, il a connu de tels succès, qu'il ne faut pas s'étonner s'il se permet, de temps à autre, de traiter les autres d'imbéciles ! Lui tenir rigueur de ses intempérances de langage, ce serait reprocher à une vedette de cinéma de pécher par la vanité ! Tôt ou tard, on est victime des circonstances...

Je rompis donc le silence :

— Et vous ? dis-je. Vous, mon cher David Dare, vous êtes arrivé à une conclusion certaine ?

Il n'hésita pas une seconde.

— Assurément ! fit-il.

— Vous savez qui a tué Vivette ?

— Oui !

— Comment l'avez-vous découvert ?

— Je n'ai rien découvert du tout, François ! La vérité m'a sauté aux yeux. C'est tout !... Oh ! ce n'est pas une affaire difficile !

Je me sentis vexé de nouveau...

Je n'aime pas que l'on m'affirme qu'une

chose est facile à comprendre à l'instant précis où je n'arrive pas à la saisir !

Je repris, pourtant:

— Vous trouvez donc que la vérité est simple ?

— Simple, n'est pas le mot qui convient ! Elle est humaine...

— Elle découle donc du caractère général de l'humanité, David Dare ?

— Exactement, mon cher ami ! Vous venez d'avoir une définition merveilleuse... C'est bien parce que l'Humanité est ce qu'elle est, que la pauvre Vivette a été tuée !

— C'est encourageant ! grommelai-je.

David Dare renchérit:

— Dites que c'est atroce !... que c'est ignoble !

— Et vous n'avez aucune hésitation ?

— Aucune.

— Alors, peut-être pourriez-vous me confier la vérité ?

Mais il secoua la tête:

— Non, pas encore ! Je veux que vous la trouviez vous-même. Si je vous la disais, vous ne la croiriez pas. Il me faudrait, alors, discutailler une grande demi-heure avec vous. J'aime mieux vous mettre en présence des faits.

— Il y a donc de nouveaux faits à constater ?

— J'en ai peur !

Le mot me fit tressaillir...

David Dare ne l'avait pas articulé sur le mode machinal. J'avais senti en l'écoutant, qu'il avait « peur » en effet, manifestement peur, atrocement peur, même !

Et, cependant, quelque chose, tout de suite, m'étonnait de nouveau:

Nous continuions de marcher à lente allure dans les avenues du Bois. Nous longions maintenant le Champ de Courses de Longchamp et David Dare ne pressait aucunement sa voiture !

Sapristi ! s'il avait peur, cependant que quelque chose ne survînt, il aurait dû se hâter, pour l'empêcher ?

Je lui demandais, brusquement, espérant le prendre en défaut de discrétion:

— Où allons-nous donc ?

Il ne fit aucune difficulté pour me répondre.

— Nous ? Mais, parbleu, nous allons à Andrésy !

— Tiens !

— Cela vous étonne, François ?

— Je supposais que nous allions tâcher de rencontrer à nouveau Julot-pas-de-Pèze...

— Eh bien, vous supposiez cela avec raison ! Je pense, en effet, le joindre bientôt.

— Alors, ce n'est pas Monsieur Ravaud que vous voulez voir à Andrésy ?

— Oh ! nous le verrons aussi !

— Et le père Dupont, vous n'irez pas tirer le cordon de sa sonnette ?

— Pourquoi pas, François ? Vous avez des idées de l'autre monde ! Evidemment si, nous nous rendrons à « Doux Abri » ! C'est là qu'est la petite morte, d'ailleurs ?

Je ne trouvais plus rien à demander...

David Dare, si insupportable que cela soit, est véritablement admirable dans l'art subtil de répondre en Normand. Impossible jamais de comprendre ce qu'il entend vous cacher. Alors, à quoi bon le questionner ?

Un instant encore, la voiture continua d'avancer, sans hâte, et David Dare et moi, nous observâmes le silence.

Puis, il reprit brusquement la parole:

— Vous avez l'heure, François ?

— Quatre heures quarante-cinq, exactement !

— Bon ! fit David Dare. Enfin !

Et, soudain, il appuya le pied à fond sur l'accélérateur.

Naturellement la 8 cylindres fit un bond en avant.

Oh ! cela me renseignait à merveille sur l'état d'esprit de mon compagnon !

David Dare, d'ordinaire, ne fatigue pas ses voitures. Il a, pour elles, des soins constants. Il ne veut pas « que la mécanique souffre », suivant son expression. Mais il est infiniment nerveux.

Alors, quand quelque chose le préoccupe, quand une angoisse l'étreint, quand une peur l'obsède, il conduit de façon bien différente, passant les vitesses brutalement, accélérant d'un coup, freinant sec à tous les virages.

Cette fois, David Dare devait être au comble de l'inquiétude. Impossible de ne pas le décider, en constatant la manière dont il menait désormais.

L'instant d'avant, nous flânions. Désormais, nous avions l'air de disputer quelque course de vitesse.

Je me cramponnais à mon baquet. Je m'inclinais en avant pour me garantir, autant que possible, derrière la glace étroite du pare-brise.

Et cela dura quelques instants...

Un encombrement sur le pont de Puteaux que nous prîmes, me permit d'interroger:

— Vous attendiez qu'il soit cinq heures moins le quart, n'est-ce pas?

Il me lança brièvement:

— Oui!... Ravaud, ce matin, nous a dit qu'il rentrait vers les cinq heures dix... Je veux être là-bas à cinq heures douze ou cinq heures treize. Peut-être sera-t-il temps encore? Avant, j'aurais risqué de tout gâter...

Et, en écoutant cette phrase énigmatique, je sentis, de nouveau, tous mes doutes s'éveiller en moi.

C'était Monsieur Ravaud qui préoccupait, avant tout, David Dare? Mais il le préoccupait à quel titre?

Voyait-il en lui l'assassin de Vivette, l'assassin qu'il devait arrêter avant qu'il ne commît un autre crime?

Ou bien imaginait-il que le propriétaire de « Sam'plé » pouvait courir quelque risque?

Je me souvins tout à coup, qu'il m'avait, l'instant d'avant, annoncé qu'il espérait rencontrer Julot-pas-de-Pèze...

Etait-ce à Andrésy, qu'il escomptait se retrouver face à face avec le sinistre amant de la pauvre Vivette?

Si telle était la vérité, peut-être redoutait-il une explication orageuse entre Julot-pas-de-Pèze et Monsieur Ravaud?

Mais tandis que j'en arrivais à cette conclusion, je sentis dans ma poche quelque chose de dur, qui me meurtrissait la chair.

Il s'agissait des ferrailles que j'avais découvertes dans la cendre du foyer de « Doux Abri ».

Et cela fit renaître mes perplexités, leur donna un autre cours.

Après tout, il était fort possible que l'assassin fût Monsieur Dupont!

N'était-ce pas, même, l'hypothèse la plus simple?

On trouve chez un homme, une femme assassinée... Comment ne pas supposer tout de suite, que c'est cet homme qui a assassiné cette femme?

Mais il y avait le revolver, l'arme du crime, découvert dans la voiture de Monsieur Ravaud?

Eh bien! cela aussi n'était pas probant...

Est-ce que, coupable, redoutant d'être arrêté, l'homme-lapin n'avait pas pu avoir recours à la plus infâme des ruses? Ce n'est pas bien difficile de prendre un revolver tragique, et d'aller le cacher sous les coussins de la voiture d'un de ses voisins?

Non, cela n'est pas bien difficile! C'est, en tout cas, beaucoup plus aisé, que de prendre des vêtements de femme, et d'aller les brûler dans la chaudière d'une maison qui est aussi bien fermée que l'était celle de l'homme-lapin...

Je me déclarai, à moi-même:

— Voilà!... voilà!... J'arrive à quelque chose de certain... Monsieur Dupont a pu très bien truquer la découverte du revolver... Tandis qu'il était horriblement difficile à Monsieur Ravaud de truquer la découverte des vêtements dans la chaudière de Monsieur Dupont...

Et puis, je m'aperçus que cela, même, ne valait pas d'être appelé « une certitude »!

David Dare, tout à l'heure me l'avait appris: on ne faisait pas tomber la tête d'un homme sur des présomptions! Il fallait des preuves... Où diable en trouver?

J'étais, on le voit, à cette dernière phase de l'enquête, complètement incapable d'arriver à une persuasion quelconque.

J'accusais tour à tour Monsieur Dupont, Julot-pas-de-Pèze, et même Monsieur Ravaud! Cela tournait à une véritable torture morale. Je me sentais mal à l'aise, et inquiet, au delà du possible.

Il fallait, d'ailleurs, que je le fus, pour oublier la façon sotte, dont David Dare pilotait sa voiture à ce moment-là.

Tandis, en effet, que je me livrais à mes réflexions, tandis que je retournais vainement, dans ma pauvre tête, toutes les données du problème, nous continuions d'avancer, et l'aiguille du compteur m'aurait fait peur, si j'avais pensé à la regarder.

Je repris connaissance, en quelque sorte, je revins à la conscience des choses, à l'instant où nous franchissions le pont de Conflans.

Nous arrivions à Andrésy!

— Dans cinq minutes, murmurait à mes côtés David Dare, nous saurons si je ne me suis pas trompé!

Puis, plus bas, il ajouta:

— Je ne me pardonnerais pas d'avoir fait erreur... Ce serait atroce! Et, pourtant, à venir ici plus tôt, j'aurais risqué de tout compromettre...

Il se tourna vers moi:

— Dites, François, quelle heure?

Je consultai ma montre.

— Cinq heures douze, exactement...

— Tonnerre! éructa David Dare.

Et, cette fois, je fus sans pensée. Je croyais que je savais à quelle rapidité maxima la 8 cylindres pouvait atteindre. C'était une erreur. Ce fut à cet instant que je le découvris.

Nous passâmes à la façon d'un bolide, le long de la Seine.

Nous prîmes, je ne sais comment, l'atroce virage qui permet de monter vers le pont enjambant la voie du chemin de fer. Quelques instants encore, nous fendîmes l'espace.

Et puis, ce fut le coup de frein brutal, les quatre roues bloquées, net, et, dérapant dans la poussière, nous stoppions à la porte de la maison des Ravaud.

J'eus le sang-froid de vérifier l'heure à ma montre.

Il était cinq heures quatorze...

Nous étions deux minutes en retard ! C'était, une fois de plus la preuve qu'il ne sert à rien de courir et qu'il vaut mieux partir à temps...

Mais je gardais cette réflexion pour moi.

David Dare ne me semblait pas du tout d'humeur à apprécier la véracité de certains proverbes...

CHAPITRE VIII

La voiture n'était pas arrêtée tout à fait, je le crois bien, que David Dare avait déjà sauté sur le sol. Je me dépêtrais encore du baquet — et ce n'est pas une opération facile, je le jure, que de sortir d'une voiture de course — qu'il sonnait déjà.

Eh bien ! c'est une étrange impression que de noter, en certains cas, le vacarme que fait une sonnette violemment agitée.

Tout était paisible autour de nous. Les fenêtres de « Sam'plé » étaient fermées. Les volets en étaient tirés. Personne ne se trouvait dans le jardin.

Et il ne semblait pas davantage y avoir personne dans la villa voisine, dans « Doux Abri » : Monsieur Dupont n'était aucunement visible.

Au delà des deux maisons, d'autre part, c'était la campagne verdoyante. Pas un bruit, autre que le chant des oiseaux, et, loin, très loin, un remorqueur qui poussait de brefs hurlements de sirène, pour alerter l'écluse voisine, celle de Poissy.

Au milieu de ce silence, quasi complet, la clochette de la porte carillonnait donc d'étrange façon.

J'ai parlé d'un vacarme. C'était tout à fait cela. David Dare est, aussi bien, quand il se trouve en crise nerveuse, capable de ces inconséquences fort incorrectes. Il ne sonnait pas comme je l'aurais fait moi-même. Il se pendait à la sonnette ! Sans arrêt, il l'agitait !

Personne ne venait cependant...

A ses appels bruyants, il n'était fait aucune réponse.

Alors, je vis mon patron frémir.

— Tonnerre ! répétait-il.

Il se tourna vers moi :

— Vous comprenez ?... Nous arrivons trop tard !... Ah ! je ne me pardonnerai jamais !...

Et puis, il haussait les épaules, et, à ma grande stupéfaction, se démentait lui-même :

— Au fait, si !... Je me pardonnerai tout à fait ! Tout se paye !

Il me parut à ce moment qu'il déraisonnait complètement.

Qu'avait-il à se pardonner ou à ne pas se pardonner ?

Pourquoi affirmait-il que « tout se payait » ? Quelle était la note qui se présentait à ce moment ? Et qui devait la solder ?

Mais, comme toujours, en de pareilles instants, je ne devais pas garder longuement la liberté de réfléchir.

David Dare se tournait de nouveau vers moi.

— Les outils ? me demandait-il.

— Quels outils ? fis-je avec innocence.

— Eh bien ! ma trousse, parbleu ! La pince monseigneur !... Vous voyez bien que l'on ne nous ouvre pas ?

Je voyais bien, en effet, que telle était la vérité. Mais il ne m'était pas venu à l'idée, que, sans vergogne, David Dare décidait de fracturer cette porte à laquelle il sonnait vainement !

Je ne manifestais néanmoins aucune surprise, et pas plus d'hésitation.

David Dare a le grade de Commissaire de police. C'est un garçon que n'effraye aucune responsabilité. Il a, comme l'on dit, de larges épaules...

S'il lui plaisait de forcer cette porte, qu'il l'a force ! Cela ne regardait que lui !

Je courus jusqu'à la voiture. Je sais dans quel coffre David Dare cache ce qu'il appelle « sa trousse » et qui contient toute une série de fausses clés, de rossignols, de ouistitis, et, encore, une superbe pince-monseigneur, dont il sait se servir à merveille, je le prétends.

Je revins jusqu'à lui:

— Voilà! fis-je.

Il mit la trousse dans sa poche.

— Bien! Dépêchons!...

Je m'attendais à lui voir fracturer, je l'ai dit, la grille d'entrée.

Mais telle n'était pas son intention. Tout simplement, il se mit à l'escalader...

— Cela ira plus vite!... Réservons les grands moyens pour la porte de la maison!... Suivez-moi, François?

Je le suivis, en effet...

Pour une fois, d'ailleurs, je l'approuvais sans réserve. Escalader cette grille n'était pas difficile. Il avait vu juste: c'était gagner du temps sur une besogne, toujours compliquée, d'effraction.

Nous traversâmes donc le jardin en deux pas. Nous fûmes, lui et moi, immobiles devant la porte d'entrée.

Je mis la main sur le bouton de la sonnette.

— J'appelle, David Dare?

— Si vous voulez! Mais c'est bien inutile!... On n'ouvrira pas, allez!

Et, déjà il glissait sa pince-monseigneur dans la fente que la porte dessinait avec la cloison.

Cette fois, je m'étonnai...

Il y a dans la trousse de David Dare de si nombreux rossignols qu'il en aurait certainement trouvé un qui lui eût permis de faire jouer la serrure.

Pourquoi recourait-il à un instrument brutal qui ne fonctionne qu'en occasionnant des dégâts?

S'agissait-il donc de gagner des secondes?

David Dare, en tout cas, ne mit pas longtemps à faire sauter la serrure!

Il y eut un premier craquement. Il y en eut un autre. Puis, docile, la porte s'ouvrit...

Les vis qui maintiennent la gâche, à l'intérieur, s'étaient, tout simplement, arrachées.

David Dare se jeta dans le vestibule.

Il cria tout de suite, à haute voix:

— La police!... Rendez-vous!

S'imaginait-il donc que quelqu'un était là, caché, prêt à nous faire un mauvais parti?

Je fis le geste de prendre dans la poche de mon pantalon l'un des deux revolvers qui ne me quittent jamais.

Mais de nouveau, David Dare se tournait vers moi:

— Inutile, allez!... Nous arrivons trop tard...

Et, brusquement, il parut ne plus être pressé du tout.

Sa voix fut toute autre, froide, impersonnelle, sans timbre, tandis qu'il me demandait:

— Vous croyez, vous, que l'on nous a attendus?

Et il haussa les épaules...

J'étais, cependant, immobile au centre du vestibule. Je pensais à tant de choses, qu'à la vérité, je ne pensais plus à rien.

Qui pouvait nous attendre?

Et pourquoi arrivions-nous trop tard?

David Dare, tout à l'heure, semblait dans une précipitation folle. Désormais, il paraissait hésiter à avancer. Quelle était la raison de ce changement d'attitude?

Je le vis tout à coup faire un pas en avant.

— Tiens! une lettre! fit-il. Si je m'attendais à cela?

Je souris, malgré moi...

C'était amusant de voir cet homme que rien ne surprend avouer son étonnement!

Il y avait, en effet, jetée sur une petite table, une lettre, ou plutôt un morceau de papier chiffonné.

Ce qui faisait dire à David Dare que c'était une lettre, c'est que ce papier froissé se trouvait à côté d'une enveloppe qui, elle, ne l'était pas.

Je pris cette enveloppe. Je regardais la suscription. Une large écriture féminine avait tracé ces mots: « Pour toi ».

Je lus cela tout haut...

David Dare eut l'air de me répondre, en me déclarant:

— C'est Madame Ravaud qui a écrit cela! « Pour toi... » C'était pour son mari, vous comprenez, François?

Tout en parlant, il déchiffonnait le papier.

Quand il l'eut étalé, il en commença la lecture. Le message que Madame Ravaud avait préparé à l'intention de son mari, était ainsi conçu:

« Cette fois, la mesure est comble! Voici « le scandale en plein! Je n'ai pas besoin « de te dire ce que sont mes sentiments, « quand je pense à ton infamie? De toutes « façons, la vie commune nous serait impos- « sible. Je m'en vais... N'essaye pas de me « rejoindre! Ma résolution est implacable! « Tu n'es plus rien pour moi, et je ne veux « plus rien être pour toi. Naturellement, « compte, cependant, sur mon silence... Les « policiers, qui sont des imbéciles, n'ont rien « compris. Mais, moi, je sais! Et tu ne « t'étonneras pas du mépris que j'ai pour « toi. »

La signature de la digne femme authentifiait cet agréable et délicieux billet conjugal.

Alors, je balbutiai:

— Je ne comprends pas?

— Vous allez comprendre! fit une fois de plus David Dare. Maintenant, tout est simple. Il n'y a plus qu'à monter. Mais j'ai peur...

— De quoi, diable, avez-vous peur?

Je vis mon patron se diriger vers l'esca-

lier. Il commença d'en monter les marches et je le suivis.

Il allait, tête basse, sans se presser, sans hésiter cependant, à la façon d'un homme qui a conscience qu'il n'est pas libre de s'arrêter ou de reculer.

Quelle était donc l'obligation qui le poussait en avant ?

Qui cherchait-il dans cette demeure ?

Il y cherchait quelqu'un, car, ayant atteint le palier, il tendait le doigt vers une porte.

— Je pense qu'il est là ? me dit-il.

Et, déjà, il ouvrait...

Alors, en vérité, si maître de moi que je sois à l'ordinaire, je ne pus retenir un cri d'épouvante, cependant que l'horreur me clouait sur place.

Cette chambre, que je pouvais contempler d'un coup d'œil, offrait le plus abominable des spectacles...

Elle était inondée de sang !

Et je n'avais pas, certes, à me demander d'où provenaient les sinistres et tragiques giclures qui avaient rejailli sur les meubles, sur les murs, jusqu'au plafond...

Hélas ! j'avais vu, tout de suite, étendu sur le sol, gisant à même le parquet, le propriétaire de la villa : Monsieur Ravaud...

On l'avait égorgé !

C'était le terme propre et définitif pour décrire son abominable mort...

Du menton à la poitrine, le cou était ouvert, large, et la plaie, qui demeurait béante, avait un tel aspect d'horreur que j'en détournais les yeux...

Je ne sais pas ce que j'ai dit. On ne calcule pas ses paroles dans un moment pareil. Je balbutiais des exclamations d'épouvante...

La voix de David Dare me tira de mon exaltation épouvantée.

Eh bien ! cette voix était calme, paisible, froide. Elle n'était pas même imprégnée de pitié !

— Celui-là a payé !

J'en sursautai de surprise...

De quel paiement, fichtre ! pouvait-il bien s'agir ?

C'était donc Monsieur Ravaud, l'assassin de Vivette ?

Mais alors, qui l'avait tué, lui-même ?

Je songeais encore, que David Dare reprit la parole :

— C'est vrai, fit-il, sur un ton d'impatience, vous ne comprenez pas encore ? Pourtant, maintenant, les choses sont claires... Claires et nettes... Il n'y a qu'à regarder, pour saisir la vérité !

Je le vis qui haussait les épaules. Puis, il acheva de m'intriguer en prononçant cette phrase énigmatique :

— Par exemple, ce qui m'étonne...

Quelque chose le surprenait donc ?

Il traversa la chambre. Il y avait une fenêtre. Elle était non pas fermée, mais entre-bâillée. Il alla jusqu'à elle, l'ouvrit toute grande et se pencha :

— Ah ! fit-il, je ne m'étonne plus !... Parbleu !... Celui-là aussi a payé !

Alors, je m'élançais...

Il y avait en moi je ne sais quelle folie, quelle irritation extrême...

Je ne comprenais toujours pas ! Mais j'avais le sentiment, qu'en me penchant à cette fenêtre, peut-être, je découvrirais le mot de l'énigme...

David Dare s'était reculé... Je fus appuyé sur la barre d'appui...

Et, de nouveau, un cri d'horreur s'échappa d'entre mes lèvres.

Cette fenêtre donnait sur le jardin de Monsieur Dupont. Eh bien, au beau milieu d'une allée, étendu tout de son long, un autre cadavre gisait, qui perdait son sang par je ne savais quelle blessure qui devait l'avoir atteint à la poitrine...

C'était le cadavre de Julot-pas-de-Pèze !

Il avait dû, le misérable, sauter par cette fenêtre. Mais la mort l'avait en quelque sorte, saisi au vol...

Je n'eus pas le temps, toutefois, de réfléchir.

J'étais encore immobile, appuyé contre l'appui de la fenêtre, que David Dare, brusquement, me saisissait aux épaules, me rejetait en arrière.

— Prenez donc garde, imbécile !

Au même moment, un coup de feu claqua...

Il me sembla que je sentis la balle me frôler.

Et puis, j'entendais, les oreilles ouatées d'émotion, une voix sardonique qui hurlait :

— Mais venez donc, vous aussi, voler mes cerisiers ?... Mais venez donc ?... Ne vous gênez pas !... J'ai encore des cartouches !...

Et j'avais le temps d'apercevoir, s'agitant démoniaquement, au bout de son jardin, se redressant de derrière un buisson où il s'était accroupi, le misérable homme-lapin...

Il tenait un fusil. C'était lui qui venait de tirer !

Sous la poussée de David Dare, cependant, j'étais à demi tombé. Je repris mon équilibre et j'interrogeai :

— Vous l'avez vu ?... Vous l'avez vu ?

David Dare était de plus en plus calme :

— Evidemment, je l'ai vu ! Sans ça, vous auriez payé.. vous aussi !

— Mais payé quoi ?

— Eh ! parbleu ! votre imprudence !... Vous, vous n'êtes pas coupable d'autre chose !

Et puis, parce qu'il devinait une incompréhension totale dans mes yeux, que la stupeur devait arrondir, David Dare me donna l'explication définitive, celle que je n'avais

pas inventée, et qui était simple, cependant, extrêmement simple, et, comme il l'avait dit, si abominablement « humaine »!...

— Voyez-vous, Marin, tout cela n'a rien de compliqué!... Monsieur Ravaud trompe sa femme... Il a l'imprudence de recevoir chez lui Vivette, sa maîtresse... Pas de chance! Madame Ravaud revient par le train qui précède celui où il l'attendait... Monsieur Ravaud entend donc son épouse pénétrer dans le jardin... Que faire? Il est avec Vivette et Vivette est en chemise de jour!... Parbleu! c'est le flagrant délit? Alors, ce lâche, cet infâme individu n'hésite pas... Il sait que Joseph Dupont est dangereux... Il se doute que ce vieillard est au trois quart fou... Tant pis! Il oblige Vivette à s'enfuir par la fenêtre... Et, tout de suite, un coup de feu claque... Parbleu! Joseph Dupont ne fait pas grâce! Qui entre dans sa propriété, fait figure à ses yeux d'un ravageur de cerisiers... Sur la malheureuse Vivette il braque son fusil, il tire, il tue...

David Dare passait son mouchoir sur son front. Tout de même, en dépit de son calme, il était ému! Mais cela ne l'empêchait pas de continuer:

— La pauvre petite tombe... Je pense qu'elle n'est pas tuée sur le coup? Alors, Joseph Dupont, effaré tout de même de ce qu'il a fait, se penche sur elle, l'emporte dans ses bras, va l'étendre sur son propre lit... J'imagine qu'il a peut-être essayé de la soigner?... Mais elle est morte!... Alors, le vieillard perd tout à fait la tête... Il sort de sa maison... Dans le jardin, il bute dans des objets que l'on y a jetés par la fenêtre... Ce sont les vêtements de Vivette que, précipitamment, l'infâme Monsieur Ravaud a voulu faire disparaître... Et Joseph Dupont les ramasse... Vaguement, à ce moment, dans son esprit troublé, il songe qu'il faut faire disparaître ces vêtements de la morte!... Peut-être est-il capable de calculer, qu'en retrouvant cette femme en chemise sur son lit, sans que l'on puisse découvrir les pièces de son habillement, la police sera incapable d'arriver à la vérité?... C'est pourquoi il brûle ces vêtements... C'est pourquoi vous retrouvez dans les cendres du foyer, les pauvres vestiges que vous savez... Bien!... Je pense maintenant que je n'ai pas besoin de vous dire la suite? Quand Julot-pas-de-Pèze a connu la mort de sa femme, il n'a pas hésité. La loi « du milieu » est formelle. Une de ses obligations sacrées est la vengeance. Il est venu demander des explications à Monsieur Ravaud... Ah! l'inventez-vous, l'affreuse scène qui a dû se dérouler entre ces deux hommes? Ravaud raconte ce qui est la vérité... Pensant s'innocenter, il avoue que c'est lui qui a contraint Vivette à s'enfuir par la fenêtre, mais il explique que c'est Joseph Dupont qui l'a tuée... Peine inutile!... Un « dur » comme Julot-pas-de-Pèze, ne s'encombre pas de subtilités! Quand il a tiré la vérité de Monsieur Ravaud, il se jette sur lui et l'égorge... Mais la brute n'est point encore rassasiée de sang! Il lui faut abattre le meurtrier... Par la même fenêtre qu'a franchi Vivette, il saute dans le jardin voisin. Parbleu! Un Julot-pas-de-Pèze ne peut pas avoir peur d'un Joseph Dupont?... Oui!... Mais il n'a pas compté avec l'exaspération démoniaque du misérable! Joseph Dupont est embusqué dans son jardin. De nouveau, il épaule son fusil.. De nouveau, il tire et il tue... Voilà!...

Je ne répondis pas...

J'étais épouvanté...

Tout cela était en effet, très simple. Tout cela s'enchaînait logiquement. Comme l'avait dit David Dare, c'était un drame atrocement « humain »...

Je balbutiais, pourtant:

— Et le revolver que vous avez trouvé dans la voiture de Ravaud?

— Un revolver quelconque, François. Celui que beaucoup d'automobilistes emportent par prudence. Je m'y suis trompé un instant. Mais j'ai vite reconnu mon erreur. Ce n'était pas l'arme du crime...

J'approuvai d'un signe. Puis, je fis:

— Il reste à arrêter Joseph Dupont?

Mais David Dare secoua la tête:

— Non! me déclara-t-il. On n'arrête pas les fous! On les interne... C'est peut-être pis!

Et je n'oublierai jamais le ton dont il proféra, tendant le poing vers « Doux Abri », l'atroce verdict:

— Bon pour le cabanon! fit-il.

...C'est dans un cabanon, en effet, que doit vivre encore l'homme-lapin, par deux fois meurtrier... parce qu'il adorait ses cerisiers en fleurs!

Celui-là, aussi, paye!

FIN

A LA VILLE...
A LA CAMPAGNE...
EN WEEK-END...
EN VACANCES...

...tout le monde

LIT LES ROMANS

DE LA

BIBLIOTHEQUE D'EVE

VOLUMES DÉJA PARUS :

La maison des cœurs inquiets,
par Yvette PROST

Le moulin des amours,
par Noré BRUNEL

Une jeune fille a disparu,
par CORIOLA

Un cœur d'homme,
par Émilienne CHARDON

La plus belle affection,
par Pierre LA VIGNE

Vous que j'aurais aimé,
par Juliette LERMINA-FLANDRE

Cœurs ardents,
par Robert R. MÉTAIS

La Flambée d'Illusions,
par Jacqueline LAHARPE

Fille de Camargue,
par C. A. GONNET

Le bonheur de Francine,
par Léon GROC

Les trois amours,
par Édouard de KEYSER

Un cœur s'épanouit,
par Étienne GRIL

Le Mystérieux donateur,
par Marie de WAILLY

Un million pour un mari,
par MAGALI

CHAQUE VOLUME

3 FRANCS

SEULEMENT

Si vous ne pouvez pas vous les procurer, adressez en mandat, à la BIBLIOTHÈQUE D'ÈVE, 142, rue Montmartre, Paris, pour chaque volume, la somme de 3 fr. 60 si vous habitez la France et les Colonies, et de 3 fr. 90 si vous habitez l'étranger.

JEAN-PIERRE

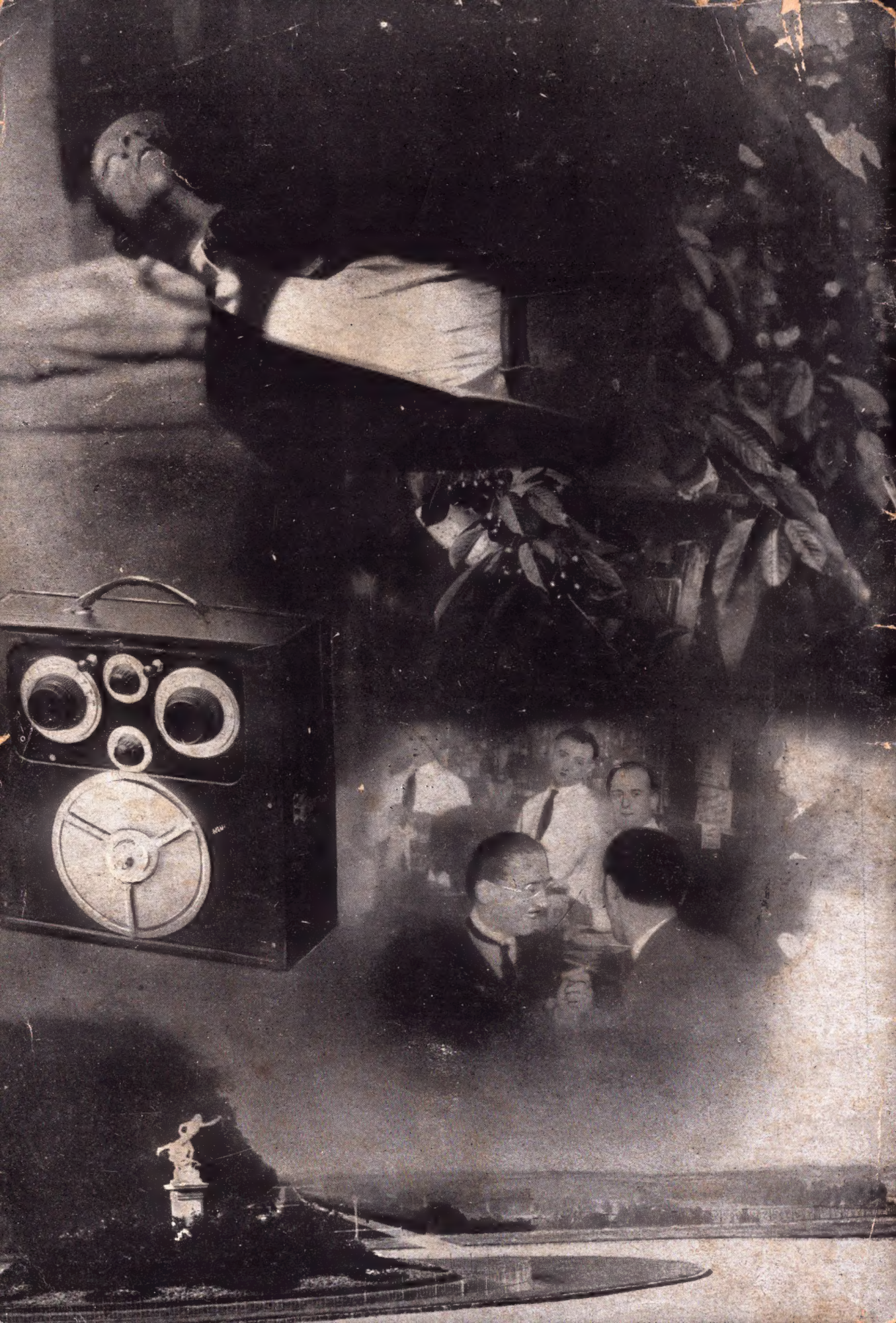
le grand hebdomadaire de la famille qui enchante chaque semaine plus de 200.000 familles, vous offre des innovations sensationnelles.

VOUS LIREZ

- ses remarquables pages d'aventures en 4 couleurs
- ses romans passionnants
- ses intéressants reportages
- ses contes et ses dessins pleins de gaieté
- ses distractions
- sa rubrique philatélique
- ses contes policiers et d'aventures

JEAN-PIERRE

ne coûte que 0 fr. 70 le numéro (Abonnement 30 fr. par an)

Envoi d'un numéro spécimen contre 1 franc en timbres à JEAN-PIERRE, 142, rue Montmartre, PARIS (2e)

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). 45.3.1940